

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a dark brown color, framing the entire page.

**Contes et
légendes de tous
pays [000] –
Contes et**

**Ch. Quinel
A. De Montgon**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



CH. QUINEL ET A. DE MONTGON

CONTES ET LÉGENDES NAPOLITAINS

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS

Contes et légendes de tous les pays

CONTES ET LÉGENDES NAPOLITAINS

Par
Charles Quinel et
A. De Montgon

Éditions : NATHAN

Le saut de Tibère



ORS Tiberius Claudius Cæsar Augustus, deuxième empereur romain, tremblait de peur dans sa somptueuse villa de Capri.

Il passait ses journées avec Macron, son préfet du prétoire, et, à coups d'édits sanglants, de listes de proscriptions de plus en plus nombreuses, il gouvernait, du haut de son rocher, Rome, l'Italie et le monde. Dans tous ceux qui l'approchaient, augustans, sénateurs, chevaliers, citoyens ou esclaves, il voyait un ennemi. La nuit, il couchait tantôt dans une chambre tantôt dans une autre et jamais deux fois dans la même. Sa demeure, située dans la partie la plus élevée de l'île, était entourée d'une triple enceinte et ressemblait plus, vue du dehors, à une forteresse qu'à une villa d'agrément ; l'intérieur, par contre, était d'un luxe effréné : sur les dalles de marbre de Paros ou sur les mosaïques, étaient jetés les plus beaux tapis de l'Orient ; des fresques, dues au pinceau des plus habiles peintres de la Grèce, s'épalaient sur les murailles ; les plus précieuses statues, les œuvres d'art les plus rares de l'Hellade s'entassaient dans les salles ou sous les portiques ; la fraîcheur était entretenue jusqu'au cœur de l'été par des milliers de filets d'eau tantôt jaillissant du sol, tantôt courant en cascades le long des parois, jouant dans des coupes, se répandant dans des bassins.

L'air même que l'on respirait était embaumé des effluves des cassolettes ou des émanations suaves des coussins remplis de feuilles odorantes.

Tout le jour, des orchestres dissimulés derrière des tentures

égrenaient des sons mélodieux et, de préférence, ces airs populaires de Rome ou des Gaules qui plaisaient à Tibère. La nuit, la maison resplendissait de mille torches, piquées dans des lampadaires de bronze et, d'une infinité de lampes en matières précieuses, pendues au plafond par des chaînes d'argent et dont la mèche trempait dans de l'huile parfumée.

Dans ce palais, César⁽¹⁾ avait rassemblé tout ce qu'il pensait devoir faire sa joie. Sur un signe de lui, les plus belles danseuses de tous les pays civilisés ou barbares venaient exécuter les pas qu'il lui plaisait d'ordonner ; des gladiateurs étaient toujours prêts à s'entr'égorger pour son amusement ; des chanteurs ou des poètes à lui déclamer les chants à la mode ou des vers composés à sa gloire, et même des philosophes et des rhéteurs étaient attentifs à accourir à son premier appel pour discuter avec lui de tous les sujets imaginables. Il pouvait encore, d'un mot, se faire servir un festin somptueux ; les plats les plus recherchés étaient toujours préparés, les vins les plus coûteux rafraîchissaient jour et nuit dans leurs amphores plongées dans l'eau courante, et des convives à la gaîté éprouvée, aux éclats de rire communicatifs, aux plaisanteries sans cesse renouvelées et à l'estomac éternellement complaisant, demeuraient à la disposition de son bon plaisir.

En dépit de tout cela, Tibère ne cessait pas un instant d'être soucieux et, malgré la triple enceinte, de trembler. Il craignait à chaque moment de recevoir le coup fatal, et cependant nul n'habitait la villa sans qu'il n'eût donné des gages de son attachement à l'Empereur ou sans que quelque augustin ne répondît de lui sur sa tête ; l'accès de l'île était interdit à tout étranger, il fallait y être né pour pouvoir y vivre, et même César avait-il songé un jour à faire chasser les pêcheurs et les vigneron qui peuplaient ses bourgades. Il avait renoncé à ce projet et il avait préféré couvrir le pays d'espions, établir tout autour de Capri des postes de prétoriens pour repousser quiconque chercherait à y aborder sans permission, ce que bien peu avaient osé, tant était grande la terreur que sa cruauté inspirait.

Macron, l'exécuteur de ses basses œuvres, l'inspirateur de ses pires vengeances, cherchait en vain à rassurer et à égayer l'Empereur.

— Que crains-tu donc, César ? Par ton ordre, j'ai mis à mort ton plus cruel ennemi, ce serpent que tu réchauffais dans ton sein, cet ingrat favori, Séjan, pour l'appeler par son nom abhorré...

— Oui, répondait Tibère d'une voix lassée, tu me répètes cela constamment comme si tu voulais forcer ma gratitude ; je t'ai pourtant payé largement du meurtre de celui qui menaçait mon trône et ma personne !

— Oh ! César, peux-tu croire qu'un si bas dessein m'anime ? Certes, tu m'as récompensé généreusement pour mes faibles services ; ce que

je veux, c'est que, toi-même, tu te pénètres d'un sentiment de sécurité. Non seulement ce perfide est mort étranglé comme un criminel qu'il était, mais les siens ont péri, tous ses parents, ses enfants et jusqu'à la petite Séjanie, âgée de cinq ans, offerte en holocauste.

— Oui, oui, je sais...

— Avec la famille de Séjan, ses amis, ses partisans sont morts dans les supplices, personne n'ose plus prononcer son nom tant on redoute d'attirer ta colère...

— Ah ! gémit l'Empereur, si ce nom était complètement effacé, peut-être aurais-je moins de soucis, mais il ne l'est pas !...

— Tu songes, ô César ! à cette autre fille de Séjan que l'on nomme Cæcilia ; mais, d'une enfant de quinze ans, que peux-tu redouter, toi, le divin maître de l'univers ?

— À quoi bon feindre entre nous, Macron ? Tu sais bien que si nous l'avions pu, nous ne l'aurions pas exceptée du sort des siens.

— Oui, elle se cache, mais c'est que tu as ordonné de cesser les recherches. Si tu en exprimais le désir, je te jure, par le Styx, de la retrouver. Tu peux fouiller le monde, César, mieux qu'un pauvre ne fouille sa besace.

Tibère se tut et allongea le bras vers une coupe de falerne qu'il vida d'un trait.

— Cesse tes vains discours. Oui, je pourrais découvrir la retraite de Cæcilia ; mais, quand je l'aurais retrouvée, je n'oserais jamais la faire jeter en prison ni la faire périr. N'oublie pas qu'elle aime Sextus Tullius et que Tullius l'aime, je le sais, et toi aussi, Macron.

L'Empereur et son préfet du prétoire se regardèrent, une même haine luisait dans leurs yeux.

— Celui-là, reprit Tibère, nous ne pouvons y toucher, et frapper Cæcilia serait le frapper. Les soldats le chérissent ; à leur tête, il a combattu les Germains. Tant qu'il sera au milieu des prétoriens il sera inviolable. Les troupes se soulèveraient contre moi. Chez eux, le nom de Tullius égale celui de César.

— Si seulement, dit Macron rêveur, on pouvait le faire venir ici...

Tibère regarda son favori en ricanant.

— Trouve donc un stratagème, car tous ceux que tu m'as conseillés ont échoué. Moi-même, d'ailleurs, je n'ai pas mieux réussi quand, avec les paroles les plus flatteuses, je l'ai invité à se rendre auprès de ma personne. Il se méfie, il reste dans les camps et, de là, veille sur Cæcilia.

L'Empereur serra les poings du geste dont on étrangle.

— Ah ! tenir Tullius et Cæcilia à ma merci !...

Tandis que César proférait contre eux ces menaces inquiétantes, Tullius, le bel officier de la garde prétorienne, allait rendre visite à la fille de Séjan, le favori impérial lâchement assassiné. Elle vivait retirée

chez les parents nourriciers de Tullius, dans une maison qui lui appartenait et qui se trouvait à Tivoli, près de Rome, une jolie ville au pied des monts Albains.

Dans le jardin de la demeure, d'où la vue s'étendait au loin sur la campagne romaine, sur la via Appia bordée de tombeaux et jusqu'à la Ville elle-même, Tullius essayait, par des mots de tendresse, de consoler la belle jeune fille de la profonde mélancolie où elle était tombée après le massacre de son père bien-aimé et de tous les siens.

— Cæcilia, disait-il, mon cher cœur, pourquoi ajourner le bonheur que nous pouvons goûter, pourquoi ne point nous marier ? Je connais, dans les Gaules, une ville charmante où nous irions nous réfugier et où nous n'aurions plus à craindre les cruelles entreprises de César ; nous serions là, au milieu d'une colonie de vétérans, plus sûrement protégés que ne l'est Tibère dans sa villa à la triple enceinte défendue par les flots.

— Tullius, vivre éternellement avec toi est aussi mon plus cher désir, mais, auparavant, j'ai une tâche à remplir, je l'ai juré sur la tête sanglante de mon père. Après, oh ! après, je comblerai tes vœux qui sont les miens et, suivant notre vieille formule de mariage, où tu seras, Tullius, je serai Tullia.

Le jeune prétorien en voulut savoir plus long ; cette résolution inflexible qu'il rencontrait toujours chez cette jeune fille de quinze ans le tourmentait.

— Où veux-tu aller, Cæcilia, où je ne puisse t'accompagner ? Que veux-tu faire que je ne doive pas savoir ?

Cæcilia secoua la tête.

— Tu ne dois pas savoir, tu ne peux m'aider. Ce que j'ai à faire, moi seule puis l'accomplir et même, aussi cruel que cela me semble, je dois te dire une chose : si jamais tu t'avisais de suivre mes pas ou si tu cherchais à connaître ce que je ne peux pas te révéler, alors, malgré mon amour pour toi, je te fais le serment que jamais, jamais je ne te reverrais. C'est le premier et dernier secret que j'ai pour toi ; ainsi l'exigent les mânes de mon père et les dieux immortels.

— Au moins, Cæcilia, je te demanderai une faveur que tu ne peux pas ne pas m'accorder : jure-moi que, si tu étais en péril ou si tu avais besoin de moi, quels que soient le temps et le lieu, tu m'appellerais. Nous sommes environnés d'ennemis et de traîtres, et tu sais que je me méfie de tout et de tous ; prends donc cette médaille, elle est frappée à l'effigie de ton père ; tu la remettras à celui que tu enverras vers moi et je saurai ainsi que l'appel vient bien de toi ; s'agirait-il d'aller au fond de la mer, j'irais t'y retrouver sans hésiter.

Les deux jeunes gens versèrent des larmes ensemble, et puis ils se séparèrent.

Cæcilia avait tout préparé pour mener à bonne fin son entreprise.

Déguisée en paysanne, elle s'était fait conduire par petites étapes à Pompéi, utilisant les chariots des villageois qui allaient d'une bourgade à une autre, parfois louant une place, parfois emmenée par complaisance. À Pompéi, elle évita la ville où elle aurait certainement été reconnue ; elle demanda l'hospitalité à un jardinier des environs et puis, à pied, elle gagna le cap de Minerve où se dressaient encore les restes du temple construit par Ulysse.

Elle passa la nuit dans les ruines, priant la déesse de la Sagesse de l'inspirer pour la réussite de son grand dessein. Au matin, elle descendit sur la plage, plusieurs barques de pêcheurs étaient sur le sable, séchant au soleil ; elle en avisa une, la plus petite, et se mit à la traîner dans l'eau. Ce n'était pas un travail aisé pour une jeune fille de son âge, elle y parvint néanmoins. Avant de s'y embarquer, elle plaça sous une pierre les quelques pièces de monnaie représentant la valeur de l'embarcation, ne voulant pas priver un pauvre pêcheur de son gagne-pain. Elle prit les rames.

La fille de Séjan était bien jolie à voir dans sa tunique légère, les bras et les jambes nus, avec le soleil jouant dans sa chevelure rousse, si bien que peut-être les divinités marines la prirent-elles, pour une sœur et la favorisèrent-elles du courant qui lui fit hâter son voyage vers Capri.

Arrivée près de l'île, elle ne fit rien pour aborder. Se tenant à quelques centaines de coudées de la côte, elle la longea par le Nord. Lorsqu'elle fut arrivée à un certain endroit, elle lâcha les rames. Un moment elle resta immobile, puis elle se jeta à genoux dans le fond de la barque et, les bras levés, invoqua les déesses tutélaires : Minerve, qui devait guider ses pas et lui inspirer des décisions sages, Diane, qui protège les jeunes filles, et Vénus, qui veillerait sur son amour pour Tullius.

« Ô déesses, dit-elle, vous savez que ce que j'entreprends est bon et juste, faites que je réussisse afin qu'ensuite je puisse être unie à Tullius pour l'éternité. »

Ayant ainsi prié, Cæcilia remonta sa courte tunique qu'elle serra autour de ses reins par sa ceinture, elle prit un poignard qu'elle avait porté dissimulé sur sa poitrine, en jeta la gaine de cuir et saisit la lame entre ses dents, puis elle sauta dans la mer.

À grandes brasses, Cæcilia nageait vers la falaise, la tunique ne gênait pas ses mouvements, elle avançait vite, en personne habituée aux exercices du corps. N'avait-elle pas, depuis son enfance, partagé les jeux de ses frères ?

Elle était maintenant tout près du rocher qui se dressait à pic devant elle, et quiconque eût suivi ses mouvements se fût demandé ce qu'elle comptait faire, car il n'était pas possible d'aborder ici.

La fiancée de Tullius, pourtant, n'hésitait ni ne cherchait. Arrivée

tout près de la muraille de pierre, elle se glissa dans une ouverture qui avait à peine huit pieds de large et trois de haut, elle nagea quelques brasses sous ce tunnel naturel, puis, tout à coup, la voûte s'éleva.

La jeune fille se trouvait dans une immense grotte dont l'eau occupait le fond, mais cette excavation n'était comme aucune autre. Tout y était bleu : l'eau, le cintre, les parois ; parfois, dans tout cet azur, passaient quelques reflets plus sombres ou, au contraire, une traînée d'argent ; on eût dit que les membres de la nageuse étaient d'argent également, et d'argent les gouttelettes qui sautaient chaque fois qu'elle frappait l'eau d'un mouvement vif.

La fille de Séjan ne s'attarda pas à admirer cette splendeur naturelle que connaissent maintenant tous ceux qui villégiaturent au pays napolitain sous le nom de « grotte d'azur », cette grotte oubliée pendant des siècles et qui ne fut retrouvée qu'en 1826.

À travers l'eau bleue, Cæcilia nageait vaillamment ; elle traversa toute la caverne et atteignit un escalier qui plongeait dans l'onde d'azur ; elle y prit pied et se mit à grimper les marches ; cet escalier perçait la voûte et s'enfonçait dans le rocher. Intrépide, elle continua son ascension dans l'obscurité maintenant complète, mais la jeune fille connaissait bien les aîtres.

Pendant plusieurs années, elle avait habité la villa impériale de Capri alors qu'elle était une enfant et que son père était tout-puissant dans l'esprit de César ; curieuse, elle avait exploré les parties les plus secrètes de la demeure de Tibère et, en s'amusant, elle avait découvert ce passage.

Cæcilia montait toujours. De temps à autre, les marches s'arrêtaient, et alors on progressait le long de couloirs tortueux, glissants et très en pente. Par moments l'eau suintait le long des murs ou tombait en gouttelettes de la voûte ; la jeune fille frissonnait, non de peur mais de froid ; sa tunique, trempée, collait à ses membres.

L'ascension dura près d'une heure et toujours à tâtons. Enfin, l'escalier déboucha dans une cave où s'entassaient depuis des années des objets de toutes sortes.

Pourvu que la porte de la cave ne fût pas fermée ! Elle ne l'était pas. La fille de Séjan gravit encore des marches et se trouva dans une des dépendances des thermes particuliers de Tibère, au cœur même du palais.

On était à l'heure chaude de la journée, les bains étaient vides, les esclaves devaient faire la sieste. Cæcilia s'arrêta un moment dans le tepidarium, la chambre tiède ; en quelques instants, sa tunique fut sèche et ses membres reprirent la souplesse qu'il avaient perdue dans la fraîcheur du souterrain.

Il s'agissait maintenant de rencontrer Tibère. Cæcilia se glissa hors du tepidarium, elle traversa plusieurs pièces voûtées et se trouva dans

l'atrium. Elle se crut perdue : sur les dalles retentissaient le pas lourd et le cliquetis d'armes qui annonçaient des soldats. C'étaient des gardes prétoriens qui faisaient une ronde dans le palais sur lequel pesait la lourde somnolence de l'heure méridienne. Ils allaient traverser l'atrium, ils la verraient et l'arrêteraient.

Cæcilia vit derrière elle une statue de Diane, de grandeur naturelle, debout dans sa niche. Manifestement, la déesse la protégeait. Souple et légère, elle se blottit dans l'étroit espace entre le mur et la statue.

Les soldats passèrent sans rien voir, leurs pas s'éloignèrent et le cliquetis de leurs armes s'éteignit. À nouveau, l'atrium était désert et le silence planait sur la villa.

Non sans avoir remercié la déesse, la jeune fille sortit de la niche ; bien des portes s'ouvraient sur l'atrium et il était probable que l'Empereur reposait dans un des cubicules qui y attenaient. Mais dans lequel ? Elle savait que, par principe, il changeait constamment l'endroit où il couchait. Les pieds nus de Cæcilia ne faisaient pas de bruit sur le marbre ; elle se glissa vers la première porte, écarta la tenture ; il n'était pas là ; plusieurs augustans avaient choisi cette pièce pour leur repos. À deux reprises elle recommença l'expérience ; enfin, ayant écarté une draperie, elle éprouva une joie profonde, son cœur battit dans sa poitrine à l'étouffer.

César !

César dormait, la bouche ouverte, ronflant très fort, sur un lit de pourpre couvert de peaux de bêtes.

Dans la chambre tapissée de marbre rose et décorée de motifs de bronze, Cæcilia ne voyait qu'une chose, à travers l'épaisse fumée odorante des cassolettes : le lit bas et, sur ce lit, celui qu'elle haïssait le plus au monde et qui était livré sans défense à ses coups. Elle assujettit dans sa main son poignard et pénétra dans le cubicule. Tout en marchant sur la pointe des pieds, elle choisissait l'endroit du corps où elle devait frapper. Elle était arrivée à côté de la couche, elle leva le bras.

Au moment où elle allait l'abaisser, où sa lame allait plonger dans le cœur de Tibère, elle entendit comme un rugissement. De derrière le lit où il était accroupi, un esclave nubien s'était élancé ; elle ignorait la présence de ce nègre, véritable chien de garde préposé au sommeil de son maître.

Le Nubien lui avait tordu le bras, il l'avait prise à la gorge et renversée, elle se débattait sur la laine épaisse du tapis qui couvrait la dalle. Elle luttait sans aucun espoir de se libérer de cette poigne puissante.

Aux cris du nègre, César s'était réveillé. De tous les coins de la villa, des hommes, arrachés à leur sieste, accouraient.



Le Nubien lui avait tordu le bras.

La jeune fille vit des fers de lances menacer sa poitrine, des épées briller ; elle s'attendait à périr sur place, victime du serment fait sur le cadavre de son père.

César, ahuri d'abord par ce brusque réveil et par ce tumulte, reprit ses sens ; d'un geste, il arrêta la tuerie qui se projetait.

— Je veux la voir, dit-il d'une voix encore pâteuse.

Le Nubien traîna Cæcilia jusqu'à la couche impériale, et la fille de Séjan, qui n'avait pas tremblé devant les épées et les piques, frémit devant le sourire inhumain de l'assassin de son père. Car Tibère l'avait reconnue, cette Cæcilia, dernier rejeton vivant de son ennemi mort, il la tenait maintenant à sa merci et son sourire s'élargissait.

Qu'allait-il lui faire ? La jeune fille était prête à subir les pires tourments, elle s'attendait à périr dans les tortures les plus raffinées, elles ne redoutait point le trépas et ne regrettait que Tullius. « Comme il aura de la peine ! » pensa-t-elle.

L'Empereur réfléchissait, et tous les courtisans et tous les soldats se taisaient pour ne pas troubler les réflexions impériales.

— Qu'on l'emmène dans une chambre et qu'on la garde à vue, mais j'entends qu'il ne lui soit fait aucun mal, laissa-t-il tomber enfin de sa bouche mince, aux commissures abaissées.

En donnant cet ordre, ses yeux glauques fouillaient les rangs des assistants ; il aperçut Macron qui se frayait un passage, il lui fit un signe.

On avait entraîné la jeune fille et on l'avait placée dans un cubicule s'ouvrant sur l'atrium. Deux matrones étaient venues s'asseoir auprès d'elle dans la chambre, tandis que des gardes avaient été installés devant la porte close par une tenture.

Cæcilia entendit un bourdonnement de voix venant de l'atrium. Les courtisans n'avaient pas voulu s'éloigner ; ils attendaient la sentence de César qui ne pouvait être qu'une sentence de mort, et ils voulaient, par leur présence, témoigner combien cette exécution leur était personnellement agréable et participer en quelque sorte à la vengeance impériale.

Dans le cubicule de César, Macron, seul, était resté avec Tibère.

— Les dieux ont été au-devant de tes désirs, dit le préfet du prétoire ; cette jeune fille, que tu redoutais, le dernier sang de Séjan, tu vas pouvoir la faire périr et tes ultimes craintes seront à jamais dissipées.

Au grand étonnement du courtisan, Tibère ne fit que hausser les épaules.

— Me crois-tu donc si insensé, Macron, que de me contenter d'une seule proie quand j'en puis avoir deux ? Cæcilia morte, reste Tullius, et il est plus à craindre qu'elle.

— Ô César ! Ta sagesse dépasse celle de tous les humains ; explique

à ton serviteur quels sont tes desseins, car il est impossible à son intelligence débile de les pénétrer !

Tibère voulut bien sourire à cette flatterie et daigna exposer son plan ingénieux :

— Tu sais ce que les chasseurs nomment un appelant ? C'est un oiseau captif qui chante et, par son chant, fait venir les autres oiseaux de son espèce, lesquels tombent dans les filets tendus.

— Je commence à comprendre ton subtil projet.

César ricana :

— Mon appelant sera Cæcilia, par elle Tullius tombera dans mes lacs. Pour cela, il faut qu'elle soit heureuse et confiante. Dès maintenant elle sera donc libre – l'Empereur cligna de l'œil vers son favori – libre dans l'intérieur de ma villa, mais j'entends que tous ses pas soient surveillés et qu'elle ne puisse, sous aucun prétexte, en sortir. À cela tu veilleras.

Une heure après, Cæcilia était amenée en présence de César et, chose incroyable, celui-ci ne montrait aucune colère. Son masque cruel était détendu, et quand il parla on eût pu croire entendre un père affligé grondant sa fille.

— Ainsi, tu m'avais voué aux divinités infernales, Cæcilia ?

— Oui, répliqua fièrement la jeune fille, j'avais juré, sur les cendres de mon père, de le venger. Le Sort n'a pas voulu que j'accomplisse mon serment.

— Ô enfant ! Tu dis toi-même que c'est le Sort qui t'a défendu de couper la trame de mes jours. Ne vois-tu là la volonté du ciel ? Ne crois-tu pas que les immortels jugent qu'il y a assez de sang répandu ? Ton essai intrépide – car il faut du courage pour pénétrer chez César – a apaisé les mânes de ton père et maintenant il faut que tu vives.

La voix de l'Empereur se faisait encore plus douce, il parlait plus bas, comme en confidence, et César semblait s'accuser :

— Tu me hais pour la mort de ton père et pour celle des tiens. Sais-tu si c'est ma volonté qui a agi et si ceux qui me servent n'ont pas dépassé mes intentions ? Sais-tu si je ne voulais pas tout simplement empêcher ton père d'usurper mon pouvoir ? Si je ne souhaitais pas uniquement le faire appréhender pour qu'il vînt se justifier auprès de moi de ses torts comme un ami avec son ami ? Apprends que ceux qui sont élevés à la puissance suprême ne sont pas tellement les maîtres qu'on se figure. Je veux te faire une confidence : jamais je n'ai cessé d'aimer Séjan, et c'est précisément parce que je l'aimais trop que certains, affectant pour mon service un zèle exagéré, l'ont assassiné, feignant d'agir par mon ordre. Pouvais-je, ensuite, les désavouer ? Je vais te donner une preuve irrécusable de ma mansuétude pour le nom que tu portes : je voulais et je devrai te punir d'avoir attenté à mes

jours, je ne le ferai point ; ton acte, inspiré par la piété filiale, sera oublié ; je te demande seulement de rester quelques jours auprès de moi afin que tu te persuades de la vérité de ce que je viens de te dire.

Cæcilia ne pouvait croire à la véracité des paroles de Tibère. Néanmoins, il lui était impossible de refuser son invitation, qui était en même temps un ordre.

Elle vécut dans la villa impériale, comblée de présents et d'honneurs ; César exigeait qu'elle occupât aux festins la plus haute place. Pour faire leur cour à l'Empereur, les augustans, les officiers, les affranchis et jusqu'aux esclaves, témoignaient à la jeune fille les marques les plus exagérées de respect. Tibère n'avait pour elle que des paroles caressantes ; en son honneur, il fit exécuter les plus belles danses, donna des combats de gladiateurs ; on n'en eût pas fait davantage pour la fille même de César !

Ce fut au cours d'un banquet que l'Empereur lui parla pour la première fois de Tullius.

— Je crois me souvenir que, jadis, il y avait un bel adolescent auquel tu étais destinée ; il a réalisé les espoirs que l'on mettait en lui ; il s'est couvert de gloire dans les guerres, il est de mes meilleurs officiers. Dis-moi, Cæcilia, n'aimes-tu plus Sextus Tullius ?

L'œil acéré de Tibère vit, à la rougeur qui couvrit le visage de la jeune fille, qu'il avait touché un point sensible.

— Je l'aime, en effet, répliqua Cæcilia, et je voudrais, César, te demander congé de retourner auprès de lui ; notre rêve le plus cher est d'être unis pour toujours.

L'Empereur sourit, il tapota paternellement la tête de la fille de Séjan.

— Et pourquoi t'en aller ? N'es-tu pas convaincue maintenant que sur toi j'ai reporté toute l'affection que j'éprouvais pour ton père qui fut mon ami et que, seule, ta présence me console de sa perte irréparable ? Pourquoi me priver de la joie d'être témoin de ton bonheur ? Ne va pas à Tullius, mais qu'il vienne à toi, il ne peut refuser de voir ses noces célébrées sous mon toit.

Ceci avait été dit avec un accent si naturel que la jeune fille s'y laissa prendre et, le lendemain, un messenger partait pour Rome, emportant des tablettes sur lesquelles étaient tracés des mots d'amour, et ceux-ci pour finir :

« Tullius, je t'attends, nous nous marierons dans la maison de César. »

Aux tablettes était jointe une médaille, celle que le jeune prétorien lui avait remise, la signature de l'appel auquel il ne pouvait pas ne point répondre.

Si la pièce d'or, frappée à l'effigie de Séjan, n'avait pas accompagné les tablettes, Tullius aurait certainement cru qu'il s'agissait d'un guet-

apens. Cæcilia dans la maison de César ! Cæcilia désirant l'y entraîner ! Cela ne pouvait être que pour leur malheur à tous les deux, car, pas une minute l'officier ne soupçonna que celle qu'il aimait pouvait être de connivence avec César pour l'attirer dans un piège. De Tibère, il connaissait la duplicité et la cruauté ; de Cæcilia, il savait l'intelligence, la droiture. Que s'était-il donc passé pour que l'Empereur eût gagné la confiance de la fille de Séjan ?

Tullius réfléchissait à ces choses tandis que, sur son char attelé de vifs coursiers, il volait dans la direction de Pompéi.

Quand il arriva dans cette ville, il apprit qu'une des galères de plaisance de l'Empereur était à sa disposition pour l'amener à Capri. Au moment de mettre le pied sur ce beau navire aux voiles de pourpre, aux cordages tressés de fils d'or, tout surchargé d'ornements de bronze ciselé depuis sa poupe formant une sorte de petit palais jusqu'à sa proue figurant une divinité marine, il eut une seconde d'hésitation.

Mais déjà s'avancait Macron, le préfet du prétoire, que Tibère avait envoyé à sa rencontre et qui lui prodigua, de la part du prince et de la sienne, mille paroles flatteuses et les plus affectueuses caresses.

Des prétoriens étaient alignés sur le pont, levant leurs lances ainsi que le voulaient les usages militaires pour saluer l'hôte de l'Empereur.

Ces hommes, Tullius les connaissait pour la plupart ; n'avaient-ils pas servi sous ses ordres en Gaule et en Germanie ? Il étendit le bras répondant à leur salut, puis il passa devant leur front, se rendant à l'appartement de poupe. Les prétoriens s'étaient figés, dans l'immobilité silencieuse imposée par les règlements, tandis qu'il les inspectait rapidement de cet œil du chef à qui n'échappe aucun détail. Alors il entendit de leurs rangs tomber ces mots :

— Tullius, méfie-toi de César.

Qui avait parlé ? Toutes les bouches étaient closes, les visages de ces vieux légionnaires demeuraient impassibles. Macron n'avait pas entendu, mais l'officier éprouvait un violent malaise. Ces paroles répondaient si bien à son intuition intime !

Il n'y avait d'ailleurs plus à reculer. Si vraiment c'était un guet-apens, il était trop tard pour s'en dégager, et puis il y avait Cæcilia...

En effet, il y avait Cæcilia. Ah ! comme elle fut heureuse et comme son visage s'épanouit lorsque Tullius la serra dans ses bras ; elle avait tant et tant de choses à lui dire, et lui ne voulait pas, d'un soupçon, ternir sa joie.

L'Empereur était souffrant quand Tullius arriva à la villa, aussi l'officier fut-il dispensé d'aller le saluer, mais, dans les appartements qui lui étaient réservés, il trouva des présents rares qui lui étaient destinés par Tibère comme souhait de bienvenue.

Dans les jardins peuplés de statues, ornés de jets d'eau, de fontaines,

égayés par les fleurs les plus capiteuses, Tullius et Cæcilia vécurent des heures dans les plus doux tête-à-tête.

— César se repent, disait la fille de Séjan, il veut notre bonheur. Les mânes de mon père ont pardonné, ne le crois-tu pas, Tullius ?

Et Tullius disait « oui » ; car comment contredire cette jolie enfant dont la tête rousse s'appuyait sur son épaule ?

Le lendemain, Tibère déclara qu'il allait mieux et qu'il assisterait au festin ordonné pour le soir en l'honneur des fiancés, sur la terrasse qui s'élève à la pointe de l'île, face au large.

Lorsque Cæcilia, escortée du jeune officier, arriva au lieu du banquet, précédée d'une théorie de jeunes filles grecques jouant du luth, elle fut éblouie par le spectacle.

Au-dessus de la plate-forme surplombant directement la mer et d'où l'on entendait le bruit des flots déferler contre le rocher en un grondement ininterrompu, s'étendait un grand vélum pourpre et or ; des torches, des lampes par milliers éclairaient ce triclinium en plein air ; les tables disparaissaient sous les fleurs et sous la vaisselle d'or ; plusieurs orchestres, cachés par des arbustes, jouaient sans discontinuer des airs langoureux. Tous les convives, étendus sur des lits d'ivoire, étaient couronnés de roses et, au centre, Cæcilia aperçut César qui la regardait et qui lui souriait.

Il leva sa lourde main cerclée de bagues et il daigna crier :

— Ave, Cæcilia ! Ave, Tullius !

Aussitôt, tous les convives, répondant au geste de l'Empereur, répétèrent ces mêmes paroles :

— Ave, Cæcilia ! Ave, Tullius !

Les fiancés s'étaient approchés de la table de Tibère où deux places étaient libres entre lui et Macron.

— Je veux boire à votre bonheur, dit l'Empereur, et lui-même tendit sa coupe d'or et, quand ils y eurent bu tous les deux, César y trempa ses lèvres.

Il dit encore :

— Cæcilia, je t'ai entendu déclarer que ton souhait le plus cher était d'être unie à Tullius pour l'éternité, telle est aussi ma volonté.

Ces mots devaient être un signal, car, à l'instant, quatre géants noirs surgirent. Avant que Tullius n'ait même eu le temps de songer à se défendre, il était immobilisé et ligoté. On en faisait autant de Cæcilia, puis les jeunes gens furent attachés l'un à l'autre, poitrine contre poitrine.

Un rire bestial éclata, celui de Tibère, auquel d'autres rires firent servilement écho :

— Le dernier rejeton de Séjan ! hoqueta l'Empereur en élevant en l'air une coupe de falerne.

Telle fut l'ultime vision que les amoureux devaient emporter de la

terre. Les harpes, les cymbales et les sistres avaient résonné plus fort, les Nubiens avaient emporté les jeunes gens liés ensemble jusqu'au bord de la terrasse.

Afin qu'ils eussent le temps de savourer l'âpre goût de la mort, les nègres les balancèrent plusieurs fois au-dessus du vide et, tandis qu'il sentait monter le souffle de l'abîme, l'officier entendit Cæcilia murmurer :

— Où tu seras, Tullius, je serai, Tullia !

Puis ce fut la chute.

Les flots se refermèrent sur les fiancés que la volonté de César avait unis pour l'éternité.

Et la plate-forme d'où ils furent jetés s'appelle et s'appellera toujours « le saut de Tibère », en souvenir de ce grand crime.



Le chien de Pompéi



NAPLES, sur le port comme aux environs de Santa-Lucia, il arrive souvent que vous entendiez prononcer cette phrase :

— *Felise come il cane da Pompéi !* Heureux comme le chien de Pompéi !

Cette expression est vieille, très vieille puisqu'elle remonte au premier siècle de notre ère, à l'époque où... Mais ne vaut-il pas mieux conter la légende qui lui donna naissance ?

Il était une fois une ville de luxe, d'élégance, de plaisir qui avait nom Pompéia et que l'on appelle aujourd'hui Pompéi. Cette ville, comparable à nos stations thermales ou balnéaires, contenait, sous le règne d'Auguste et de ses premiers successeurs, environ trente mille habitants. Les uns y avaient de somptueuses maisons où ils recevaient leurs amis, où ils festoyaient ; c'étaient de riches Romains venus se reposer des fatigues de la vie de la capitale. Les autres étaient des commerçants, des artisans, des employés, des serviteurs ou des esclaves qui vivaient en travaillant pour ces opulents oisifs.

Qu'ils fussent là pour leur agrément ou pour gagner leur pain, tous les habitants de Pompéi semblaient être des gens heureux. La ville était si jolie, blottie au pied du Vésuve dont les pentes s'enorgueillaient de leurs pampres et de leurs myrtes, de leurs jardins où mûrissaient les oranges et les citrons, de leurs bois de châtaigniers et de hêtres, de leurs plantations d'oliviers, tout près de cette admirable baie de Naples aux flots d'un bleu si pur. La campagne à l'entour était la plus plaisante de toute l'Italie. Ses cyprès et ses

sapins mettaient leur tache sombre dans le vert plus clair des arbres fruitiers ; l'air y était plus léger qu'ailleurs et embaumé par la brise chargée des effluves des orangers ; le vin fourni par les vignes des flancs de la montagne et des îles de Capri et d'Ischia allumait au cœur de l'homme un feu ardent et joyeux.

Voilà pourquoi Pompéi était par excellence la cité du bonheur ; voilà pourquoi, malgré le tremblement de terre qui la désola le 5 février de l'an 63 après J.-C. et qui détruisit ses temples, ses portiques, ses théâtres et quantité de ses maisons, elle se reconstruisit au même endroit, plus belle, plus riche, plus harmonieuse.

Qui pourrait décrire la vie fortunée que l'on y menait, les heures de béate paresse écoulées dans ces bains merveilleux, aux piscines de marbre, les conversations interminables sous les voûtes de la basilique ou, le soir, à l'heure fraîche, sur le Forum ou dans les jardins, les fêtes à l'amphithéâtre ; les représentations au théâtre tragique ou les festins incomparables, tant par la qualité des convives que par la bonne chère, offerts dans les maisons de ceux qui y faisaient leur villégiature ?

Parmi ceux-ci, l'un des plus répandus et des plus fêtés était certainement le poète tragique Scaurus, dont la villa s'élevait dans le quartier le plus élégant de cette cité de l'élégance, dans la rue de la Fortune, en face des thermes du Forum.

Celui qui habitait là avait connu, à Rome, la notoriété sinon la gloire ; ses succès avaient été grands, mais le cœur de l'homme est ainsi fait que son bonheur ne peut être complet !

Chez des amis romains, Scaurus avait rencontré Suetonia, la veuve d'un consul que le divin Néron avait jadis fait périr. Suetonia, bien plus jeune que feu son époux et fort belle, s'était enveloppée dans son deuil. Les qualités charmantes de son esprit, outre celles de son visage, lui avaient valu les hommages des plus riches et des plus nobles citoyens de la Ville. Elle avait repoussé les propositions de mariage les plus brillantes et les plus avantageuses.

Scaurus, l'ayant vue, devint éperdument amoureux d'elle ; mais, bien qu'elle lui témoignât de la sympathie, bien qu'elle suivît avec intérêt ses œuvres et qu'elle ne manquât pas d'assister à chacune de ses nouvelles tragédies, elle n'avait jamais voulu consentir même à lui dire une parole d'espérance.

Pour rechercher un apaisement à ce cruel dédain, sinon la consolation, Scaurus était venu s'installer à Pompéi et y avait fait édifier sa jolie demeure. Il avait voulu que tout y fût merveilleux afin de dédommager ses yeux de la perte de la vue de l'admirable Suetonia.

Les murs de la maison étaient couverts de fresques dont certaines lui rappelaient sa vie d'auteur dramatique, comme celle qui représentait

une répétition théâtrale et que l'on voit aujourd'hui au musée de Naples. D'autres peintures célébraient les fastes des dieux ou décrivaient des scènes de l'*Illiade* ou des *Métamorphoses*. Un atrium, dallé de mosaïque, aux parois revêtues de stuc, était creusé en son centre d'un impluvium(2) de marbre qui recueillait l'eau de la pluie ; tout autour s'ouvraient les chambres à coucher ou cubicula, chacune décorée de façon différente avec des meubles assortis aux peintures ; le triclinium, ou salle à manger, était célèbre dans Pompéi à cause de sa frise qui relatait l'histoire d'une coupe de falerne, depuis le moment où le paysan cultive ses ceps, jusqu'à celui où un convive s'en délecte dans un banquet. La villa comprenait encore un jardin intérieur, des dépendances pour les esclaves, des écuries des remises.

Tous admiraient cette maison, mais son propriétaire ne l'eût trouvée vraiment belle que parée des guirlandes de feuillages que l'on pend à la porte en l'honneur d'une épousée. Il ne manquait pas à Pompéi de jeunes filles charmantes ou de belles veuves, sœurs ou filles de ses amis, qui eussent volontiers uni leur sort à celui du poète riche et célèbre ; il ne faisait pas attention à elles, l'image de Suetonia remplissait son cœur.

Petit à petit, Scaurus avait cessé de recevoir ses amis, il n'écrivait plus pour le théâtre de vers élégants, de drames émouvants ; à ses esclaves il faisait grise mine et, seule, sa vieille nourrice Arria, veuve d'un affranchi de son père, pouvait encore lui parler. Dans sa mélancolie le poète ne voulait qu'un confident et ce confident était un chien, un petit chien, pas très joli, aux oreilles pointues, au nez trop long et à la queue en trompette. Ce chien, il l'appelait Aethiops, non point que l'animal vînt des rivages lointains de l'Éthiopie, mais simplement parce que c'est sous ce nom que l'on désignait les nègres et qu'Aethiops était un chien noir.

Scaurus avait fait retracer dans la mosaïque le portrait de son compagnon à quatre pattes, l'artiste l'avait figuré enchaîné et prêt à mordre – et avait mis sous le portrait cette inscription :

« *Cave canem ! Prends garde au chien !* »

Était-ce là une plaisanterie ou, par cette inscription, Scaurus voulait-il effrayer les indiscrets ? On ne saurait le dire, mais Aethiops n'était pas bien redoutable et s'occupait beaucoup plus à gambader et à jouer qu'à protéger le seuil contre les malfaiteurs.

Alors que le poète était de l'humeur la plus sombre, le 23 Août 79 – cette date a son importance – son voisin, Cœcilius Jucundus, le riche banquier, lui vint rendre visite ; il faisait une chaleur torride et Scaurus était étendu à l'ombre du portique de l'atrium que rafraîchissait un jet d'eau claire. Jucundus, dont la corpulence était excessive, soufflait, geignait, suait d'avoir parcouru cent pas. Le poète fit étendre son ami à ses côtés et lui fit apporter par un esclave des

boissons glacées.

— Que me vaut l'honneur de ta visite ? demanda-t-il, bougon.

— Je sens que je ne suis pas le très bien venu, répliqua le banquier en s'épongeant, et cependant je t'apporte une nouvelle qui t'intéressera.

— Aucune nouvelle au monde ne peut m'intéresser, dit amèrement le poète, et si l'on m'apprenait que demain ma maison serait brûlée, mon cœur ne battrait pas plus vite.

— Suetonia est à Naples.

Ces mots, Jucundus les avait bien détachés. Leur effet dépassa celui qu'il en attendait. Scaurus se dressa brusquement sur ses coussins, il était devenu tout pâle et ses traits s'étaient contractés.

— Est-ce vrai ? demanda-t-il, la voix rauque. Es-tu certain de ce que tu dis ?

— Absolument. Elle est venue séjourner chez Aulus Tertius de qui la femme est sa proche parente.

Scaurus posa encore quelques questions à son ami qui, voyant la nervosité du poète, se retira, content de l'impression qu'il avait produite et impatient d'aller raconter aux bains que Scaurus était plus que jamais amoureux de Suetonia.

Dès qu'il fut parti, Scaurus appela Arria.

— Fais dire que l'on attelle mes deux chevaux les plus rapides à mon char. Je pars à l'instant pour Naples.

— Oh ! s'écria Arria, tu ne vas pas te mettre en route par cette chaleur !

— Occupe-toi de ce qui te concerne, nourrice, je ne puis rester un instant de plus ici, sachant que Suetonia est à trois heures de moi.

Mais l'amour ne rendait pas Scaurus oublieux de son chien fidèle.

— Pour Aethiops, recommanda-t-il, tu veilleras toi-même à ce qu'il soit attaché près de la porte. Je ne puis l'emmener et tu sais qu'il ne manquerait pas de courir à ma recherche ; il risquerait de se perdre. Tu t'assureras qu'il ait ses repas et qu'une écuelle d'eau fraîche reste à sa portée.

Quelques instants plus tard, deux superbes coursiers blancs piaffaient devant la maison et Scaurus monta dans son char après avoir flatté Aethiops qu'il avait vu dûment enchaîné à son poste.

Le cocher toucha légèrement les chevaux de la lanière de son fouet et l'attelage partit comme une flèche, faisant grand bruit sur le dallage raboteux de la chaussée et lançant des étincelles. Quelques marchands affalés au seuil de leur boutique virent passer Scaurus roulant dans les rues vidées par l'ardeur du soleil, vers le bonheur espéré.

En tournant à l'angle de la maison de Pansa, le poète se retourna et jeta un regard vers son chien qui aboyait au seuil de sa maison, furieux d'être laissé en arrière et outré d'être enchaîné.

Lorsque Scaurus arriva à Naples, le soleil allait bientôt se coucher dans la mer et ne jetait plus que de rouges rayons obliques ; le poète s'en fut demander l'hospitalité à son ami Marcus Naso, et, dès qu'il eut été baigné, qu'il se fut fait coiffer et parfumer, il se rendit à la demeure d'Aulus Tertius.

Suetonia se trouvait dans le jardin. Il eut la joie de la voir et de lui parler. Hélas ! ses sentiments n'avaient pas changé.

— Ami, dit-elle, tu sais le serment que j'ai fait sur le cadavre de mon époux, ce serment, je le tiendrai et je resterai fidèle à ses mânes. S'il m'est permis de t'adresser une supplique, à toi que je rends involontairement malheureux, c'est de m'oublier. Tu trouveras facilement dans le commerce des Muses un dérivatif à ton amour.

Jamais elle ne s'était expliquée aussi clairement. Seaurus ne conservait plus aucun espoir. Il rentra navré chez son ami Marcus Naso. Il eût voulu, sur l'heure, repartir pour Pompéi, mais son hôte lui fit remarquer que le crépuscule allait tomber, que les routes des environs de Naples, déjà bien mauvaises le jour, étaient pour ainsi dire impraticables la nuit, et fort peu sûres, que ses chevaux étaient fatigués, et qu'au surplus il était d'un mauvais ami de ne pas accepter le souper qui était préparé à son intention.

Ce fut surtout ce dernier argument qui toucha Scaurus. Il ne fit guère honneur au magnifique repas que son hôte avait ordonné. Peu lui importaient les huîtres délicates, les langues de lamproie confites dans le miel, les pâtés aux moules, les becfigues rôtis dans des feuilles de vigne, les coqs de bruyère dans leur croûte. Seulement il se laissa aller à boire sans modération des vins de Capri et d'Ischia, que lui versaient les esclaves sur un signe de leur maître qui voulait que la coupe de son ami fût remplie afin que sa peine s'y noyât.

Aussi était-il un peu titubant lorsque, appuyé au bras de son hôte, il s'en fut dans le jardin qui s'étendait derrière la maison. Était-ce un effet du vin généreux, ou bien la grande déception qu'il avait ressentie lui troublait-elle les sens ? Il lui sembla que la nuit était toute rouge, et là-haut le Vésuve, dont la masse majestueuse surplombe le pays, lui parut auréolé de pourpre. La température aussi était plus chaude que de coutume. Bien que le soleil eût depuis longtemps disparu dans la mer, on eût pu penser que ses rayons embrasaient toujours l'air.

Il ne fallait attribuer ces prodiges ni au vin des îles, ni au dérèglement né du cerveau malade de Scaurus, car Marcus Naso éprouvait les mêmes sensations. Les deux amis, étant montés sur un belvédère d'où l'on plongeait dans les rues de la ville, virent que les citoyens de Naples étaient agités d'une grande crainte ; les tavernes étaient abandonnées pour les seuils des temples, ce qui était un évident signe de panique. Il montait des ruelles étroites des cris de femmes apeurées, des imprécations d'hommes ivres et aussi des

hurlements lugubres de chiens. De la lointaine ville de Lucullus dans l'île de Mégaris venaient les rugissements des fauves de la ménagerie.

Pendant des heures, la nuit resta ainsi troublée et le Vésuve conserva son auréole sanglante. Lorsqu'au matin les deux amis rentrèrent prendre du repos, les lions, dans la ménagerie de Lucullus, rugissaient encore à la mort.

À Pompéi, après le départ de Scaurus, longuement, Aethiops s'était plaint, il n'avait pas voulu du bon repas que lui avait préparé Arria, mais, par contre, il avait lapé toute son écuelle d'eau claire. Suivant son habitude, dès la fin du jour, la vieille nourrice, son trousseau de clés à la main, avait fait le tour de la maison, elle avait veillé à ce que toutes les portes fussent closes, à ce que chaque esclave se fût retiré à l'endroit de la maison qui lui était assigné, puis elle-même avait été se coucher.

Elle dormit mal. Elle était inquiète pour son maître ; de plus, la chaleur, toute la nuit, avait été intolérable et Aethiops avait fait retentir la demeure d'abolements et de gémissements.

Il pleurait encore lorsque, au matin, elle descendit ouvrir les portes. Nous disons « au matin » et pourtant on eût pu supposer que le jour n'était pas encore levé tellement il faisait sombre et, si la vieille nourrice n'avait pas été certaine de l'heure, par une sorte d'instinct infailible, elle aurait cru qu'elle s'était levée avant l'aube. Une grande nuée noire obscurcissait entièrement le ciel ; on avait de la peine à se mouvoir tellement il faisait chaud et l'on sentait sur son corps comme une sueur poisseuse. Quelle était donc cette oppression qui gênait la respiration ? D'où venait cette pesanteur que l'on ressentait dans les membres ?

Les esclaves qui, d'habitude, chantaient en lavant les dalles et les mosaïques, en arrosant les fleurs, accomplissaient tristement leur besogne. Arria ouvrit la porte de la rue afin de communiquer ses impressions aux commères du quartier. Elle vit Aethiops qui, en geignant, tirait sur sa chaîne.

— Toi aussi, pauvre chien, tu te sens mal à l'aise. Le maître a bien dit de te laisser enchaîné ; mais, s'il te voyait si triste, il aurait pitié de toi, je vais te détacher un instant. Il n'y a point de mal à cela !

Le petit chien noir exprima sa joie d'être libre par de folles gambades ; puis il décrivit, en jappant, des cercles autour de la bonne nourrice et, pour finir, comme une flèche, il s'élança dans la direction de la porte d'Herculanum, celle par laquelle, en suivant la route des Sépulctes, on gagnait Naples et celle que son maître avait prise la veille.

Cette défection parut à Arria un trait de vilaine ingratitude. Voilà la

récompense que l'on reçoit d'une action charitable ! Qu'il s'agisse de bêtes ou de gens, c'est toujours pareil ! Ah ! le maître ne serait pas content si, en rentrant, il ne trouvait pas son Aethiops chéri ! Scaurus était terrible dans sa colère et on ne savait pas jusqu'où sa fureur pourrait l'emporter lorsqu'il s'apercevrait que ses ordres formels avaient été transgressés, d'autant plus qu'il était bien probable qu'il ne vit plus jamais Aethiops car cet animal, joignant la sottise à l'ingratitude, ne manquerait pas de se perdre.

La nourrice était maintenant dans la rue, au milieu d'un cercle de femmes de son âge, servantes ou affranchies des autres maisons du quartier. Elle lançait contre le chien ingrat et fugitif les plus rares invectives, les injures les plus choisies... Soudain sa voix s'étouffa dans son gosier ; un prodige inouï se produisit : l'immense nuage noir qui, depuis le matin, flottait au-dessus de la ville, cachant le soleil et obscurcissant le jour, creva subitement. Ce n'était pas de l'eau qui en sortait, mais une sorte de poussière fine, brûlante et gluante.

Dans sa stupeur, Arria se tourna vers ses commères et elle vit leurs visages se couvrir instantanément d'une couche de poudre grise ; elle sentit qu'elle-même portait un masque pareil. Cette poussière pénétrait dans les yeux, dans le nez, dans la bouche, provoquant autant de petits brûlures ; l'atmosphère, déjà chaude, devint celle d'une fournaise.

Instinctivement, Arria, en invoquant Mercure, dieu tutélaire de la cité, se précipita vers la maison afin d'y chercher refuge, mais tout de suite elle comprit que des murs et des toits ne suffisaient pas à conjurer l'immense péril ; elle, si méticuleuse, s'aperçut au premier coup d'œil, en entrant dans l'atrium, que le pavage, que les fleurs et que l'eau même de l'impluvium étaient couverts de cendres qui s'insinuaient jusque dans les chambres closes.

La panique régnait parmi les esclaves ; au lieu de vaquer à leurs travaux respectifs, ils s'étaient réunis au pied de l'autel consacré aux divinités domestiques, et les pauvres gens, les mains levées vers les images des ancêtres de leur maître, les suppliaient de les protéger.

Et puis, d'étouffante, la chaleur devint intolérable. Des petits cailloux brûlants se mêlaient à la cendre et tombaient sur les toits et sur les pavages avec un bruit sec. Un grondement souterrain, qui n'avait jusque-là été qu'un murmure, s'amplifia et Arria crut bien reconnaître la voix des divinités infernales en furie.

Avec des cris de bêtes affolées, les esclaves quittèrent les abords de l'autel domestique dont ils n'attendaient plus de secours, et tous ensemble se ruèrent vers les issues. Comme c'était son devoir, la nourrice fit claquer sur quelques épaules sa lanière de cuir afin d'arrêter cette désertion ; mais qui se fût soucié d'être fustigé quand la vie était en jeu ! Arria était maintenant seule dans la maison de

Scaurus, elle eut l'impression qu'elle allait y être enterrée vivante sous la pluie de cendres ; c'est à peine si elle y voyait clair ; dans sa poitrine elle sentait comme un incendie. S'emparant d'un coussin qui se trouvait sur le lit de repos de l'atrium, elle le mit sur sa tête, et à son tour, s'enfuit.

Dans la rue, tout le monde courait, quelques-uns sans but déterminé, n'ayant d'autre idée que d'échapper au feu du ciel. On y voyait, mêlés et se soutenant, mutuellement, des hommes et des femmes, celles-ci portant, soit un enfant dont elles protégeaient jalousement la petite figure sous leur voile, tantôt quelque objet précieux de leur mobilier ; les plus riches citoyens coudoyaient les esclaves ; des vieillards se traînaient, appuyés sur leur bâton, et de jeunes enfants cherchaient dans la foule leurs parents.

Comme Arria hésitait sur le chemin à prendre, elle aperçut Cœcilius Jucundus, le banquier, l'ami de son maître, qui s'en allait aussi vite que le lui permettait sa corpulence ; il reconnut la nourrice, il lui demanda en haletant :

— Où est Scaurus ?

— À Naples.

— L'heureux homme !... Il faut aller... vers le port... Les navires de César recueillent...

La nourrice vit le gros homme se frayer un chemin dans la foule fuyante, elle chercha à profiter de son sillage, mais un tourbillon d'âtre poussière s'éleva, la respiration lui manqua, elle tomba.

Deux heures plus tard, Pompéi, la ville de luxe, d'élégance, de plaisir, était ensevelie sous plusieurs coudées de cendre, et alors la lave brûlante déborda du cratère du Vésuve, et telle une nappe de feu, scella la sépulture de ce qui avait été une opulente cité.

Au moment où Scaurus s'apprêtait, en ce matin morne et funèbre, à remonter dans son char pour regagner sa demeure avec le cœur aussi endeuillé que l'était la lumière du jour, un esclave de Marcus Naso arriva, essoufflé.

— Seigneur, s'écria-t-il, tu ne peux partir. Des cavaliers sont venus avertir les duumvirs : Herculaneum et Pompéi sont, à l'heure qu'il est, ensevelis sous la cendre ; un fleuve de feu descend sur eux du Vésuve ; les navires de César ont pu s'approcher de la côte et recueillir quelques malheureux, mais des milliers ont péri.

Au milieu de l'émotion produite par cette terrible nouvelle, la première pensée de Scaurus fut pour son chien, le pauvre Aethiops qui, par son ordre, devait être mort sous les décombres de sa maison. Quelle barbarie d'avoir obligé d'enchaîner la malheureuse bête que son instinct aurait certainement sauvée ! Pour sa nourrice, pour ses

esclaves, Scaurus n'était guère inquiet, sa demeure était située dans la partie de la ville qui est la plus proche du port, et c'est par là, lui avait-on dit, que les gens avaient pu s'échapper, mais, au milieu de la catastrophe, qui aurait songé à détacher Aethiops, le seul ami qui restait au poète ?

Malgré les avertissements, malgré les prières de son ami Marcus Naso, Scaurus s'obstina à partir. Il n'avait pourtant pas la prétention de franchir les torrents de lave ou de retrouver son chien dans les débris d'une ville ! Il avait ordonné à son cocher de presser les chevaux. Ils galopèrent à travers les rues de Naples et gagnèrent le bord de la mer.

Les gens, qui voyaient cet attelage courir dans la direction de la catastrophe, se demandaient si son propriétaire n'était pas devenu fou. La mer était déchaînée, le grondement souterrain se faisait entendre plus fort à mesure que l'on allait. Au bout de peu de temps on pénétra dans un brouillard opaque fait de poussière et de cendres, les chevaux hennissaient, pointaient, ruaient et ne marchaient que fouaillés par la lanière du cocher.

On arriva au lit d'un petit cours d'eau qu'hier on avait passé à gué. On n'aurait pas cette peine aujourd'hui, le ruisseau était à sec. On ne voyait pas à cinquante pas devant soi, le cocher dit que l'on ne pouvait aller plus loin. Scaurus lui cingla le dos d'un coup de sa badine, l'esclave frappa à tour de bras les croupes de son attelage, on roula encore quelques pas au milieu des tourbillons de l'inférieure poussière, et puis les coursiers, arc boutés sur leurs jarrets, tremblant de tous leurs membres, s'immobilisèrent entièrement.

Le poète donna un coup de poing dans la figure du cocher, il lui arracha les rênes et le fouet des mains, mais il eut beau s'acharner sur les chevaux, ceux-ci ne bougeaient pas plus que s'ils avaient été enchaînés au sol.

Scaurus sauta à terre, écumant de rage, vociférant et injuriant son esclave, ses chevaux, les éléments, les dieux et lui-même, mais voilà qu'à ses imprécations répondit un aboiement, le cocher se cacha la tête sous son bras.

— C'est Cerbère, le chien des Enfers ! grogna-t-il.

Mais le poète avait bien reconnu la voix. Il ouvrit les bras, le petit chien noir s'y précipita. C'était Aethiops.



Il ouvrit les bras, le petit chien noir s'y précipita.

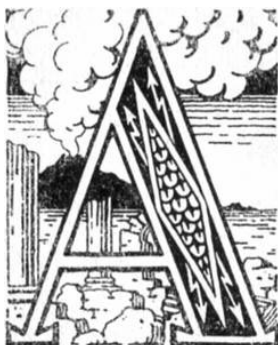
Pendant dix minutes, il gambada autour de son maître retrouvé et il jappait encore de bonheur lorsque, avec lui, il rentra à Naples.

N'a-t-on pas raison de dire :

— *Felice come il cane da Pompéi* ! Heureux comme le chien de Pompéi !



La rose d'Herculanum



NAPLES, près de la porte de Capoue, règne, en cette soirée de printemps, une grouillante animation. Sous les oripeaux multicolores qui sèchent aux fenêtres ou sur des cordes qui traversent les rues, des passants s'agitent, s'interpellent, se saluent, s'embrassent, s'invectivent, flânent ou se hâtent, les commères se crient des nouvelles, les vendeurs de pastèques, les marchands de glace hèlent les chalands et, dans ce bruit, de temps en temps, s'élève la voix chaude et un peu voilée d'une brune adolescente dont les cheveux de jais sont couverts d'un mouchoir rouge, laquelle apostrophe les passants :

— Achetez, signor, la rose de Titus !

Qui pourrait être insensible à cet appel ? La rose de Titus ! La jeune fille en porte tout un panier odorant. Ce sont des roses pas très grandes, mais d'une belle tonalité pourprée, au cœur d'un rouge sombre, des roses assorties à la teinte d'un manteau impérial.

En achetant une de ces fleurs, nous demandons à la jolie vendeuse, en assouplissant autant que possible notre voix aux inflexions du dialecte napolitain, d'où vient le nom de cette fleur. Elle nous sourit de toutes ses dents blanches et nous regarde de ses grands yeux noirs qui semblent dire : « Il faut être vraiment bien original ou bien étranger, ce qui est tout un, pour s'enquérir de l'origine d'un nom de fleur. » Elle sait, elle, que ces roses poussent à quelques centaines de mètres de la porte de Capoue, dans cette région si fertile qu'on appelle les Paduli, où il y a des fleurs par milliers et des légumes et des fruits et de tout ce qui mûrit si facilement et si joyeusement au grand soleil

de Naples. Quant à Titus, qui a donné son nom à la rose ? Peut-être était-ce un grand personnage, peut-être, un saint peut-être un jardinier !

— Achetez, signor, la rose de Titus ! crie la brune jeune fille à un autre passant.

Quant à nous, nous sommes fleuris, nous avons payé, que voulons-nous de plus ?

Ce que la jolie fleuriste de la porte Capuane n'avait pas pu nous dire, ce fut un vieil érudit à lunettes d'écaille qui nous l'expliqua quand, un peu plus tard, à la terrasse du *Caffè di Napoli*, tout près de l'aquarium, il nous aperçut, la boutonnière ornée de la fleur de pourpre.

— Ah ! vous avez acheté des roses de Titus ! s'écria-t-il en venant s'asseoir auprès de nous.

Nous avions fait sa connaissance au Musée National où il travaillait assidûment, et il nous avait déjà donné de précieuses indications, car sa connaissance des antiquités napolitaines était encyclopédique.

— En effet, répondit l'un de nous, et même il faut vous avouer que ce nom nous avait intrigués. Quel est donc le Titus qui fut le parrain de cette fleur ?

Le vieil érudit sourit :

— Mais tout simplement Titus Flavius Sabinus Vespasianus, celui que l'on connaît sous le nom des « Délices du genre humain ! »

— Comment, cette rose serait... ?

— Elle fut découverte il y a à peine plus de cent ans, en 1828.

Ce fut à notre tour de paraître étonnés.

— Mais, en 1828, c'était la maison de Bourbon qui régnait à Naples, et je ne vois pas quel rapport il peut y avoir entre le fils de Vespasien mort en l'an 81 et le roi François I^{er} qui, en 1828, occupait ce trône ?

— Je vous ai dit que Titus était le parrain de cette rose et qu'elle avait été découverte en 1828. Les deux choses peuvent se concilier, vous allez voir.

— C'est un conte ?

— C'est de l'histoire.

Voici à peu près ce que nous narra notre aimable interlocuteur :

Titus, le fils de Vespasien, un des meilleurs princes que Rome ait connu, avait, pour la région de Naples, une tendresse particulière. Lorsque Vespasien fut appelé à l'empire par la volonté des soldats, il laissa son fils achever le siège de Jérusalem qu'il avait commencé. Dès que la ville fut prise, Titus rentra à Rome où son père l'associa au pouvoir.

Chaque fois que les soucis et les travaux inhérents au gouvernement lui laissaient quelques loisirs, Titus venait se reposer dans la région napolitaine au milieu de sa merveilleuse végétation et de ses fleurs

embaumées.

Le prince possédait à Herculenum une splendide villa autour de laquelle des jardins de toute beauté formaient la plus précieuse des parures.

Un mur séparait la villa impériale de celle d'un armateur d'origine grecque nommé Argus. Cet Argus, qui avait beaucoup voyagé, avait rapporté de ses expéditions des graines, des plantes, des boutures qu'il se plaisait à faire pousser dans son jardin. Sa roseraie surtout était un objet d'admiration pour ceux qui vivaient ou qui passaient à Herculenum. Il y avait là des roses de toutes les espèces, des roses blanches, des roses rouges, des roses jaunes. Il y en avait aux tons violets, d'autres aux teintes délicates et comme passées, mais la reine de la roseraie était une rose pourprée au cœur sombre dont le parfum était plus pénétrant que celui de toutes les autres.

Parmi les admirateurs des fleurs d'Argus se trouvait Titus à qui ses campagnes en Orient avaient laissé la nostalgie des roses. Souvent il franchissait le mur qui séparait les deux propriétés, et venait respirer les fleurs, suivait leur éclosion et leur épanouissement. C'est là, au milieu de la roseraie, qu'il connut Lucrecia, une adorable jeune fille de seize ans, la fille d'Argus.

Nul ne pouvait être insensible au charme de cette enfant naïve, vibrante, douce et douée d'un instinctif et innocent désir de plaire.

Tout comme son père, Lucrecia avait la passion des roses et c'était elle, le plus souvent, qui faisait les honneurs des jardins d'Argus au fils de l'Empereur. Assis sur un banc de pierre, au milieu des roses qui, le soir, donnaient leur parfum comme un encens délicat, ils regardaient le soleil se coucher dans la mer infinie et les ombres s'étendre sur les campagnes, et ils parlaient des pays lointains que Titus avait visités et que Lucrecia connaissait par les récits de son père ou des capitaines de ses navires.

Or, un beau jour que Titus causait ainsi avec Lucrecia, ils entendirent des pas nombreux faire crier le gravier du jardin. Le murmure étouffé de plusieurs voix frappa leurs oreilles. Qui pouvait bien se permettre de rompre ainsi leur tête-à-tête, seul, Argus venant de temps en temps s'asseoir auprès d'eux ? Aurait-il, contrairement à sa coutume, convié des amis ? C'était peu probable.

Ils furent bientôt tirés de leur incertitude : un cortège s'avancait vers eux. En avant marchaient des personnages consulaires à la toge blanche bordée de pourpre, que Titus connaissait bien. Ils étaient escortés de dignitaires du municpe de Naples et d'officiers de prétoriens.

Le personnage qui venait le premier s'inclina très bas devant Titus et prononça ces mots :

— Je te salue, César-Auguste !

Titus, qui s'était levé à l'approche de ces dignitaires, chancela légèrement. Il n'avait pas besoin d'autre explication : son père était mort, il était, lui, seul maître de l'empire.

Après avoir reçu l'hommage des délégués et avoir répondu en quelques mots à leur harangue, il les pria de s'en retourner à la villa impériale où il irait les rejoindre. Quand il fut seul avec Lucrecia, il s'aperçut que la jeune fille pleurait ; elle savait que, jamais plus, leurs conversations si pleines d'abandon ne reprendraient, que, sans doute, celui sur les épaules duquel allaient peser les écrasantes responsabilités du gouvernement du monde ne reviendrait plus muser sous le beau ciel napolitain. Elle, si jeune, voyait déjà s'éteindre un passé.

Titus, lui-même bouleversé, chercha les mots qui consolent, il n'en trouva point.

— Demande-moi, finit-il par dire, ce que tu voudras. Aujourd'hui, je suis à même de te l'accorder et ne saurais rien te refuser.

Lucrecia hésita un instant et puis elle formula ce souhait :

— De toutes les roses qui nous ont charmés pendant tes visites ici, il n'en est pas de plus belles que ces roses rouges que mon père a créées avec tant de soin ! Me permets-tu de leur donner ton nom ? Ce sera le plus précieux souvenir qui me restera de toi.



— Me permets-tu de leur donner ton nom ?

Les larmes aux yeux, Titus accepta. Il déposa un baiser sur le front de la jeune fille et quitta les jardins d'Argus pour rejoindre dans la villa impériale ceux qui l'attendaient et qui allaient le mener au Palatin.

Le soir, quand il songea au regard de bonheur qui avait brillé dans les yeux de sa jeune et jolie amie, dissipant sa tristesse, il eut l'impression qu'il n'avait tout de même pas « perdu sa journée ».

La scène entre Titus et Lucrecia, que celle-ci s'était hâtée de rapporter à son père, avait été vite connue de tout Herculanum. La rose de Titus devint, du jour au lendemain, un objet de curiosité, et si Argus, au lieu d'être un riche armateur avait été un pauvre jardinier, sa fortune eût été faite rien qu'en vendant de ces fleurs à ceux qui en voulaient avoir par amour pour l'Empereur bienfaisant et adoré.

Sur toute la côte de Naples à Pompéi le nom d'Argus devint célèbre ; celui de sa fille Lucrecia lui était associé et les plus riches héritiers des patriciens, des sénateurs, briguerent sa main. La rose de Titus portait bonheur...

Un beau matin, cependant, sous une pluie de cendres et des torrents de lave, Herculanum fut englouti. De toutes les belles villas, des jardins merveilleux, de la maison d'Argus, de sa roseraie, d'Argus lui-même et de Lucrecia il ne resta rien, rien qu'un souvenir qui survécut quelques mois dans le cœur de Titus... Moins de deux ans après, lui aussi quittait la terre des humains dont il faisait les délices.

L'immense empire sombra. Naples et sa région, convoitées par tous, passèrent de main en main et de domination en domination et puis, un jour, on reparla d'Herculanum.

C'était Emmanuel de Lorraine, prince d'Elbeuf, qui, en 1711, fit rechercher sous la terre, la lave et la cendre, des marbres pour orner son propre palais. Charles III de Bourbon entama des fouilles méthodiques. Murat, roi par la grâce de Napoléon, reprit les travaux abandonnés et enfin, en 1828, François I^{er}, dont le père Ferdinand IV avait rétabli la royauté traditionnelle, fit mettre à jour plusieurs villas et, parmi elles, celle d'Argus.

Le roi de Naples, lui-même, était venu assister au travail des archéologues ; on lui avait montré les vestiges de la maison avec sa colonnade encore debout, ses marbres et ses mosaïques, puis on le mena dans le jardin et jusqu'au banc de pierre d'où l'on découvre la baie et les îles.

— Voyez, sire, ces colonnes légères dont les soubassements subsistent et qui forment un demi-cercle autour de ce banc. C'était apparemment ici une roseraie, on retrouve encore au pied des fûts des tiges desséchées de rosiers.

Le roi François s'intéressait aux fleurs et particulièrement aux roses ; il tint à vérifier de ses yeux l'exactitude de ce qui lui disait

l'archéologue ; des travailleurs avec des bûches suivaient la visite royale, le monarque donna l'ordre de dégager un peu plus les soubassements de ce qui avait été une pergola, et là, protégé par deux tuiles, apparut un petit rosier chétif et frêle mais dont le bois sec et racorni montrait quelques pâles pousses vertes, et sur lequel pointait un minuscule bouton de rose.

Pieusement, le petit rosier fut transplanté dans un pot et entouré de mille précautions. Le bouton s'épanouit et, après mille sept cent cinquante ans, on vit fleurir à nouveau la rose que, dans le jardin d'Herculanum, une belle jeune fille de seize ans avait offert au plus beau et au plus doux des Césars romains.



Le laurier de Virgile



LE roi de Naples Robert d'Anjou, dit le Sage, prince chenu et débonnaire, était, en ce trente et unième jour du mois de mars 1343, d'humeur fort agitée ; il allait et venait dans le château Saint-Elme, la belle demeure qu'il avait fait construire au-dessus de la ville ; il gourmandait les varlets, encourageait les chambrières, complimentait par-ci, tançait par-là et, en un mot, se donnait beaucoup de mal.

C'est que l'on parachevait la décoration du château et que le roi Robert entendait que ce fût en tous points réussi.

Dans les grandes salles où devait avoir lieu une collation, les plus belles tentures de Bergame avaient été pendues au mur ; la vaisselle d'or et d'argent avait été tirée du trésor royal et chargeait les tables, des guirlandes de feuillage et de fleurs couraient le long des poutres ; le dallage disparaissait ici sous des tapis, là sous des jonchées de fleurs.

Qui donc le roi Robert attendait-il ? Le Pape ? l'Empereur ? Un prince puissant d'Italie ? Mieux que cela : le monarque devait recevoir un poète, le plus grand poète que la terre eût porté depuis Homère et Virgile, le divin Pétrarque en personne.

Pétrarque venait de la Ville Éternelle où le Pape et le Sénat lui avaient réservé les honneurs du triomphe tels qu'ils étaient rendus jadis aux capitaines victorieux des armées romaines. Couronné de laurier, le poète était monté au Capitole, et ce ne fut pas lui seul qui se sentit magnifié par ce sublime hommage, mais la poésie elle-même dans sa personne. Tous les poètes du monde gravirent un peu, ce jour-

là, le mont Capitolin.

Après cette consécration de son génie, Pétrarque se vit plus que jamais recherché par les princes et par les souverains, et le premier auquel il voulut rendre visite fut Robert le Sage, roi de Naples. Ce n'est pas parce que la rive parthénopéenne est la plus enchantresse de la terre, ce n'est pas parce que nulle part comme à Naples son nom avait été célébré qu'il choisit cette ville pour sa première visite. Mais Pétrarque tenait à marquer sa dévotion à un confrère couronné, car Robert d'Anjou était aussi un poète et il s'enorgueillissait plus de sa lyre que de son sceptre.

Alors que le prince jetait un dernier coup d'œil sur les préparatifs, un page vint lui annoncer l'approche de celui qu'il attendait. Il se précipita sur la terrasse qui s'étend au pied du château et, autour de lui, vinrent se grouper tous ceux de ses courtisans qui n'avaient pas été à la rencontre de l'hôte illustrissime.

Le cortège montait en effet de la ville et il n'était plus bien loin. L'air était déchiré par le fracas des trompettes et des timbales qui ouvraient la marche ; il retentissait des milles cris joyeux du peuple qui faisait escorte au grand Pétrarque.

Au milieu de la foule, sur leurs palefrois harnachés et caparaçonnés comme pour les tournois, chevauchaient les plus grands seigneurs du royaume dont les cuirasses, les heaumes, les écus brillaient au soleil, dont les plumes, les huques, les écharpes flottaient au vent léger du printemps. En avant, on distinguait la robe rouge du cardinal-archevêque, et la haute silhouette bardée de fer et d'or du connétable et, entre eux, tout simple sur sa mule blanche, le poète.

Lorsque le cortège fut arrivé au château, le Roi s'avança au-devant de Pétrarque, l'embrassa et l'appela son frère :

— N'avons-nous pas, l'un et l'autre, été nourris du lait des Muses ? Mais c'est moi que nos nourrices ont le moins favorisé, dit le Roi en souriant.

Lorsque le poète se fut restauré et reposé, Robert proposa à Pétrarque de le mener à ses jardins du Pausilippe où le coucher du soleil est si merveilleux. Toute la Cour, soit à cheval, soit à mule, les dames sur de paisibles haquenées, s'en alla par le village de Vomero vers le promontoire enchanteur.

Le chemin menait parmi les myrtes et les genêts, parmi les vignes et les arbres fruitiers.

— N'est-ce point ici l'Arcadie, disait Pétrarque, le pays de l'éternel bonheur où l'or n'est pas un froid métal, mais un fruit savoureux, où l'on jouit pleinement du plaisir de vivre ?

Ils arrivaient à un tournant d'où la vue embrassait les îles de Nisida, de Procida, d'Ischia et de Capri, tout le golfe et toute la mer, et Pétrarque s'arrêta, muet d'admiration.

— Et que de souvenirs sur ce coin de terre ! dit le Roi. Chaque pierre ici a un nom, évoque une histoire. Voici les restes de la villa de Cicéron, là de celle de Marius, ici demeurerait Pompée. Ah ! que n'y est-il resté plutôt que de se laisser emporter par l'ambition jusqu'aux plaines de Pharsale ! Regardez les vestiges d'une des villas de Lucullus, il en possédait plusieurs sur cette côte, et tenez, ces énormes substructures, cette forêt de piliers de marbre, c'était, dit-on, la demeure de Vedius Pollion, c'est lui qui baptisa ces lieux du nom de Pausilypon — « Sans Souci ».

— N'est-ce point ce Vedius Pollion qui donnait ses esclaves à manger aux murènes qu'il engraisait dans ses viviers ? demanda le poète.

— Effectivement, répliqua Robert, et vous voyez même les bassins, témoins de sa cruauté. Se peut-il que ce soit le même homme qui ait inspiré à Virgile l'idée d'écrire les Bucoliques ? Mais laissons ces images sanguinaires, voyez plutôt les ruines du temple de la Fortune. Ce sanctuaire n'était-il pas bien situé, face à la mer, et offrant au navigateur, à son arrivée, un spectacle de bon augure ?

Le Roi, son hôte et la Cour entraient à ce moment dans les jardins tracés avec art. Toutes les plantes naturelles à ces lieux bénis y étaient réunies de manière à se faire valoir les unes les autres, et étaient bien plus belles de recevoir les soins des hommes.

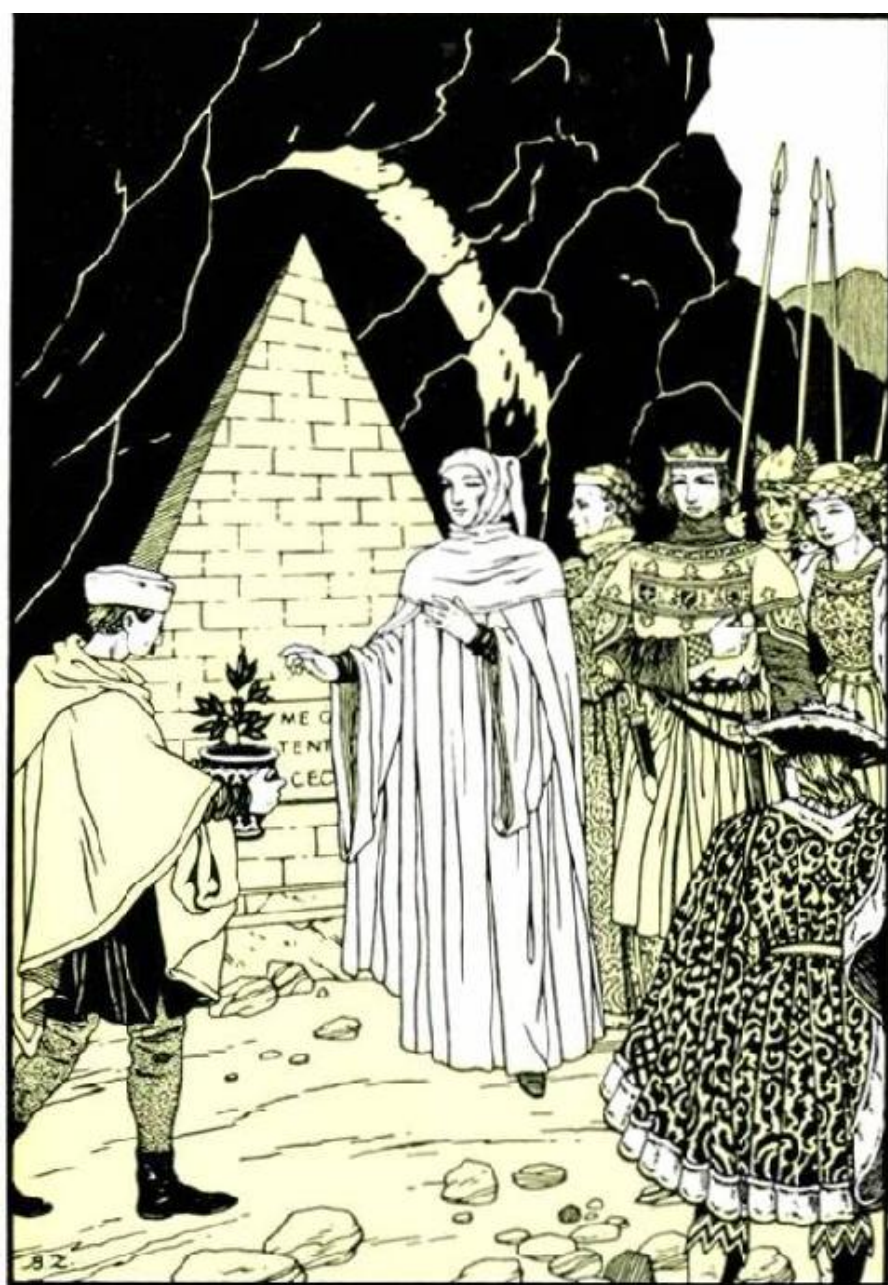
— Quelle admiration, s'écria Pétrarque, mérite celui qui sait ainsi surenchérir encore sur la nature et la rendre plus merveilleuse !

— Voici celui à qui reviennent vos compliments, répliqua Robert en montrant un homme qui s'avancait, respectueusement courbé ; il se nomme Olivieri et je sais qu'il a une requête à vous adresser.

— Oui, dit le jardinier, depuis de longues années je m'efforce d'obtenir un laurier dont la feuille soit plus fine, plus fraîche et plus douce que celle de toutes les autres plantes de son espèce ; je crois y avoir réussi et je voudrais qu'il me soit permis de vous consacrer le fruit de mon labeur et de donner à cette plante que j'ai perfectionnée le nom de « laurier de Pétrarque ».

Olivieri faisait approcher un aide qui portait dans un pot de grès une petite bouture à feuilles d'une couleur tendre comme celle de l'or vert.

— Mon ami, dit le poète, nul parrainage ne pouvait m'agréer davantage, et c'est un grand honneur d'attacher son nom à une plante qui donnera aux générations futures un doux ombrage et qui évoque la gloire et l'immortalité.



Un aide portait dans un pot de grès une petite bouture à feuilles d'une couleur tendre comme celle de l'or vert.

Tout le monde avait mis pied à terre et le jardinier guidait le poète et le Roi à travers les bosquets et les massifs. Sur un signe de Robert, on s'engagea dans un sentier qui descendait vers la mer, le chemin faisait un coude et le Roi, s'arrêta.

Une grotte s'ouvrait dans le rocher et à côté de cette grotte s'élevait une sorte de pyramide de brique dressée sur une plate-forme taillée dans la pierre. Au fronton de ce monument creusé de niches était une plaque de marbre où l'on voyait encore quelques lettres, mais dont beaucoup étaient effacées.

Curieux, le poète s'approcha pour déchiffrer l'inscription et il lut :

— « *Mantua me...* »

De mémoire, le Roi continua :

— ... *genuit, Calabri rapuere, tenet nunc*
Parthenope : Cecini, pascua, rura, duces. »(3)

— Virgile ! s'écria Pétrarque.

Tout le monde se taisait. Le poète était plongé dans de profondes réflexions.

— Virgile ! répéta-t-il, le plus pur génie de tous les temps, celui qui s'approche le plus d'Homère et qui parfois le surpasse ! Voici ce qui reste de tant de gloire. Il est vrai que Virgile n'est pas là, il vit dans l'esprit des hommes par ses Géorgiques, ses Bucoliques, son inimitable Énéide et, si Rome devait un jour être effacée de la terre, elle ne serait pas morte tant que les vers de Virgile résonnerait encore dans la mémoire des mortels.

À la ceinture d'un des gentilshommes, Pétrarque prit le poignard qui y pendait et, à même la brique, il grava ces vers latins :

« *Que cineres ? tumuli hæc vestigia ; conditur olim*
Ille hic qui cesinit passua, rura, duses. »(4)

Longuement encore Pétrarque parla de Virgile, puis, subitement, il eut une inspiration et appela Olivier.

— Vous m'avez offert un laurier, je l'ai accepté, mais ce laurier doit

avoir un destin plus haut, je voudrais que vous le plantiez près du tombeau du cygne de Mantoue, ce sera mieux que le laurier de Pétrarque, ce sera le laurier de Virgile. C'est à moi maintenant de vous adresser une requête : que jamais vous ne laissiez périr cette plante qui donnera au poète antique le seul ombrage digne de lui.

Depuis près de cent ans le laurier abrite le tombeau de Virgile. On peut voir aujourd'hui son tronc rabougri. Les descendants du jardinier du Roi Robert, la famille des Olivieri se charge encore et toujours d'entretenir et de soigner le laurier planté sous les yeux de Pétrarque par le premier Olivieri, lors de la visite du grand poète au Roi Robert, le 31 mars 1343.

Quant à l'inscription, tracée à même la brique, elle a été reportée sur une plaque de marbre, et c'est elle maintenant qui indique l'emplacement où reposa celui qui chanta mieux que quiconque les bergers, les laboureurs et les héros.



La mésaventure de Paulo Cinella



— QUAND donc m'emmèneras-tu voir *Il Mattasio furioso* ? demanda encore une fois, ce jour-là, la belle Giulia à son mari, Paulo Cinella(5).

— Dès que les figuiers porteront des pistoles, répliqua fermement Paulo du haut de sa voix aigrette et de son embonpoint confortable.

— Toutes mes amies y ont été, insista Giulia.

— En quoi sommes-nous obligés de suivre toujours l'exemple d'autrui ?

— Tout Naples y a ri !

— Parce qu'un âne braie, doit-on braire avec lui ?

Ces réponses sentencieuses faisaient perdre la tête à la jolie Napolitaine.

— Tu ne m'y mèneras donc jamais ? cria-t-elle.

— Peut-être oui, peut-être non.

Giulia tapa du pied, puis se décida à sangloter.

— Je suis la plus malheureuse des femmes.

Paulo Cinella plaça son index sur le bout de son nez qu'il avait long et crochu, cligna de l'œil, se tapota le ventre et glapit de sa voix de fausset :

— Tu es comme toutes tes congénères, toujours portée à exagérer.

En suite de quoi Paulo Cinella prit son feutre, sa cape, bien que l'on fût au printemps, et sortit. Au même moment, la cloche de San Gennaro se mit à sonner, ce qui prouvait qu'il était cinq heures.

« Il part une demi-heure plus tôt que d'habitude, gémit Giulia, c'est un misérable ! »

La jeune femme exagérait de toutes façon ; elle n'était pas la plus malheureuse des femmes et son mari n'était pas du tout un misérable. Paulo Cinella était un marchand drapier dont les affaires prospéraient, dont la boutique était une des mieux achalandées du quartier du port, et il faisait tout ce qui était en son pouvoir pour rendre sa femme heureuse. Deux servantes vaquaient aux soins de l'intérieur et lui évitaient les ouvrages désagréables, des courtauds tenaient la boutique et, sauf aux fins de mois, où Paulo Cinella avait coutume de vérifier ses comptes, ce pourquoi il demandait l'assistance de sa femme, celle-ci n'avait aucun souci du côté du commerce. Tous les dimanches, le drapier, en galant équipage, menait son épouse, toujours bravement parée de bonnes étoffes, de belles dentelles, de jolis bijoux d'or, de riches pendants d'oreilles, prendre une collation dans les trattories du Pausilippe, au milieu des jardins et des vignes. Seulement il ne voulait pas l'emmener au théâtre de la Bocchetta voir le *Mattacio furioso*. Or, c'était là le succès du moment.

Le Mattaccio, c'était l'ancien Maccus des Atellanes, ces vieilles farces des Osques adoptées par la Rome de l'antiquité et reprises à Naples. Ces farces étaient développées sur un simple canevas proposé par l'auteur, et les acteurs apportaient leur fantaisie pour les jeux de scène et les dialogues. Du reste, ils étaient guidés par leur personnage : il y avait Arlequin et Brighella, Beltram et Scapin, Pantalon et Zacometo, ceux-là originaires de Venise ; Naples possédait Scaramouche, Tartaglia, le Capitan et le Bascegliese ; Rome, Marco-Pepe et Cassandre ; Florence, Stantorello ; la Sicile, il Barone et Peppe Nappa, en dehors de Colombine, d'Arlequin et du Mattaccio.

La Mattaccio, véritable descendant de Maccus, était le sot, de même qu'Arlequin était l'homme léger, changeant, hésitant, et Scapin, le fourbe. Avec ces caractères nettement définis, sur le thème donné, la plus extravagante fantaisie se donnait libre cours et la pièce valait ce que valaient les acteurs.

Or, depuis quelque temps, il se trouvait que le comédien qui jouait, à Naples, le rôle du Mattaccio avait soulevé un fol enthousiasme. Dès qu'on le voyait apparaître dans son aspect traditionnel, sous son habit blanc, avec le masque qui lui cachait en partie la figure, c'étaient des explosions de rire et, certainement, si, en 1550, le mot « as » avait été inventé on l'aurait appliqué à cet acteur.

Qui il était, on l'ignorait et, du reste, cela importait peu ; en tous cas, il était évidemment de Naples ou des environs, car il possédait à fond le dialecte local. Volterra, un des auteurs spécialistes de ces farces, avait fait, pour lui, un canevas qui lui allait à ravir, de sorte que l'engouement pour le *Mattacio furioso* avait été de jour en jour en augmentant.

Il devint tel que don Pedro de Toledo, vice-roi de Naples pour Sa

Majesté Charles-Quint, empereur d'Allemagne et roi d'Espagne et de toutes les possessions en deçà et au delà des mers, don Pedro de Toledo lui-même avait annoncé qu'un de ces prochains jours il se rendrait au théâtre de la Bocchetta.

Pour un événement, c'était un événement ; ce grand seigneur espagnol était plus assidu aux offices qu'au théâtre. Si on voyait fréquemment son visage austère aux cérémonies pieuses ou aux processions, on ne l'avait encore jamais aperçu dans une salle de spectacle. Il fallait qu'on lui eût beaucoup parlé du *Mattacio furioso* et de son interprète pour qu'il acceptât de s'y transporter.

Don Pedro de Toledo irait à la Bocchetta, mais Giulia n'irait pas. Par une méchanceté insigne, par une cruauté barbare, son époux s'arrangeait quotidiennement pour avoir un rendez-vous d'affaires, disait-il, à l'heure où le Mattacio donnait sa représentation. Tantôt il avait à voir un client très important, tantôt il était sollicité de prendre part à une réunion de sa corporation, ou tantôt il était las de sa journée de travail et avait besoin de respirer l'air. Prétextes que tout cela ! Giulia était intimement convaincue que son mari allait tout simplement dans quelque auberge boire le falerne ou le Capri avec des gourmands de son espèce.

Voilà pourquoi Giulia pleurait au moment où Cesare Foscari, son digne père, entra chez elle.

Cesare Foscari était un ancien soldat ; il avait combattu pour les Impériaux contre les Français et pour les Français contre les Impériaux. C'était un homme éclectique, prudent, mais aussi fougueux et qui aimait les belles disputes ; seulement il possédait l'art de les attiser sans s'y mêler personnellement et, au contraire, il en tirait toujours, outre l'agrément du spectacle, quelque léger profit.

C'est ainsi que dans le ménage de sa fille il envenimait habituellement les discordes, soutenant, comme il se doit, son enfant, mais en s'arrangeant pour ne point trop irriter son gendre, de façon à pouvoir se présenter en médiateur quand la dispute s'était apaisée d'elle-même et à se faire amener par Paulo Cinella à l'osteria pour arroser cette heureuse réconciliation.

— Qu'y a-t-il donc, ma fille ? demanda-t-il en voyant Giulia effondrée dans les larmes.

Il ajouta, après s'être assuré d'un rapide regard que son gendre n'était pas là :

— Paulo t'aurait-il encore joué quelque tour de sa façon ?

— Ah ! père, s'écria la jeune femme, je suis bien malheureuse ! Depuis que tout le monde parle du *Mattacio furioso*, je n'ai pas encore pu m'y faire conduire, de sorte que toutes mes amies l'ont vu, en rien entre elles et que moi je fais figure de sotte.

— Ho ! Ho ! dit Cesare Foscari, la chose est d'importance, et quelles

raisons te donne ton mari pour te refuser cette distraction ?

— Les plus mauvaises. Chaque jour il trouve un nouvel empêchement. Tu connais sa manière absurde de parler en sentences ; alors, c'est tantôt : « Je t'y emmènerai quand les figuiers donneront des pistoles ! » ou bien : « Nous irons peut-être oui, peut-être non », ou encore, si je lui fais la réflexion que tout Naples y accourt, il réplique : « Parce qu'un âne brait, doit-on braire avec lui ? »

— Je reconnais bien là ses formules. Eh bien ! ma fille, tu iras à la Bocchetta.

— Comment cela, mon père ? Avez-vous le moyen de l'obliger à faire ce qu'il ne veut pas ? Vous savez qu'il est plus entêté qu'une mule.

— Et qu'as-tu donc besoin de ton mari pour t'y conduire ? Je suis ton père et il me semble que rien ne s'oppose à ce que tu viennes au spectacle avec moi !

Giulia battit des mains.

— Que je suis contente ! Mais quand irons-nous ? ajouta-t-elle, sachant que son père avait plus de résolution dans les mots que dans les actes.

Cette fois, il sentait confusément qu'il jouait un bon tour à son gendre et il déclara fermement :

— Tout de suite, apprête-toi, nous y allons ; d'ici à la Bocchetta, il ne faut pas plus de dix minutes et la pièce ne commence pas avant une bonne demi-heure.

Les femmes sont en général longues à s'habiller, mais il faut croire que leur lenteur vient plutôt du désir de se faire attendre que des difficultés de leur toilette, car, en moins de cinq minutes, Giulia était prête.

Bras dessus, bras dessous, le père et la fille prirent le chemin de la Bocchetta, qui se trouvait installée dans une des dépendances de l'hôtel d'un grand seigneur.

C'était une salle très simple, assez longue, où s'alignaient des bancs qui occupaient le devant du parterre. Ailleurs les spectateurs étaient debout. Dans le fond une grande loge était réservée aux personnages de marque ou à ceux qui payaient très cher. Comme ce n'était pas un théâtre régulier et qu'il n'y avait pas de tribunes pour les femmes, celles-ci avaient le droit de s'asseoir comme les hommes sur les bancs.

Foscari fit bien les choses ; il loua deux « places assises » et il parvint à se caser avec sa fille tout au bout du troisième banc.

Il y avait déjà un nombreux public dans la salle et non point le public habituel, assez vulgaire, de ces sortes de spectacles. On remarquait beaucoup de bourgeois et même nombre de seigneurs serrés au milieu des petites gens. La loge du fond était vide, et sur la scène s'évertuaient deux pitres qui tâchaient, en vain, de faire rire les

spectateurs en attendant le morceau de résistance.

Il y eut un mouvement dans l'assistance. Tout le monde se retourna : don Pedro de Toledo entrait dans la loge.

Le vice-roi s'assit sur le devant. C'était un homme d'un certain âge, aux traits secs, sévères et tristes, mais sans méchanceté. Il était entièrement vêtu de noir et en noir également étaient les gentilshommes qui l'escortaient ; tous paraissaient accomplir un devoir et on n'eût pas cru qu'ils venaient simplement pour se distraire.

Pendant l'entrée de don Pedro, vers lequel tous les yeux étaient dirigés, les malheureux pitres avaient terminé leur scène et s'étaient retirés dans la coulisse sans que personne s'en aperçût. Les facchini du théâtre avaient fermé le rideau. Les violes attaquaient un air joyeux. Tous les chuchotements se turent et l'attention se détourna de la loge du vice-roi.

À nouveau, le rideau s'écarta, le spectacle proprement dit commença. On vit tour à tour entrer en scène Scaramouche, le Capitan, Tartaglia, il Barone et Peppe Nappa ; tous les personnages, d'accord avec Colombine, l'épouse du Mattacio, préparaient un traquenard dans lequel celui-ci devait tomber. Il s'agissait ni plus ni moins que de le mettre à la porte de sa maison. Voici qu'apparut le Mattacio. Ce fut une tempête de rires.

« Qu'a donc de comique cet acteur ? pensa Giulia. Il est tout bonnement ridicule, bedonnant dans son habit blanc, et son nez trop busqué, sous le masque noir, lui donne l'air d'un poulet ; ma parole, il est aussi grotesque que mon mari ! »

Elle souhaite faire partager cette opinion à son père, mais Foscari riait très fort et il ne voulait pas être dérangé par les réflexions de sa fille. Dès que le Mattacio eut ouvert la bouche, ce fut un nouveau déchaînement d'hilarité.

Il n'est pas malin, le Mattacio ! C'est là son personnage et il est tout prêt à donner dans les panneaux qu'on lui présente ; mais ce qui frappe Giulia, c'est sa voix ; cette voix lui paraît familière et point risible du tout ; elle ressemble étrangement à celle de Paulo quand il dit :

« Peut-être oui, peut-être non ! »

Et, justement, c'est la phrase que prononce le Mattacio. Il dit encore :

« Ce n'est pas parce qu'un âne braie qu'il faut braire aussi. »

Et le dialogue continue, couvert, de temps en temps, par les exclamations joyeuses de l'assistance. À mesure que l'homme en blanc parle de sa voix de fausset, Giulia est de plus en plus troublée. On n'a pas idée d'une pareille ressemblance !

Encore une fois, elle se penche vers son père. Maintenant, elle affirme :

— C'est Paulo !

— Tu rêves, ma fille, réplique Foscari, impatienté.

— Je te dis que c'est lui, insiste Giulia.

Son père hausse les épaules. La foule se tord littéralement. Le Mattacio, après avoir feint de donner dans les traquenards, fait volte-face ; le Capitan le prie de le suivre.

« J'irai, répond l'homme blanc, quand les figuiers donneront des pistoles. »

Il n'y a plus de doute possible. Il faut que la chose soit éclaircie, et voilà que le Mattacio a saisi un bâton. Il frappe à droite et à gauche. Tous les comparses ont fui, il est seul en scène et il brandit son gourdin en disant :

« Je serai maître chez moi, peut-être oui, peut-être non. »

C'est l'entracte, le public rit encore. Il songe à la volée que va recevoir Colombine et, comme le public napolitain a bon cœur, il s'en réjouit fort.

Giulia se glisse hors de la salle ; son père la suit, assez grognon ; il craint bien de ne pas retrouver sa place au deuxième acte.

— Il faut que j'aille derrière le théâtre, dit-elle d'un accent qui n'admet pas de réplique.

Justement Foscari connaît le régisseur. C'est, lui aussi, un ancien soldat. Le régisseur les laisse passer.

Le rideau s'écarte. Le Mattacio est en scène, il bouscule et brutalise tout le monde : c'est bien le « Mattacio furioso. » Les coups de bâton pleuvent comme grêle, le Capitan file doux, Peppe-Nappa est tout sourire et Tartaglia est à plat ventre.

Mais Colombine n'est pas au courant ; elle croit être débarrassée de son odieux mari. Quelle surprise ce sera pour elle quand elle verra l'état piteux de ses complices !

Scaramouche annonce :

— Colombine !

Elle paraît ; elle porte la robe rayée, la petite toque et le masque. Mattacio la regarde. Jamais sa partenaire ne lui avait paru si grande, il a l'impression qu'elle est serrée dans sa robe. Mais il a son rôle à jouer et il le joue en conscience. Il caresse doucement sa matraque.

— À nous deux, Colombine, dit-il du haut de sa voix aigre, tandis que, derrière son dos, il tient son bâton.

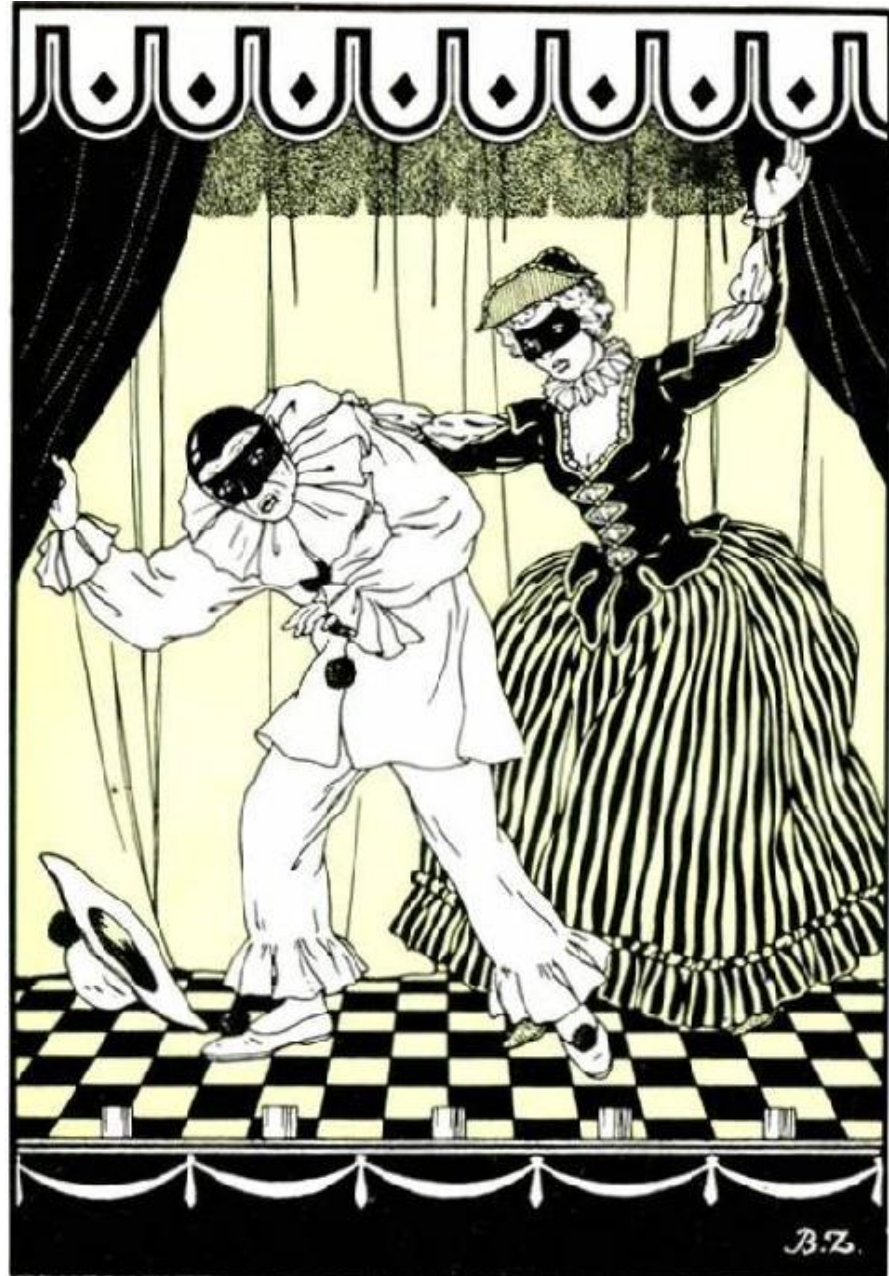
Et le public de rire, de rire.

Mais ceci est inattendu. Le Mattacio n'a pas le temps de brandir son gourdin que Colombine en a agité un.

Pan ! Pan ! Pan !

Les coups pleuvent sur la tête, sur le dos, sur les épaules du Mattacio.

— Aïe ! Aïe ! Aïe ! crie l'homme en blanc.



Les coups pleuvent sur la tête, sur le dos, sur les épaules du
Mattaccin.

Ces cris sont extrêmement drôles, comme si c'était une vraie douleur qui les arrachait. Il proteste. On l'entend gronder : « Assez ! Assez ! qu'est-ce que cela veut dire ? »

Colombine ne s'est pas mise en frais d'un beau dialogue ; elle appuie simplement ses coups de : « Tiens, drôle !... Prends celui-là, coquin !... Voilà qui t'apprendra !... Et encore celui-là ! »

Derrière le théâtre, l'auteur Volterra s'arrache les cheveux – il n'en a pourtant pas beaucoup – on lui a démoli son thème, sa comédie est par terre et juste aujourd'hui où le vice-roi est dans la salle ! Mais le public se moque pas mal du thème du signor Volterra ; il hurle de joie à tous les coups portés par Colombine en même temps que le Mattacio hurle de douleur. Don Pedro de Toledo a daigné rire et les gentilshommes espagnols l'ont imité.

L'acteur battu court maintenant par-ci par-là sur la scène ; il lève comiquement un bras, puis un autre, pour garer sa tête ; enfin, d'un bond désespéré, il veut rentrer dans la coulisse, Colombine lui barre la route et c'est un nouvel éclat de rire général.

Il n'y en a qu'un qui ne rit pas : c'est le Mattacio ; les coups qu'il reçoit sont de véritables coups, et des plus durs ; il a d'abord cru que sa partenaire était devenue folle, et puis il s'est aperçu que celle qui porte la robe de Colombine n'est pas Colombine, mais Giulia. Il n'a pas le loisir de se demander par quel miracle elle se trouve sur la scène de la Bocchetta. Il n'a qu'une idée : fuir le plus vite possible.

Enfin, il parvient à tromper la vigilance de son épouse qui doit commencer à se fatiguer. Il s'engouffre dans les coulisses. Les facchini ferment le rideau.

— Bravo ! Bravo ! crient les spectateurs.

Mais le Mattacio ne revient pas saluer.

Don Pedro de Toledo veut voir celui qui a su le déridier.

— On va le faire venir, dit l'un de ses gentilshommes.

— Non ! Non ! réplique-t-il, j'irai sur le théâtre. En même temps verrai-je les autres comédiens.

Monseigneur le vice-roi dans les coulisses du théâtre ! Ça, c'est une chose inouïe, inédite, sensationnelle, invraisemblable. Le chef de la troupe et Volterra accueillent don Pedro avec d'humbles salutations. Le vice-roi daigne complimenter l'auteur.

— Votre thème est très bon, mais ce que j'ai le plus goûté, c'est le revirement de la fin ; on s'attend à ce que le Mattacio batte sa femme et c'est lui qui est battu. Voilà qui est fort divertissant.

Volterra sourit, comblé, mais se demandant toujours pourquoi on a défiguré sa comédie.

Ce Mattacio, don Pedro tient à le féliciter ; il n'est pas dans le recoin où il se déshabille d'habitude, mais cette visite officielle a produit un tel trouble que tout, dans la coulisse, est mêlé et confondu. Enfin, les

cris d'une dispute sollicitent l'attention. Le vice-roi lui-même pousse une petite porte, et derrière, que voit-il ? Un homme et une femme en train d'échanger des injures ; l'homme porte le costume blanc du Mattacio et la femme la robe rayée de Colombine, mais ils n'ont de masque ni l'un ni l'autre ; un individu plus âgé cherche à les apaiser ; il ne fait que s'attirer les insultes des deux adversaires.

— Holà ! s'écrie don Pedro, retrouvant son hilarité, c'est trop prendre vos rôles au sérieux que de continuer à les jouer derrière le théâtre !

La femme se retourne ; elle croit que le nouveau venu va prendre le parti de son adversaire, le parti des hommes toujours solidaires ; elle est décidée à lui tenir tête, et, dans son émoi, ne reconnaît pas le vice-roi.

— Que me voulez-vous ? Et en quoi ceci vous regarde-t-il ?

Un gentilhomme et Volterra veulent faire taire la jeune femme irritée, mais don Pedro leur impose le silence ; il s'amuse énormément. La femme continue :

— Je ne suis pas Colombine, entendez-vous ? Mais Giulia, et celui-ci n'est pas le Mattacio ni aucun autre de vos paillasses, mais il est Paulo Cinella, mon mari, marchand drapier de son état et...

Soudain, Giulia s'est avisée de l'air figé et respectueux des assistants autour de l'homme qu'elle interpelle ; elle a aussi remarqué l'habillement sombre de celui-ci, et elle se souvient de la figure du personnage qui était dans la grande loge du fond pendant le spectacle. Elle se trouble, sa colère l'abandonne, elle va pleurer et balbutie :

— Non ! Non ! Ce n'est pas le Mattacio... C'est mon mari !... C'est Paulo Cinella !

D'un geste qu'on n'attendait pas de lui, don Pedro a posé sa main sur la tête de la jeune femme qui s'apaise, stupéfaite, puis, à nouveau, il se met à rire et, suivi de son escorte, du chef de la troupe et de Volterra, il quitte les coulisses en marmottant :

— Paulo Cinella ! Paulo Cinella !

Tout en répétant ces mots, il traverse la foule des spectateurs qui avaient attendu sa sortie pour connaître son impression. On recueille les syllabes tombées de sa bouche, mais son accent espagnol déforme un peu les sons italiens, et c'est « Pulcinella »⁽⁶⁾ qu'entendent les badauds.

Pulcinella ! Ce nom, en un soir, a couru à travers Naples comme une traînée de poudre ; il est sur toutes les lèvres.

Le lendemain, dans la maison du drapier, c'est un défilé de curieux et d'amis, les courtauds de la boutique sont bousculés et ne parviennent pas à vendre un pied de drap. Le chef de la troupe du théâtre de la Bocchetta et Volterra surviennent à leur tour ; ils trouvent le pauvre Paulo couvert de noirs et de bleus et souriant aux

compliments malgré son œil tuméfié. L'un apporte un engagement mirifique, l'autre une pièce qui fera fureur. Seulement, il ne s'agit plus du Mattacio, c'est Pulcinella qui sera le personnage central.

Il l'est resté. Depuis cette époque, à Naples, il a été le héros de toutes les farces ; il a même passé les Alpes et le Polichinelle que nous connaissons n'est autre que lui. S'il a changé de costume, s'il est devenu bossu par devant et par derrière, il a conservé son nez qui, comme le disait Giulia, le fait ressembler à un poulet, et sa voix de fausset et aussi son nom, tel que don Pedro de Toledo, vice-roi de Naples pour l'empereur Charles-Quint, l'avait déformé par son accent espagnol.



Le chêne de Torquato Tasso



DONNA CORNELIA TASSO vivait dans l'inquiétude. Malgré le charme de sa jolie maison de Sorrente, où l'air est si pur et tout embaumé de l'haleine des roses et des fleurs d'oranger, la jeune fille ne goûtait pas un instant de bonheur. C'est que son frère, Torquato Tasso, celui qui, sous le nom du Tasse, fut admiré par tant de générations, était proscrit et persécuté et qu'elle ignorait même s'il vivait encore.

Le poète avait été appelé à la cour du duc de Ferrare, Alphonse d'Este ; il avait, avec le frère de celui-ci, le cardinal, voyagé en France, avait été accueilli avec faveur par le roi Charles IX. Rentré à Ferrare, il y avait été l'objet des plus flatteuses attentions. Il travaillait à cette œuvre merveilleuse, à cet immortel poème qui a nom : *la Jérusalem Délivrée*.

Personne, pas même le duc, ne pouvait se vanter d'en connaître les beautés et, cependant, par ses écrits antérieurs, par les quelques bribes que l'auteur s'était laissé arracher on pouvait deviner que cet ouvrage serait le monument le plus sublime élevé à la gloire des héros qui combattirent pour la conquête des Lieux saints.

Impatiemment, le duc attendait que l'œuvre fût terminée afin d'en avoir la primeur, et c'est pourquoi il entourait le poète de tant de marques d'honneur et de bienveillance.

Un jour, pourtant, la face des choses changea. Le duc apprit que sa sœur, la belle Léonore d'Este, s'était prise d'une violente passion pour Torquato Tasso. Il connaissait sa sœur, il savait qu'elle n'hésiterait pas devant une mésalliance et que son amour était assez grand pour

braver la volonté de son frère et souverain et les devoirs de sa naissance. Ce fut le poète qui essuya les effets de la colère du duc Alphonse : une nuit, des sbires s'introduisirent dans l'appartement qu'il occupait au palais de Ferrare. Venaient-ils pour le tuer ou pour s'emparer de sa personne et le jeter dans quelque *in pace* ? On ne le saura jamais.

Le poète put s'enfuir ; il quitta les États d'Alphonse d'Este et se mit à errer à travers l'Italie, n'osant se montrer nulle part, car le duc avait fait savoir que quiconque l'hébergerait aurait à redouter sa vengeance ; or, la maison d'Este était puissante et personne n'aurait eu l'audace de braver son courroux.

Voilà pourquoi Cornelia Tasso, dans sa maison de Sorrente qui les avait vus naître, elle et son frère, se désolait et se lamentait. Elle n'avait qu'une confidente : c'était la petite Laura, sa suivante, une jeune fille de quinze ans, jolie comme une madone et douce comme une colombe. Toute la journée Laura restait aux côtés de sa maîtresse à l'entendre parler du proscrit, et cela ne faisait pas du tout l'affaire de son fiancé Pietro, le secrétaire du *podesta* de Sorrente, qu'elle n'allait plus rejoindre au crépuscule, dans les ruines du temple d'Hercule, au-dessus de la falaise qui surplombe la mer, ou à la marine, à l'heure où les bateaux rentrent de la pêche.

— Ne m'aimerais-tu plus ? lui demandait souvent Pietro, rageur.

Et, très suave, Laura répondait :

— Je crois que si, mais ma maîtresse a besoin de moi à toutes les heures de la journée.

Pietro reportait son ressentiment sur Cornelia Tasso.

— Songe, disait inlassablement donna Cornelia à sa jolie suivante, qu'à cette heure précise où la brise nous caresse et où le soleil fait mûrir pour nous les fruits et les fleurs, mon pauvre frère Torquato est peut-être repris, qu'il est peut-être enfermé dans un cachot humide et sombre, et que peut-être même il a été mis à mort, lui, le meilleur des hommes, le plus doux et le plus tendre. Sa bouche faite pour chanter les beautés et la gloire est peut-être fermée à jamais. Et pour quel crime, Seigneur ? Parce qu'une femme de haute lignée n'a pu empêcher son cœur d'être ému par son charme, son esprit d'être subjugué par son verbe harmonieux.

La sœur du Tasse et la petite Laura, assises dans le jardin de la maison de Sorrente, mêlaient leurs larmes.

La colère du duc de Ferrare, qui menaçait tout ce qui, de près ou de loin, touchait au poète, avait écarté les amis du seuil de Cordelia. Aucun visiteur ne venait plus lui apporter des nouvelles du monde ; lorsqu'elle s'aventurait hors de sa demeure, ceux qui, autrefois, lui témoignaient le plus d'égards, se détournaient de son chemin ; elle avait cessé de sortir et vivait chez elle, presque en recluse.

Un soir, alors que tout dormait dans Sorrente, quelqu'un heurta à la porte de Cordelia. Le visiteur dut frapper longtemps, car ce ne fut que lorsque la jeune femme fut éveillée et qu'elle lui en eut crié par la fenêtre l'ordre formel, que le vieux jardinier se décida à aller ouvrir ; il était, en effet, paresseux et poltron.

Le bonhomme, ayant ouvert en grognant, revint trouver sa maîtresse.

— C'est un jeune pâtre, dit-il, qui semble fatigué et qui demande qu'on lui donne l'hospitalité. Je crois qu'il serait plus prudent de lui dire de passer son chemin ; on n'en aurait pas fini s'il fallait accueillir tous les vagabonds. Il y a d'autres maisons à Sorrente où il peut demander asile.

Tel ne fut pas l'avis de Cornelia ; elle se vêtit en hâte et descendit. C'était, en effet, un jeune berger qui se tenait debout devant elle, le bonnet à la main ; il était tout couvert de poussière et paraissait brisé de fatigue.

— Je viens vous demander, donna Cornelia, de bien vouloir me permettre de passer la nuit sous votre toit. Je n'ai pas une pierre où reposer ma tête.



— Je viens vous demander, donna Cornelia, de bien vouloir me permettre de passer la nuit sous votre toit.

Sans parler, Cornelia prit le pâtre par la main et le fit avancer dans la maison. Elle appela Laura et, avec elle, disposa dans une chambre vide de l'habitation tout ce qu'il fallait pour que le visiteur pût se délasser.

Le lendemain, le jeune homme ne partit pas et le vieux jardinier grogna contre la stupidité des femmes qui reçoivent ainsi le premier vagabond venu désireux de se goberger sans travailler.

Le surlendemain, le pâtre était encore là et il n'était pas question de son départ. Il passait la meilleure partie de sa journée sur un banc de pierre, face à la mer, à l'abri d'un chêne plus que centenaire au tronc nouveaux et tourmenté.

Si donna Cornelia venait à traverser le jardin, le berger se levait et s'inclinait, le bonnet à la main. Jamais elle ne lui parlait et il n'eût pas été séant qu'il lui adressât la parole le premier. Mais donna Cornelia souriait, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps, et, lorsqu'elle était seule avec sa suivante, elle lui faisait mille recommandations au sujet de son hôte, lui enjoignant de veiller à ce qu'il ne manquât de rien, et de lui tenir compagnie afin qu'il ne s'ennuyât point.

Cette dernière recommandation était superflue.

Chaque jour la petite Laura venait s'asseoir à côté de lui et le pâtre racontait une histoire. C'était une histoire en vers, qu'il savait d'un bout à l'autre, sans jamais hésiter sur un mot, et les phrases mélodieuses coulaient de sa bouche comme l'eau limpide d'une fontaine.

Le pâtre racontait à la petite fille que la belle Armide, la nièce et l'élève du magicien Hydroat, roi de Damas, ayant pénétré dans le camp des chrétiens qui assiégeaient Jérusalem, avait mis le feu à leurs tentes et jeté les principaux, parmi leurs chefs, dans les fers.

Mais l'un de ceux-ci résista à la belle Armide. C'était le jeune et beau chevalier Renaud. Alors, la princesse, irritée dans son orgueil, dressa au chevalier des embûches. Grâce à ses sortilèges, enfin, elle réussit à l'attirer dans sa tente ; tout y était préparé pour la mort du chrétien. Mais si grande était sa beauté, si fière son allure, si intrépide son regard, que la princesse n'eut pas le courage d'aller au bout de sa résolution. À son tour, elle, la victorieuse, fut vaincue et elle ne chercha plus qu'à plaire à son vainqueur.

— Continuez ! Continuez ! disait la petite Laura quand le pâtre s'arrêtait de parler.

Et lui reprenait, inlassable. Il dit l'aventure de Tancrede et d'Herminie, les exploits de Godefroy, de Raymond de Toulouse, de Baudouin et d'Eustache, les aventures surprenantes d'Aladin.

— Et qu'est devenu le chevalier Renaud ? demandait la petite Laura, quand, un instant, le pâtre se taisait.

Il reprenait le fil de son récit ; il décrivait le camp des infidèles où le

preux Renaud restait inactif, le désarroi que son absence portait parmi les croisés, et Laura versa des larmes sur le chevalier qu'elle croyait traître à son devoir.

Mais, tout à coup, son visage s'éclairait. Renaud était revenu parmi les siens, la lutte reprenait ; grâce au courage invincible du beau chevalier, les cohortes des infidèles étaient bousculées et Jérusalem, la Ville Sainte, celle dont les milliers de chrétiens répandus dans les pays d'Occident pleuraient l'asservissement, Jérusalem était délivrée.

Ce merveilleux récit avait duré bien des jours ; chaque matin le pâtre et la petite Laura revenaient s'asseoir sous le chêne ; ce n'est que lorsque le soleil était couché qu'ils quittaient le banc de pierre.

Pietro, le secrétaire du *podesta*, ne décolérait pas. Depuis que ce vagabond avait été recueilli par donna Cornelia Tasso il n'avait pas, une fois, revu celle qu'il considérait comme sa fiancée, ni dans les ruines du temple d'Hercule, ni à la marine(7), ni sur la place, et, fait sans précédent, les cloches de l'église Saint-Georgio avaient en vain sonné la messe du dimanche. La petite Laura n'y était point venue.

Sa colère, Pietro l'exhalait devant tous et devant chacun, et un jour, à l'osteria di Sant'Angelo, il répétait pour la centième fois que, dût-il tout massacrer dans la demeure de donna Cornelia, il irait y arracher la jeune fille qu'il aimait.

Comme il sortait de l'auberge, un homme, qu'il n'avait pas remarqué et qui n'était pas du pays, lui posa la main sur l'épaule.

— J'ai entendu, dit ce quidam, les choses que tu disais. Ce n'était pas de l'indiscrétion, car tu parlais si haut qu'un sourd eût distingué tes paroles.

— Je n'ai point divulgué de secret, répliqua le secrétaire du *podesta*.

L'étranger entraînait Pietro vers un chemin un peu à l'écart de la ville. Pietro, devant cet auditeur complaisant, reprenait ses plaintes :

— Est-il vraiment admissible qu'une jeune fille que je devais épouser exactement dans six mois, le jour de sa seizième année, m'évite manifestement, que, durant huit jours, je ne l'aperçoive pas une seule fois alors qu'elle habite la même cité que moi ? Je sais bien que, depuis plusieurs semaines, elle était retenue auprès de sa maîtresse qui est inquiète par suite d'événements qui touchent à sa famille, mais au moins Laura – car elle s'appelle Laura, si tu étais du pays tu le saurais, et c'est la plus belle fille de la région, tu le saurais aussi – me rencontrait sur la place ou près de l'église. C'était pour décommander les rendez-vous, évidemment ; mais, au moins, je la voyais, et cela maintenait devant le public notre situation de fiancés ; or, depuis qu'un certain pâtre – car il paraît que c'est un pâtre – un misérable, un lazzarone, est entré dans cette maison, je ne la vois plus et elle ne vient même pas à la messe. Tu m'avoueras, camarade, que c'est intolérable. On se moque de moi et je puis bien croire qu'on lui a jeté

un sort.

L'étranger paraissait prendre part aux ennuis de Pietro ; il hochait la tête et poussait des exclamations apitoyées aux bons endroits.

— Il s'agit bien, mon compère, de cette maison qui est au bord de la falaise et qui appartient, je crois, à la sœur d'un poète qui se trouvait à la Cour de Ferrare et s'en est échappé ?

— C'est celle-là même.

— Et pourquoi t'imagines-tu que ta fiancée a été l'objet d'un sortilège ?

Pietro regarda son interlocuteur, stupéfait :

— Parce que, apparemment, elle a cessé de m'aimer. Vois-tu à cela une autre explication ?

L'autre se mit à rire, d'un rire qui déplut très fort à Pietro.

— Oui, j'en vois une autre, dit-il ; c'est que la société du nouveau venu lui plaît mieux que la tienne.

Un éclair de jalousie et de haine passa dans les yeux du secrétaire du *podesta*.

— J'y avais songé, grogna-t-il, mais j'en avais écarté l'idée. C'est pourtant possible.

— Et que dirais-tu si un ami te débarrassait de celui-là ?

— Je lui dirais un grand merci et je lui offrirais tant de falerne ou de lacryma-christi, à son choix, qu'il en resterait ivre pendant huit jours.

— Eh bien ! je suis cet ami, mais je te fais grâce des libations. Tu as accès à la maison ?

— Évidemment, mais quand je m'y présente, c'est le vieux jardinier qui vient m'ouvrir et qui me dit que Laura est occupée et qu'elle ne me peut voir.

— Elle te verra et voici comment tu procèderas : Si le vieux jardinier te répond, comme d'habitude, que ta fiancée est occupée, tu lui diras : « Je suis chargé pour elle d'une commission qui concerne celui qui habite dans la maison. » Tu m'entends bien, il ne sera question ni d'étranger ni de pâte.

— J'entends, acquiesça Pietro, et ensuite ?

— Ensuite, ta Laura viendra et tu lui remettras la lettre que voici, pour donner à ton rival.

— Et ce qui est écrit dans la lettre produira l'effet que tu dis ?

— Incontestablement.

Le soir même, à l'heure où les ombres des oliviers s'allongent dans la campagne, Pietro se présentait à la villa Tasso. Il dit au jardinier, qui voulait l'éconduire, les mots que lui avait enseignés l'inconnu. L'effet fut magique : Laura parut. À sa vue, le garçon éprouva une grande joie, mais il revint à sa première hypothèse : la jeune fille était envoûtée. En effet, elle répondit à peine à ses tendres reproches et à ses plaintes affectueuses. Elle dit simplement, d'une voix un peu sèche

et comme angoissée :

— Que lui veux-tu ? Qu'as-tu donc pour lui ?

Il lui remit la lettre qui ne portait pas de suscription, et, sans un baiser, sans un serrement de main, elle le congédia.

Le pâtre attendait Laura sous leur chêne habituel où le vieux jardinier était venu la chercher. Il était inquiet, se demandant qui pouvait ainsi s'occuper de lui et quel malheur allait le visiter dans sa retraite.

— C'est une lettre, dit Laura quand elle l'eut rejoint.

— Donne, donne vite.

Fiévreux, le pâtre arracha la missive des mains de la jeune fille. Il la décacheta et se mit à lire. À mesure qu'il lisait, une joie de plus en plus vive illuminait ses traits. Laura y retrouva l'expression qu'il avait eue lorsqu'il lui décrivait en vers les charmes d'Armide ou les séductions d'Herminie. Y avait-il là une nouvelle et belle histoire qu'il allait lui raconter ?

Mais il ne lui raconta rien. Quand il eut fini, il se mit à sauter et à danser comme s'il eût perdu la raison et puis il appela :

— Cornelia ! Cornelia !

Était-il devenu fou ? Voilà qu'il appelait la maîtresse par son prénom, alors qu'il ne la connaissait que pour l'avoir saluée de loin quand elle passait dans le jardin, alors que toujours il avait respecté la distance qui sépare une patricienne d'un pauvre berger recueilli par charité.

Mais le plus fort, c'est que Cornelia accourut et que tous deux se mirent à parler comme si Laura n'était pas présente.

— Cornelia, lis cette lettre que l'adorable Léonore me fait parvenir. Elle m'attend à Ferrare, elle m'aime toujours, son frère est prêt à pardonner. Elle n'en dit pas plus, mais je devine toutes les choses merveilleuses qu'elle sait. Ah ! Cornelia, je suis heureux !

La petite Laura avait appuyé sa tête contre le tronc du chêne et elle sanglotait sans que personne fit attention à ses larmes. Son rêve innocent était brisé. Le pâtre qui, pendant des jours et des jours, l'avait charmée, était le frère de sa maîtresse, Torquato Tasso, le poète. Elle avait été bien sotte de ne pas le deviner. Ce n'est pas un simple berger qui aurait pu lui dire, dans la langue des dieux, tant de choses magnifiques et lui faire ces récits qui lui remplissaient encore l'esprit ; mais quand l'amour naît, on prête à celui qu'on aime tous les dons et rien ne semble impossible chez lui.

Toute la nuit, la petite Laura pleura et, le lendemain, la maison était vide, du moins vide pour elle : le beau poète était parti.

Deux hommes avaient assisté à son départ et s'en étaient réjouis. L'un était Pietro, le secrétaire du *podesta*, le fiancé de Laura ; l'autre son ami, Forte Spada, un espion du duc de Ferrare.

Lorsque le Tasse arriva au palais du duc Alphonse d'Este, la joie qui l'avait soutenu pendant tout son voyage s'écroula. Il apprit que la lettre n'émanait pas de Léonore et qu'il avait été victime d'un subterfuge du duc qui voulait avoir le manuscrit de la *Jérusalem Délivrée* que le poète avait emporté avec lui.

Jamais le duc ne pardonna au Tasse l'offense d'avoir osé jeter les yeux sur sa sœur ; il le fit enfermer dans un cachot du palais, puis interner comme fou à l'hôpital Sainte-Anne, nouvelle et plus cruelle prison.

À travers les murs de sa geôle, il n'entendit pas monter la rumeur de sa gloire ; il ne sut jamais que le cardinal Aldobrandini, devenu pape, sous le nom de Clément VIII, avait projeté de renouveler pour lui les pompes païennes du couronnement au Capitole, remises en honneur deux siècles plus tôt pour Pétrarque.

Le Pape avait obtenu du duc de Ferrare que le poète fût extrait de sa prison pour cette cérémonie, après laquelle il devait trouver refuge à Rome. Et tandis que la Ville Éternelle se pavoisait, tandis que les tribunes se dressaient drapées de pourpre et d'or le long de la voie triomphale, le Tasse expirait dans sa cellule, parmi les fous, et jamais il ne goûta la gloire et jamais plus il ne connut la liberté ni ne respira l'air de sa Sorrente natale.

On l'enterra en grande pompe ; les plus illustres personnages s'honorèrent de suivre la dépouille de celui qui, vivant, avait été tant persécuté et, au moment où, en présence des cardinaux, des princes, des généraux et des artistes, son cercueil allait être placé dans le caveau, une jeune Sorrentaise, vêtue de noir, vint y déposer une simple couronne de feuilles de chêne, puis elle s'effondra en pleurs sur les dalles de l'église.

C'était Laura, la petite suivante, qui apportait un peu de la ramure qui avait abrité celui dont la parole mélodieuse avait versé pour toujours dans son jeune cœur le bonheur et le tourment.



Les géants et les nains



— BIENTREZ, excellentissime signor, nous avons du vin frais pour désaltérer Votre Seigneurie et de bonnes chambres où Votre Seigneurie pourra se délasser des fatigues de la route.

Ainsi parlait, en agrémentant son discours de force révérences, saluts et ronds de jambe, Annibale Spezia, propriétaire de *l'osteria*⁽⁸⁾ de la Minerva, debout au seuil de sa porte, au-dessous de son enseigne qui représentait la déesse de la Sagesse armée, cuirassée et casquée, assise sur un rocher.

Celui auquel l'hôte s'adressait était un homme d'une cinquantaine d'années, strictement vêtu de noir, d'un habit sans galons ni ornements, et coiffé d'un chapeau à trois cornes sous lequel on apercevait des cheveux châtons sans poudre, simplement noués par un ruban noir. À le voir, avec son jabot très simple et ses manchettes sans dentelles, on l'aurait pris pour un de ces *quakers* anglais comme cette année 1720 en voyait beaucoup errer à travers le monde.

Ce voyageur était chaussé de solides souliers que complétaient des guêtres ; il portait sur son dos un havresac et sa main était armée d'un lourd bâton ferré ; s'il n'avait pas de poudre sur ses cheveux, par contre, tous ses vêtements étaient généreusement poudrés de poussière et l'on voyait qu'il avait fourni une longue étape, bien que rien, dans sa solide carrure, ne décelât la fatigue.

— Votre Seigneurie ne pourra être mieux qu'à *l'osteria* de la Minerva, insistait l'hôte en multipliant ses courbettes ; la maison est renommée à cinquante lieues à la ronde. Des personnages considérables y ont séjourné, elle est la meilleure de Termini.

D'ailleurs, ajouta-t-il plus modestement, il n'y en a point d'autre.

Le voyageur eut un fugitif sourire devant l'éloquence commerciale d'Annibale et il entra dans l'auberge. Il faisait bon dans la grande salle pavée un peu sombre, dont les fenêtres étaient abritées contre le soleil par des cascades de feuillage formant de verts rideaux.

— Votre Seigneurie vient de Sorrente ? demanda encore l'hôte en débarrassant le voyageur de son bâton et de son sac.

Ce dernier ne se donna pas la peine de répondre. Cette question était pour le moins inutile. Termini est un tout petit village au pied du mont San Costanza et il n'est traversé que par un seul chemin qui va de Sorrente à la pointe di Campanella, qui est la plus extrême du promontoire de Sorrente face à l'île de Capri.

— Votre Seigneurie compte passer la nuit ici ? ajouta l'aubergiste sans s'émouvoir du mutisme de son client, car, à moins de vouloir loger à la belle étoile, je ne vois pas où Votre Seigneurie pourrait reposer.

Le voyageur fit un signe d'assentiment. Annibale le mena dans une chambre modeste, mais beaucoup plus propre que ne l'étaient, à cette époque, la plupart de celles que pouvaient offrir les hôtelleries de la région napolitaine. Annibale était observateur, il ne manqua pas de remarquer l'étonnement de son client et en devina la cause.

— Mon épouse, qui aura l'honneur de saluer tout à l'heure Votre Seigneurie et qui est présentement occupée à la cuisine, n'est pas de ce pays ; elle est Piémontaise et c'est elle qui arrange la maison à sa façon ; moi, je me contente, en général, de recevoir mes aimables hôtes et de leur offrir l'agrément de ma conversation. Votre Seigneurie s'apercevra que *l'osteria* est fort bien achalandée et que les personnes les plus honorables de la paroisse en font, à la fraîche, leur rendez-vous préféré.

Une heure plus tard, le voyageur, ayant brossé méticuleusement ses habits, ayant passé de l'eau sur sa figure et sur ses mains, revint dans la salle commune. Il y avait maintenant du monde, et l'air de curiosité avec lequel on accueillit son entrée lui prouva qu'il n'était pas pour rien dans cette affluence.

Les personnages de marque annoncés par Annibale étaient des paysans aisés du village, ce que l'on reconnaissait, non point à leur habillement, car ils n'y mettaient aucune recherche, mais à leur manière de parler haut qui dénote l'assurance donnée par la fortune.

— Que désire Votre Seigneurie ? s'écria l'aubergiste en se précipitant au-devant de son client et en l'installant commodément sur une chaise de paille, le siège le plus confortable de la salle, tout auprès de la porte. — Je me permets de lui recommander mon *lacryma-christi*.

Sur un signe de tête de l'étranger, il apporta une grande fiasque de grès dont il versa un bon verre qu'il plaça devant son hôte après avoir

soigneusement, avec une pipette, aspiré l'huile qui servait de bouchon au récipient.

Le voyageur vida avec satisfaction son verre et, dès qu'il eut fini, Annibale le remplit à nouveau.

— Que compte faire Votre Seigneurie ? Désire-t-elle qu'on lui serve son souper de bonne heure afin qu'elle puisse aussitôt se reposer ?

Cette fois, c'était une question précise et utile et il fallait bien y répondre. L'étranger le fit avec un fort accent britannique, mais dans un italien très passable et qui prouvait même, chez lui, quelque connaissance du dialecte napolitain.

— Je désire, en effet, dit-il, souper le plus tôt possible. Mais ce n'est pas pour aller me coucher. J'ai lu que, sur la pointe di Campanella, se trouvent les restes d'une villa romaine et que ceux-ci, au clair de lune, offrent un spectacle admirable, non seulement par la disposition des ruines, mais encore par la vue dont on y jouit sur la baie et les îles.

Le voyageur vit avec surprise que ces paroles, pourtant bien banales, avaient paru bouleverser le bavard Annibale au point d'arrêter sa faconde. En même temps, tous les assistants s'étaient penchés de son côté et un grand paysan roux s'était levé et avait fait quelques pas vers lui.

— Par la Madonna, signor, lui dit cet homme, d'une voix étranglée par l'angoisse, ne tentez pas cette folie.

— Oh ! non, signor ! Oh ! non, ne la tentez pas ! murmura Annibale, réduit au rôle d'écho.

— Et pourquoi cela, mes amis ? demanda l'étranger, intrigué. Cette pointe di Campanella est un lieu historique qui fut très fréquenté ; c'est là, et, d'ailleurs, elle en tire son nom, que l'empereur Charles-Quint établit ses tours de veille avec des cloches(9) pour prévenir de l'approche des pirates. Les Anciens l'appelaient le cap de la Minerva et, je m'aperçois que ce souvenir n'est pas oublié, puisque cette hôtellerie porte le nom de la déesse en l'honneur de laquelle le sage Ulysse construisit là-bas un temple. Je ne vois donc pas quel danger je courrais en poussant jusqu'à ce cap, même pas celui de m'égarer, car je trouverai certainement quelqu'un pour m'y conduire.

— Ah ! cela, n'y comptez pas, dit avec fermeté le paysan roux. Ni un enfant, ni un homme, ni un vieillard, personne ne s'approchera de la pointe après le coucher du soleil.

Cette fois, l'étranger se mit à rire franchement.

— Ah ! ça ! m'expliquerez-vous la raison de ceci ? demanda-t-il.

Ce fut encore le paysan roux qui prit la parole :

— Bien qu'il ne soit pas prudent, même de parler de ces choses, je veux néanmoins vous les expliquer, car vous m'êtes sympathique. Avez-vous remarqué, en venant ici de Sorrente, une série de profonds ravins qui s'ouvrent sur la mer et dont les parois rocheuses sont

percées de nombreuses grottes ?

— Oui, certes.

— Eh bien ! ces grottes sont habitées par des monacelli – en prononçant ce nom, il se signa, et tous les assistants, aubergiste compris, en firent autant – ces monacelli sont des nains, des nains très redoutables. Chaque nuit, ils se rencontrent avec les géants de la montagne, et leur lieu de réunion est la villa romaine de la pointe di Campanella. Ils se battent, ils y mènent un tapage d'enfer et il n'est même pas sage de se tenir à proximité de ce lieu, car ils haïssent les humains et malheur à ceux qu'ils peuvent surprendre !...

L'étranger continuait à sourire. Il s'informa :

— Ces géants et ces nains sont donc bien méchants ?

— Les géants, point trop, à ce qu'il paraît ; mais les nains, c'est autre chose !... Tout dernièrement, Alessandro d'Amalfi, étant légèrement pris de boisson, a parié avec un ami qu'il passerait la nuit à la villa romaine di Campanella. Le surlendemain, les vagues rejetaient son corps sur le rivage.

— C'est vrai, hélas ! C'est bien vrai ! renchérit l'hôtelier.

L'homme roux continua :

— Et la petite Zenobia, de ce village où nous sommes, qui, curieuse comme toutes les femmes, voulut voir ce qui se passait, la nuit, à la villa, on l'a retrouvée morte au fond d'un ravin.

Ces deux exemples délièrent les langues ; chacun avait son histoire à raconter : tantôt le cadavre d'un curieux avait été découvert au pied de la falaise, tantôt, dans un coin des ruines, tantôt dans le fond d'un gouffre.

— Mais, finit par s'écrier l'étranger qui ne souriait plus, toutes ces morts ne seraient-elles pas dues à des accidents causés par les ténèbres, des rochers glissants, que sais-je ?

Un silence plana sur l'auditoire, silence que rompit le paysan roux. Détachant ses mots et les martelant un à un, il dit :

— Non, signor, car chacun de ces cadavres portait au cou la marque triangulaire.

— Eh bien ?

— Cette marque est celle qu'imprime à leurs victimes la morsure des monacelli !

Depuis un moment, l'aubergiste n'avait pas parlé. Il profita du silence qui avait suivi ces terribles paroles pour placer :

— Votre Seigneurie voit bien qu'elle ne peut aller cette nuit à la villa. Je pense qu'à l'heure qu'il est mon épouse aura achevé de préparer le souper. Un bon repas arrosé vous satisfera plus que la visite de ces lieux hantés, et vous pourrez ensuite dormir avec la conscience au repos, comme il sied à un honnête chrétien.

Le voyageur avait certainement été impressionné par tout ce qu'il

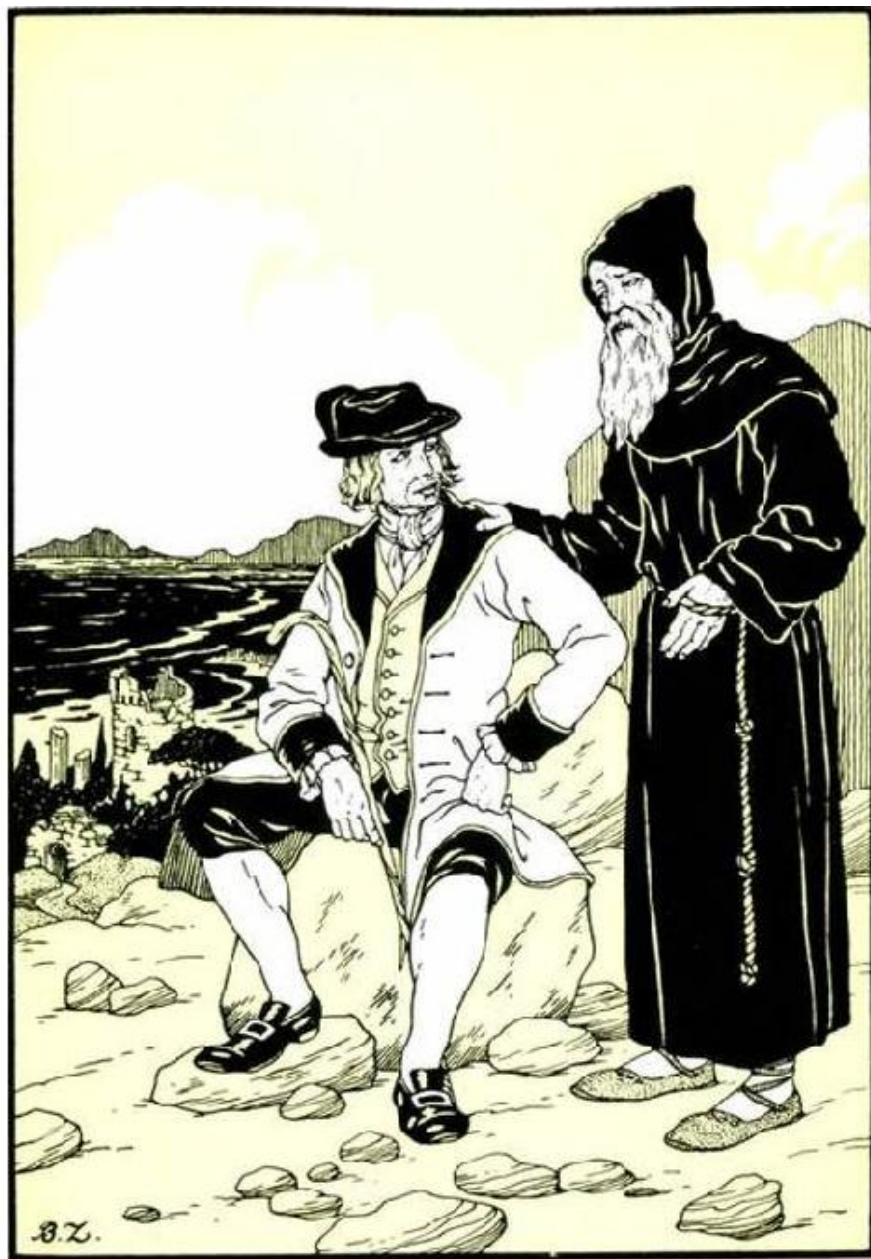
avait entendu, car il suivit de point en point les conseils de son hôte. Après souper, il alla se coucher et, le lendemain matin, avant que la chaleur fût trop forte, on le vit équipé, le havresac au dos et le bâton ferré à la main, tout prêt à reprendre sa marche.

Ayant payé fort exactement la note que lui présentait le courtois Annibale, l'étranger s'en fut par les chemins. Il ne prit pas vers la droite, dans la direction de la pointe di Campanella ; sans doute, même le jour, ne souhaitait-il pas se risquer dans des parages aussi redoutables. Étant sorti du village de Termini, il s'engagea à gauche dans un sentier qui s'élève le long des pentes abruptes du monte San Costanzo. D'abord, il marcha entre les murs de pierre sèche enfermant les vergers et les vignes, puis, il atteignit la partie rocheuse de la montagne où seulement, de place en place, de petites terrasses couvertes de terre végétale exposées en plein soleil, nourrissaient quelques ceps, des légumes ou des figuiers.

De là, la vue était magnifique ; elle embrassait le golfe de Naples et le golfe de Falerne ; l'étranger voyait devant lui, baignant dans l'azur et couronnées d'or, l'île de Capri et là-bas, vers Pouzzoles, les îles d'Ischia et de Procida. Il monta encore et, parvenu au sommet de la montagne, il s'assit sur une pierre et s'abîma dans la contemplation de tant de beautés.

En faisant le tour de l'horizon, ses yeux tombèrent sur la pointe di Campanella, qui était, pour ainsi dire, à ses pieds. Il vit, au milieu des myrtes et des oliviers, s'élever les restes de la tour bâtie par le grand Empereur contre les Sarrasins ; un peu plus loin, des taches blanches parmi la verdure lui indiquèrent l'emplacement des ruines antiques ; d'ici, il distinguait fort bien les colonnes de marbre qui avaient soutenu le toit de l'atrium, les parois de stuc des pièces d'apparat ; c'était comme une maison dont on aurait enlevé la couverture. Pourtant, quelques voûtes subsistaient encore. L'étranger remarqua également que les substructures de la villa descendaient le long de la falaise jusqu'à la mer et qu'un escalier, encore bien conservé, conduisait à une petite anse, véritable petit port naturel défendu, non seulement contre les vagues du large, mais même contre les regards du côté de la mer, par de gros rochers.

Le voyageur était plongé dans cette contemplation lorsqu'une main vint se poser sur son épaule. Il se retourna, surpris, croyant être seul en ce lieu escarpé ; il se trouva face à face avec un vieux moine dont le capuchon était rabattu sur la tête pour le protéger des rayons ardents du soleil.



Le voyageur était plongé dans cette contemplation lorsqu'une main vint se poser sur son épaule.

La rencontre d'un moine n'avait rien de bien extraordinaire dans l'Italie du XVIII^e siècle, et celui-ci n'avait, pour le singulariser, qu'une barbe blanche, d'une longueur insolite, qui faisait penser aux barbes que portent les patriarches dans les images et qui leur donne un air extrêmement vénérable. Pour le reste, il semblait fort gaillard et on devinait, sous son froc, un corps bien musclé que n'avait pas affaibli le poids des années.

— Soyez le bienvenu dans ma solitude, mon fils, dit le vieillard. Oh ! ne vous excusez pas de m'y avoir dérangé, ce sommet est à tout le monde, mais j'y ai confectionné un modeste ermitage où je vis dans la prière et dans le recueillement, demandant au Très-Haut, du matin jusqu'au soir, sa miséricorde pour moi et pour les autres pécheurs.

L'étranger répondit quelques mots et, après un échange de banalités, l'ermite lui dit :

— Je vois, mon fils, que vous êtes un admirateur de la nature ; trop peu nombreux sont ceux qui l'aiment et qui la comprennent. Dans nos régions bénies, elle chante plus qu'ailleurs la gloire du Créateur. Moi-même, durant les instants que j'arrache à la prière ou aux modestes soins que nécessite ma subsistance, je m'absorbe dans l'admiration de ce beau paysage dont le moindre coin m'est connu et qui est le plus merveilleux, peut-être, du monde entier.

— Vous avez beaucoup voyagé, mon père ? demanda l'étranger.

L'ermite – mais c'était peut-être une illusion – parut embarrassé par cette innocente question.

— Non, c'est-à-dire un peu, autrefois, quand j'étais jeune.

Sans doute, le saint homme n'aimait pas à évoquer un temps où il partageait la vie pleine d'imperfections des autres mortels. Le voyageur pensa qu'il serait plus prolixe sur cette région où il vivait et qu'il lui expliquerait l'origine des histoires invraisemblables qu'on lui avait contées, la veille, dans *l'osteria* de la Minerva à propos de la pointe di Campanella.

— Vous voyez là-bas, mon père, ces ruines blanches qui sont celles – si je ne me trompe – d'une villa romaine. Je voulais m'y rendre hier soir, car j'ai lu quelque part qu'au clair de lune le spectacle en était féérique, mais des bonnes gens rencontrés dans l'auberge de Termini m'ont fait, là-dessus, des contes de revenants, m'ont parlé de nains et de géants qui s'y donnaient rendez-vous et m'ont dissuadé de faire la promenade. Je m'en suis abstenu, en partie pour ne pas les contrister et aussi, je l'avoue, parce que, si peu crédule que l'on soit, de semblables récits agissent tout de même sur nos nerfs. Je serais curieux de savoir d'où sont nées ces légendes.

Au lieu du sourire qu'il s'attendait à voir flotter sur les lèvres de l'ermite, l'étranger constata que celui-ci fronçait les sourcils et prenait une expression anxieuse.

— Mon fils, répliqua le vieillard, je me doute de ce qui vous a été dit. Hélas ! on ne vous a pas menti. Dans cette villa, des nains et des géants se combattent véritablement la nuit ; les nains ne sont pas, à vrai dire, trop féroces..., mais les géants... L'énumération des curieux qu'ils ont mis à mort est si longue que je n'en viendrais pas à bout dans la journée.

— Mais, mon père, ces morts ne peuvent-elles pas être expliquées de façon naturelle ?

— Non pas, car toutes les victimes des géants se reconnaissent à ce signe qu'elles ont le crâne défoncé d'un coup de massue, arme favorite, chacun le sait, de la race gigantesque.

C'était là le seul point sur lequel le récit de l'ermite différait de celui du paysan roux. L'un attribuait la plus grande méchanceté aux nains, l'autre aux géants ; il fallait savoir si l'on aimait mieux mourir de la morsure des premiers ou de la matraque des seconds. Le saint homme multipliait les recommandations de prudence :

— À aucun prix, dit-il, mon fils, il ne faut vous aventurer en ce lieu une fois le soleil couché. Je ne puis vous donner d'autres détails, car moi-même, bien que connaissant le secret des exorcismes, je n'oserais m'y risquer. Ce sont certainement de mauvais génies qui hantent ce lieu maudit, peut-être en souvenir du temple qu'Ulysse éleva sur ce promontoire à la fausse déesse Minerve.

L'étranger promit à l'ermite de suivre ses conseils et de ne pas aller se mêler aux querelles des êtres surnaturels. Il accepta le repas délicieusement frugal que lui offrit le pieux solitaire et qui était composé de fromage, de figues, de miel et arrosé d'un vin de falerne plein d'ardeur, qui prouvait que l'ermite ne dédaignait aucun des dons du Très-Haut. Il passa dans l'ermitage modeste, mais confortable et frais, les heures lourdes de la journée, recueillant, de la bouche de son hôte, de précieux renseignements sur les curiosités innombrables que renferme la région de Sorrente.

Quand le soleil fut moins brûlant, le voyageur prit congé de l'ermite qui ne voulut rien recevoir en paiement de son hospitalité, et il lui annonça qu'il allait descendre à la marine de Mitigliano où il tâcherait de trouver une barque pour le conduire à Sorrente.

L'ermite approuva fort cette résolution et renouvela à l'étranger ses recommandations de ne pas se laisser entraîner par le désir de savoir, vers la pointe di Campanella.

Le voyageur redescendit le sentier qu'il avait gravi le matin et, dès qu'il fut en bas de la montagne, au lieu de continuer tout droit vers la mer, il obliqua à gauche, choisissant, autant que possible, des chemins encaissés, et atteignit avant la nuit la villa hantée.

Il n'était pas difficile d'y trouver un recoin bien abrité. Notre voyageur se glissa entre deux fûts de colonnes de marbre à un endroit

un peu surélevé qui avait dû être jadis une terrasse ou un belvédère, d'où il embrassait à peu près l'ensemble des ruines, tout en étant garanti des regards.

Toute l'aire de la villa était dallée de grandes plaques de marbre blanc. La surface en était cependant loin d'être plane ; par suite des tassements qui s'étaient produits dans le sous-sol, beaucoup de dalles étaient cassées ; seulement, chose singulière, si, à certains endroits, elles étaient ternies par la couche de terre, de sable et de poussière que le vent y avait répandue, à d'autres, et particulièrement dans les plus grandes pièces, le marbre avait conservé son brillant et son poli comme celui des pavages sur lesquels on marche quotidiennement.

Le voyageur s'amusait à reconstituer par la pensée la villa telle qu'elle était treize ou quatorze siècles plus tôt. C'était chose facile puisque les murs subsistaient à peu près partout jusqu'à mi-hauteur d'homme et que des colonnes entières étaient encore debout. Ici, c'était l'atrium avec l'impluvium dans son centre ; là, le triclinium ; là les cubacula ; puis loin, le lararium ou temple domestique, et puis les dépendances, plus malaisées à identifier.

La nuit tomba. Malheureusement, s'il y avait clair de lune, on ne s'en apercevait guère, car des nuages très bas cachaient le ciel et bientôt les ruines furent plongées dans une obscurité complète.

L'étranger attendit et, à mesure que le temps passait, il s'impatientait. Se serait-on simplement moqué de lui ? Cette histoire de nains et de géants était-elle un de ces contes dont on berne les voyageurs ? Pourtant, l'ermite, dont le discours avait coïncidé avec les récits des paysans de *l'osteria*, n'était pas homme à se livrer à des facéties. Mais peut-être était-il de bonne foi et s'était-il laissé leurrer par les villageois. Ça, c'était plus plausible.

Vers minuit, l'étranger qui commençait à s'ennuyer dans son observatoire, songeait à en descendre pour chercher un refuge plus confortable, afin d'y finir la nuit, en attendant que l'aube lui permît de visiter la villa, qui, faute de visiteurs surnaturels, contenait de bien intéressants vestiges de sa splendeur d'autrefois.

Un bruit l'arrêta. Il écouta. Ce bruit se rapprochait ; il y avait un piétinement, des voix, des chocs d'objets durs contre des pierres et, de temps en temps, des exclamations courroucées. Chose curieuse, ce tapage semblait venir d'en bas.

On a beau être courageux, froid et sceptique, quand, au milieu des ruines, dans l'obscurité la plus complète on entend des voix qui sortent de terre, et que pendant deux jours on a été saturé d'histoires d'apparitions et de sang, on ressent, sinon de la peur, du moins un peu d'inquiétude.

Le voyageur écarquillait les yeux pour voir les auteurs de ces bruits. Il ne voyait rien. Au bout d'assez longtemps, il devina des ombres qui

traversaient le dallage en marbre de l'atrium. Ces ombres, autant qu'il en pouvait juger, avaient des formes bizarres et biscornues comme celles d'hommes qui auraient tous été bossus et, instinctivement, l'étranger songea aux géants sur l'anatomie desquels il possédait peu de renseignements.

Toujours, de nouvelles ombres bossues passaient et il semblait qu'elles sortissent de terre pour disparaître un peu plus loin. Enfin, ce défilé irréel cessa. Rien ne parut plus bouger dans la nuit ; puis une rumeur de voix s'éleva, provenant d'un coin éloigné de ce qui avait été le triclinium. Ce n'étaient plus, comme tout à l'heure, des exclamations de colère, mais un brouhaha de gens qui jacasseraient tous à la fois. Parfois, un rire s'élevait...

Le voyageur essayait de voir. Il finit par distinguer, se détachant très faiblement sur le dallage de marbre, de petites ombres de la moitié de la taille d'un homme ordinaire, apparemment rangées en cercle ; on eût dit des enfants préparant une ronde. Les ombres, en effet, ne bougeaient pas. Les monacelli ! Les nains des grottes !

Et puis, brutalement, la lune creva les nuages ; alors, l'étranger vit.

Il vit une bandes d'hommes, ni géants, ni nains, ni bossus, ni biscornus, assis en rond au milieu des ruines, se détachant maintenant admirablement sur la blancheur du marbre. À côté d'eux étaient des fiasques auxquelles ils buaient à tour de rôle de grandes rasades, puis ils se remettaient à leur occupation qui consistait à manger du pain accompagné de tomates ou d'oignons et à parler tous ensemble. Un peu plus loin, à l'abri d'un pan de mur, l'étranger aperçut un amoncellement de ballots de toutes les formes et toutes les sortes ; une idée lui traversa l'esprit : des contrebandiers.

Oui, ce ne pouvait être que des contrebandiers. Maintenant que le théâtre entier de leurs exploits devenait visible pour lui, il distinguait les premières marches de l'escalier qu'il avait vu du haut de la montagne de San Constanzo et qui menait à la mer. C'est tandis qu'ils gravissaient, lourdement chargés, ces marches qu'ils poussaient des exclamations qui semblaient venir de sous terre, C'étaient les ballots qu'ils portaient sur leur dos qui donnaient à leurs ombres ces formes bizarres.

Ils n'avaient pas l'air bien farouches, ces contrebandiers, et l'étranger eût bien aimé se mêler à eux et écouter leurs histoires qui devaient être drôles, à en juger par les rires qui couraient dans leur groupe.

Mais il n'avait pas fini d'être étonné. Les hommes se levèrent ; il aperçut leurs visages et, tout de suite, il reconnut les traits de l'un d'eux. Ceux du paysan roux, son principal interlocuteur de l'*osteria* de la Minerva. Et cet autre, en costume de bure comme celui de la plupart des paysans de la région ? Il portait une splendide barbe

blanche et il était impossible de ne pas l'identifier avec le saint homme de la montagne.

Alors toute l'histoire des nains et des géants fut claire pour notre voyageur. C'était un conte dont on amusait les étrangers pour les empêcher de venir gêner des opérations qui ne nécessitaient aucune publicité, opérations auxquelles tout le pays, depuis les paysans de Termini jusqu'à l'ermite de San Constanzo, étaient intéressés. Il jugea prudent de ne pas se montrer.

Les contrebandiers reprirent leurs charges et les emportèrent vers des destinations inconnues ; quant au témoin de cette opération clandestine, il attendit le jour puis, ayant rapidement visité les ruines, il alla à la marine de Mitigliano chercher une barque, non point pour Sorrente, mais pour Capri.

Le batelier avait quelques préparatifs à faire ; l'étranger, pour occuper ses loisirs, s'assit sur un rocher, tira de sa poche un calepin et écrivit un titre :

« Voyage de Gulliver au pays des nains et des géants. » Le touriste était le grand écrivain irlandais Jonathan Swift.



M. P.



TRI est une pauvre petite bourgade toute proche de la place forte de Gaète située à une dizaine de lieues au nord-ouest de Naples. Elle est dominée par les ruines d'un château et ses maisons sont, pour la plupart, construites dans les substructures du château ou avec les pierres du château, ce qui donne aux masures un certain air de dignité, comme celui qu'auraient des *lazzaroni* qui se seraient taillés des nippes dans un vieux manteau de cour.

Itri n'aurait rien de particulièrement remarquable pour le touriste s'il n'était la capitale du pays des brigands.

Oh ! nous ne parlons pas de l'époque actuelle, vous pouvez vous promener à Itri et dans ses environs, le jour, la nuit, il ne vous arrivera rien ; cela n'empêche pas qu'au temps de la Renaissance, le brigand Marco Sciarra y régnait au point que l'on ne pouvait se risquer dans la région que muni d'un sauf-conduit de sa main, et quand on saura que c'est par Itri que passait la route la plus directe de Rome à Naples, on se rendra compte que la seule vente de ces sauf-conduits devait être pour lui d'un bon rapport, rapport qu'il augmentait naturellement de menues attaques de berlines, gentils enlèvements de courriers et autres détroussements de voyageurs.

Bien plus tard, Itri fut le quartier général de *Fra Diavolo* – frère diable-brigand dont le nom fut popularisé par le livret de Scribe et la musique d'Auber, et pourtant *Fra Diavolo* ne fut pas, loin de là, un brigand d'opéra-comique.

De son vrai nom, il s'appelait Michel Pezza ; il était né à Itri et avait commencé sa vie comme fabricant de bas, mais il estima que

l'industrie de la bonneterie était un peu sédentaire et que des exercices de plein air étaient plus propices à sa santé. Voilà pourquoi il se fit brigand.

On était à la fin du XV^e siècle. Les Français s'étaient emparés de Naples, mais Naples ne voulait pas se soumettre. Le petit royaume, devenu la République Parthénopéenne, se souleva à l'instigation du cardinal Ruffo et, celui-ci enrôla dans ses troupes Fra Diavolo en qualité de colonel.

Ce fut sa belle époque. Tout en travaillant de son métier, Fra Diavolo servait sa patrie ; les rapines étaient du service commandé et les agressions des faits d'armes. Il faut dire d'ailleurs que Fra Diavolo et sa bande ne manquaient pas de courage et qu'ils s'attaquaient aussi bien à des détachements de soldats français qu'à des berlines de voyageurs où à des convois de munitions ou de vivres.

Le colonel Fra Diavolo concourut grandement à la première expulsion des Français et il rentra, si l'on peut dire, dans la vie civile, lorsque Ferdinand remonta sur le trône de Naples. Mais voici qu'à nouveau les Français reparurent. C'était l'Empire ; Napoléon avait octroyé le royaume à son frère Joseph. Fra Diavolo se mobilisa une seconde fois contre l'envahisseur et il fut de ceux qui donnèrent le plus de fil à retordre au roi Joseph.

C'était le général Hugo, le père de l'illustre poète, ami et maréchal du palais du frère de l'Empereur, qui s'était donné à tâche de purger le pays du colonel-brigand et de ses bandes. Il y avait réussi. Fra Diavolo avait été chassé du royaume napolitain ou, du moins, de sa partie continentale, la seule que les Français eussent pu occuper. Avec sa bande, il avait trouvé refuge en Sicile où Ferdinand continuait à régner sous la protection de la flotte britannique.

Tous les matins, au palais royal, Hugo venait prendre les ordres du roi Joseph et conférer avec lui, et c'est dans une de ces occasions que nous trouvons le souverain et le général en tête-à-tête en train de se congratuler.

— Tous mes rapports, disait le général Hugo, me permettent d'affirmer que le brigandage a complètement disparu de votre royaume, Sire, et ce n'est pas un des moindres avantages que les Napolitains tirent de l'avènement de Votre Majesté.

— J'en suis fort satisfait, répliqua le Roi, et peut-être les populations, qui me sont hostiles, je ne dois pas me le dissimuler, finiront-elles par s'apercevoir que mon gouvernement, grâce auquel les routes de ce pays ont cessé d'être des coupe-gorge, vaut bien la faible administration des Bourbons.

— Elles s'en aperçoivent, en effet, Sire, et leur reconnaissance vous vaudra leur attachement ; elles sentiront la valeur de la sécurité que vous leur donnez et seront heureuses que le mot de Calabre n'évoque

plus dans le monde entier la seule idée de « brigands calabrais ».

La conversation fut interrompue par un jeune officier français, le capitaine Langon, attaché aux services de la police militaire, qui demandait à être admis en audience pour une communication importante.

Le général Hugo appréciait fort ce jeune homme intelligent et zélé ; il insista pour que le roi le reçut sur l'heure.

— Qu'avez-vous donc d'urgent à communiquer à Sa Majesté, capitaine ? demanda le général avec bienveillance. Une bonne nouvelle, j'espère...

— Fra Diavolo est revenu, répliqua l'officier. Il est à Itri.

Joseph eut un geste de découragement, le général un mouvement de colère :

— Langon, dit-il sèchement, vous savez que je déteste les effets de théâtre et que l'on ne se fait pas valoir auprès du Roi en dramatisant les événements. Sans doute cet homme est-il revenu seul ? Il est natif d'Itri et, probablement, a-t-il voulu y revoir quelqu'un.

— En effet, mon général. Je sais que Fra Diavolo est fiancé à la fille du cabaretier de *l'osteria* del Castello, mais il n'est pas revenu seul. Il a ramené sa bande et, déjà, il a accompli un de ses exploits.

— Ça, c'est trop fort. Et qu'a-t-il fait ?

— Je l'ai justement consigné dans un rapport : un Espagnol, très riche, le comte del Pilar, venant de Rome avec sa fille Manuela et se dirigeant vers Naples où il a de la famille, les...

— Je sais..., je sais..., interrompit le général ; continuez.

— ... a été attaqué sur la route par une cinquantaine d'hommes armés, entre Fondi et Itri. Les voyageurs ont été entièrement dévalisés ; leurs gens, qui voulaient les défendre, ont été tués, leurs chevaux enlevés, leur voiture mise en miettes. On leur a pris leurs bagages, une importante somme d'argent et tous les bijoux, et les bandits ont même arraché du doigt de mademoiselle Manuela del Pilar une bague qu'elle portait, ne lui faisant grâce que de la vie. Les malheureux ont continué à pied jusqu'à Formia, où la garnison française leur a procuré les moyens d'arriver jusqu'ici.

— Mais qu'est-ce qui vous dit qu'il s'agit de Fra Diavolo ? s'écria le général Hugo qui, très fier d'avoir chassé le fameux brigand, considérait son retour comme une injure personnelle. Cette attaque peut être le fait d'une bande nouvelle ou, à la rigueur, d'anciens compagnons du bandit qui auraient repris ses méthodes.

L'officier secoua la tête.

— C'est possible, en effet, mais cela n'est pas. Les dragons, qui ont escorté jusqu'ici le comte del Pilar, ont apporté une communication de leur commandant qui se préparait justement à l'envoyer par estafette. Cet officier nous apprend que Fra Diavolo a débarqué, il y a quelques

jours, à Sperlonga, qu'on l'a vu à Itri, à *l'osteria* del Castello, et que, depuis, il a regagné ses refuges dans les grottes de la montagne. Toute la population de la région fait cause commune avec le brigand, et le commandant n'a connu les détails qu'il nous rapporte que par un ennemi personnel de Fra Diavolo qui avait une vengeance à exercer. D'ailleurs, il consigne, à la fin de son rapport, que cet individu a été assassiné une heure après sa conversation avec lui. Voici la lettre de Formia.

Joseph mordillait nerveusement son porte-plume ; le général, en grognant, parcourut les papiers.

— C'est bien ça ! C'est bien ça ! maugréait-il, l'attaque sur la route, les domestiques tués, les bagages pillés, les bijoux..., une bague appartenant à mademoiselle del Pilar, une « marquise » enrichie de brillants et marquée des initiales M. P.

Un silence régna, puis le général Hugo se redressa de toute sa taille.

— Oui, c'est bien un exploit de Fra Diavolo, mais c'est le dernier. Si vous m'autorisez, Sire, je prendrai un escadron appuyé de deux bataillons et j'irai moi-même attaquer l'homme dans la montagne.

Le Roi acquiesçait. Le général se retourna vers le capitaine qui se tenait raide, au garde-à-vous.

— Eh bien ! Langon, vous ne pensez pas que j'aurai raison de ce bandit ?

— Mon général, répliqua l'officier, puisque vous me faites l'honneur de me demander mon avis, je vous répondrai que vous ferez chou blanc.

— Et pourquoi donc ? s'écria Hugo, furieux.

— Parce que, comme je vous l'ai dit, toute la population est avec Fra Diavolo ; il trouvera partout aide et protection ; il connaît les sentiers de la montagne et chaque rocher lui est familier ; il tuera nos soldats, mais, quand à lui, il s'échappera.

Le général regarda Langon ; il se rendit compte que le jeune officier avait raison.

— Alors, comment faire ? demanda-t-il. Allons-nous nous avouer vaincus par ce Fra Diavolo, faute de pouvoir l'atteindre dans ses repaires ?

— Non, mon général, mais il s'agit de le saisir quand il ne sera pas dans ses montagnes, et on ne peut pas espérer qu'il descendra dans la plaine uniquement pour nous faire plaisir.

— Vous venez de dire que la population le protège ; par conséquent nous ne serons jamais avertis du moment où il viendra à notre portée.

Les yeux du capitaine Langon luirent d'un sombre éclat.

— Mon général, si vous avez confiance en moi, c'est moi-même qui vous aviserai de l'heure où vous pourrez le prendre. N'oubliez pas que mon père, le colonel Langon, a été tué par ce Fra Diavolo, en 1799. Je

veux le venger. Cela me sera plus facile de vous renseigner qu'à un autre, car vous savez qu'élevé en Italie, je parle couramment la langue du pays.

On convint que le général Hugo irait s'établir à Formia et que la garnison de cette ville serait renforcée par deux escadrons de dragons qui seraient acheminés par petits paquets.

Quelques jours plus tard, un jeune homme fort bien tourné et portant la courte veste et le chapeau de feutre des paysans de la Campanie entra à l'osteria del Castello, à Itri. Il vint s'asseoir à une petite table dans le fond de la salle et frappa dans ses mains.

Une jeune fille accorte et jolie parut :

— Vous désirez ?

— Je voudrais que l'aubergiste me serve un verre de vin bien frais.

— L'aubergiste, dit la jolie fille en riant, n'est pas là pour l'instant ; mais je suis sa fille et je vais vous faire goûter d'un capri dont les plus fins connaisseurs nous félicitent.

Elle sortit et revint apportant une fiasque de vin blanc dont elle versa une rasade dans le gobelet du voyageur. Celui-ci, tout en humant le vin doré comme parfumé de violettes, considérait la bague que portait la fille de l'hôtelier, une « marquise » ornée de brillants sur laquelle se détachaient deux lettres entrelacées. Elle s'aperçut de la direction des regards du jeune homme et elle se mit à rire.

— N'est-ce pas que ma bague est jolie ? demanda-t-elle avec un orgueil enfantin.

— En effet, répliqua le voyageur, elle est très belle ; c'est, sans doute, un souvenir de famille ?

— Oh ! non ! Nous sommes des gens trop modestes pour avoir dans la famille des bijoux de ce prix.

Puis, elle ajouta, en se rengorgeant :

— C'est un don de mon fiancé.

— Fffû ! siffla le voyageur comme saisi d'admiration, vous êtes donc fiancée à un riche seigneur, à un banquier, ou à un Français ?...

La petite eut un mouvement d'indignation.

— À un Français ? non pas ; ni à un banquier, ni à un seigneur très riche.

L'autre feignit l'incrédulité.

— Vous m'étonnez ou vous ne voulez pas me dire la vérité. Évidemment, ce sont vos affaires et ce que j'en dis, ce n'est que pour causer !

— Bien sûr !

— Mais, insista le voyageur après un instant de silence, s'il n'est pas riche, comment a-t-il pu acquérir ce joyau ?

Il continua en riant :

— Car j'espère que ce n'est pas un bijou volé.

Le jeune homme remarqua une expression d'embarras et d'inquiétude qui passait sur les traits de la fille de l'aubergiste. Elle hésita un instant, puis répliqua, tout à coup rassurée :

— Volé ? Mais certainement pas ; voyez mes initiales : M. P., qui sont écrites sur la bague ; je me nomme Maria-Pia.

— Ah ! tant mieux, dit légèrement le voyageur. Vous êtes gentille et cela me peinerait qu'il vous arrivât malheur.

— Et pourquoi parlez-vous de malheur ? demanda sur un ton fâché Maria-Pia en se signant.

— Oh ! pour rien.

— Dites ! Dites ! On ne prononce pas ce mot-là pour rien.

— Eh bien ! voilà ! finit par expliquer le voyageur, qui semblait ennuyé d'avoir trop parlé, on dit que, lorsque l'on donne à quelqu'un un objet volé, cela porte malheur à la personne qui le reçoit.

— On dit..., on dit ça ? murmura, pensive, la fille de l'aubergiste.

— Vous ne le saviez pas ? Ne le dit-on pas par ici ? s'écria le garçon avec un air de violente surprise. Tout le monde le sait pourtant dans la Campanie.

Maria-Pia baissa un moment la tête et rougit ; mais, bientôt, elle releva son visage et planta bravement ses yeux dans ceux de son interlocuteur.

— C'est stupide de chercher ainsi à me faire peur. Cette bague n'est pas volée, je vous le répète, puisqu'elle porte mes initiales. Si mon fiancé était là, il saurait bien vous punir de vos soupçons.

— Mais il n'est pas là, répliqua, avec un sourire ambigu, le voyageur. Il a une fiancée charmante et il la laisse toute seule à servir les étrangers dans une auberge. Il est donc bien occupé, ce signor ? Peut-être cherche-t-il d'autres bagues...

La jeune fille l'interrompit brusquement, toute frémissante de colère :

— Il fait ce qu'il lui plaît et n'a pas de comptes à rendre à un impertinent comme vous ; mais, ce soir, il viendra, et s'il veut bien vous fournir des explications, elles ne seront sans doute pas à votre goût...

Le voyageur se tut, visiblement gêné. Au bout d'un moment, il tira de sa poche quelque monnaie, déposa sur la table le prix du vin qu'il avait bu, souleva son feutre et sortit.

« C'est un lâche », pensa la petite Maria-Pia.

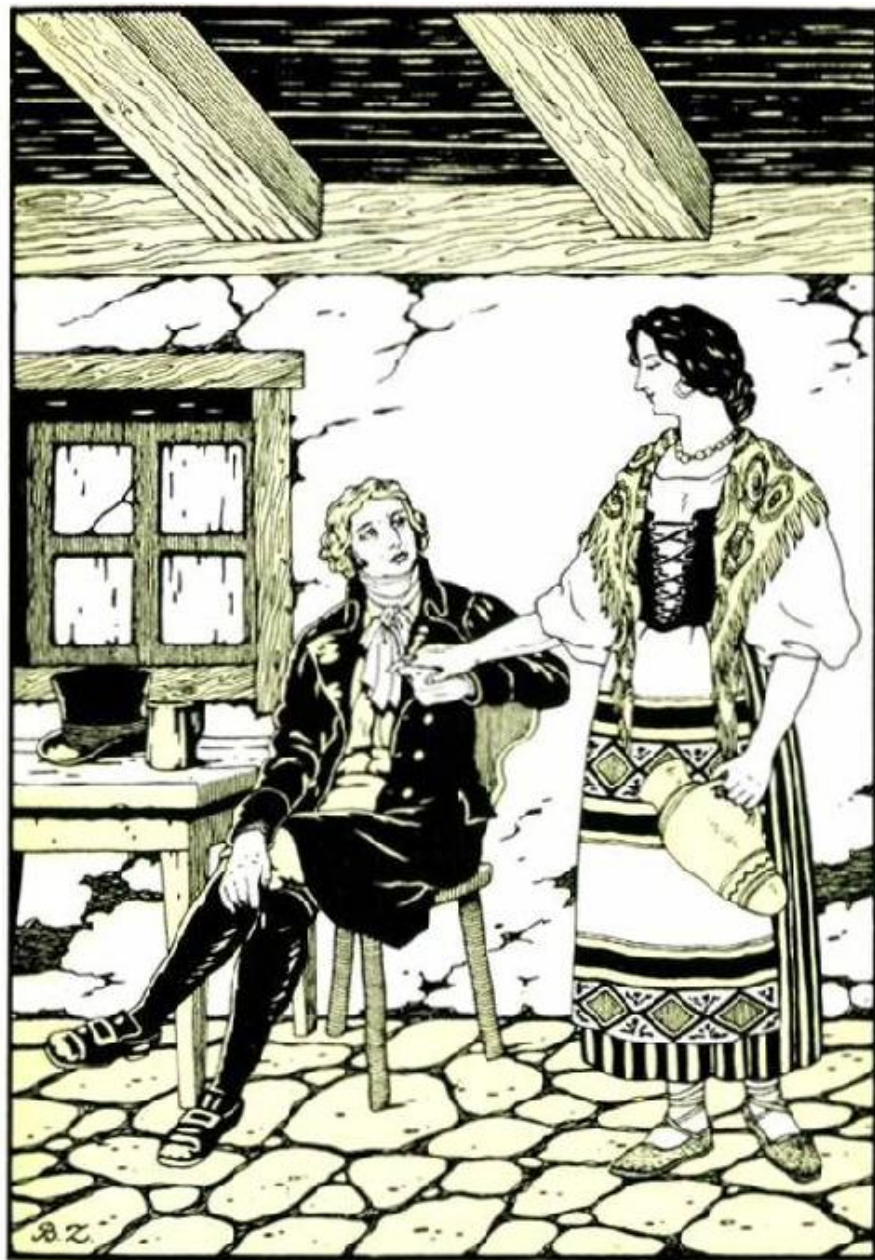
L'étranger avait pris ses jambes à son cou et détalait dans la direction de Formia.

Avant le coucher du soleil, Fra Diavolo vint rendre visite à Maria-Pia, qui lui raconta sa conversation avec le jeune homme inconnu.

— C'est vrai, dit-elle, que tu m'aimes ? C'est vrai que cette bague, tu l'as fait faire pour moi et que ce n'est pas une bague volée ?

Fra Diavolo haussa les épaules et ricana :

— Mais non, voyons, puisque voici tes initiales : M. P.



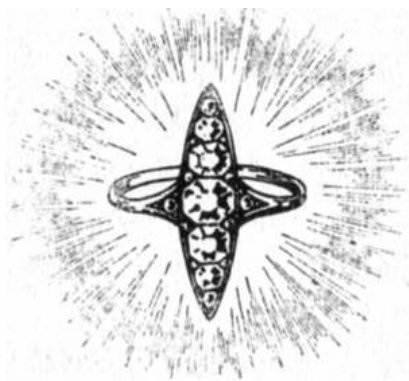
Elle dit, en se rengorgeant :
— C'est un don de mon fiancé.

Il y eut des bruits devant la porte ; celle-ci s'ouvrit brutalement et les dragons français firent irruption. À leur tête marchait le capitaine Langon, le voyageur de l'après-midi.

Le lendemain, à l'aube, le bandit se balançait à la plus grosse branche d'un arbre près de l'entrée du village d'Itri, afin que la vue de son cadavre effrayât ceux de ses compagnons qui auraient voulu renouveler ses exploits.

Dans sa chambre de *l'osteria* del Castello, la pauvre petite Maria-Pia pleurait toutes les larmes de son corps, s'accusant de la mort de son fiancé dont elle avait imprudemment annoncé la venue.

Vers le soir, toujours sanglotant, elle avait été jusqu'à la mer et, du haut de la falaise, elle avait jeté dans les flots la bague qui lui avait porté malheur : la bague volée. Pourtant, jamais elle ne comprit pourquoi sur ce bijou étaient gravées les lettres M. P., les initiales de son nom : Maria-Pia.



L'Égyptienne n'avait pas menti



Joachim Murat, roi de Naples, donnait une grande fête au palais royal.

Depuis moins de dix ans, les Napolitains avaient vu briser le sceptre de leur roi légitime, Ferdinand IV, que remplaça une république, que renversa Ferdinand, que détrôna – par la volonté de l'empereur Napoléon – Joseph Bonaparte, auquel fut substitué – toujours par ordre impérial – Joachim Murat.

Ferdinand était populaire et on le regrettait. Il n'était d'ailleurs pas loin ; il régnait, sous la protection de la flotte anglaise, en Sicile. Son heure reviendrait, sans doute. En attendant, il fallait tirer la meilleure part du gouvernement imposé par le tout-puissant empereur des Français.

On avait supporté assez facilement Joseph Bonaparte, le frère aîné de Napoléon, mais il n'avait fait que passer ; c'est à peine si on avait eu le temps de connaître sa figure. Un beau jour, on apprenait qu'il était désigné pour le trône d'Espagne et que ce n'était plus le frère, mais le beau-frère de l'Empereur, qui régnerait à Naples.

Sur ce Joachim Murat, il courait des bruits peu rassurants ; il était, disait-on, coléreux, entêté, brutal. Fils d'un aubergiste, élevé d'échelon en échelon par son courage et aussi par la faveur de Napoléon, il n'aurait pas la souplesse et le doigté qu'exige le pouvoir.

Ce fut donc avec méfiance que les badauds et les oisifs – c'est-à-dire tout Naples et ses environs – s'étaient portés à sa rencontre le jour de son entrée solennelle. Sa vue avait provoqué une surprise : il ne ressemblait pas à l'idée que l'on s'était faite de lui.

Il était apparu, caracolant sur un beau cheval noir, couvert d'une housse traînante bleu de ciel, richement brodée en or. La selle et les étriers dorés étaient de forme turque, la bride était magnifique. Quant au Roi, il était bien difficile de le décrire ; il portait un pantalon large, couleur amarante, avec des soutaches d'or ; il avait des bottines de peau jaune aux glands d'or, l'or ruisselait sur son habit à la polonaise, dont les manches étroites avaient une ouverture au-dessous de l'épaule ; l'habit était serré par une ceinture dorée, à laquelle pendait un sabre léger, à lame droite, à la manière des anciens Romains, sans tranche ni garde. Sa mâle figure aux yeux très bleus, encadrée de cheveux noirs bouclés disparaissait sous un grand chapeau garni de plumes blanches au milieu desquelles se dressait une magnifique aigrette de héron.

Les bravos éclatèrent. Ce roi était bien, du moins extérieurement, celui qu'il fallait aux Napolitains. La Reine Caroline Bonaparte, ne leur déplut pas non plus. Elle était belle, de tournure fière, et parlait merveilleusement italien. Restait à savoir ce que le couple royal donnerait à la pratique.

Les populations de Naples ne furent pas déçues. Murat diminua, plutôt qu'il n'augmenta, les impôts, ce qui est le meilleur moyen de conquérir la popularité. On ne pouvait lui reprocher qu'une chose : c'était une tendance trop manifeste à lever des soldats, mais tant qu'on ne les envoyait pas à la guerre, ce n'était pas très grave, d'autant qu'il veillait à leur bien-être et surtout – ce qui était le plus sensible aux Napolitains – à l'élégance de leur tenue.

Une chose sur laquelle souverains et sujets s'entendirent admirablement, c'était le chapitre des fêtes. Murat aimait les donner, le peuple aimait y assister. Une fête dans un palais royal, même si l'on n'est pas de ceux qui y prennent part, occasionne toujours des allées et venues de carrosses, des défilés d'uniformes et de toilettes capables de charmer une heure ou deux de flânerie.

En ce jour du Mardi-Gras 1809, le bal donné au palais était le plus brillant que l'on eût vu depuis longtemps. Le costume et le masque étaient obligatoires et le Roi lui-même, ainsi que Caroline, donnaient l'exemple de cet incognito.

Il est inutile de dire que tous les invités cherchaient à deviner sous quels déguisements se cachaient les souverains, et cela donnait lieu à de bien réjouissants quiproquos. Se confondaient-ils parmi les personnages des entrées ou étaient-ils noyés dans le flot des masques isolés ?

Les entrées les plus réussies avaient été celle des Incas et celle de l'empereur de Chine, ou encore celle des chevaliers de la Table Ronde, conduite par le comte Tanucci, l'un des plus nobles patriciens de Naples, tout récemment et point complètement rallié au trône de

Murat, et dont la stature imposante avait fait discerner l'identité. On savait également que la magnifique entrée de Cléopâtre, reine d'Égypte, avait été réglée par le comte de Mier, ministre d'Autriche, l'homme du jour, l'arbitre des élégances.

Dans la suite de Cléopâtre était une femme qui excita au plus haut point l'attention générale. Une étrange séduction émanait d'elle, on la devinait très belle, bien que ses traits fussent invisibles, conformément à la consigne du bal et cachés, non pas sous un loup, mais sous un voile épais drapé à la mode orientale qui ne laissait apercevoir que ses yeux. En outre, ses bras, ses mains, ses jambes, ses pieds, son cou, étaient passés à l'ocre, à moins que cette teinte ne fût effectivement celle de sa peau.

Elle s'était avisée de lire dans les lignes de la main et, bientôt, elle avait été tellement entourée par des gens qui avaient saisi ce prétexte pour l'approcher, lui parler et chercher à découvrir qui elle était, qu'il avait fallu mettre à sa disposition un petit salon dans lequel il n'était permis d'entrer qu'à une personne à la fois. Si la chiromancienne égyptienne avait demandé de l'argent pour ses consultations, elle eût fait une petite fortune, mais ce jeu semblait l'amuser et elle prédisait inlassablement l'avenir à tous ceux qui la consultaient.

Après beaucoup d'autres, un des invités pénétra dans le petit salon réservé. Il appartenait à une entrée de gladiateurs romains. Il était en mirmillon et portait, par conséquent, un casque dont la visière lui couvrait la figure. C'était un gaillard superbement musclé, ce dont tout le monde pouvait s'assurer, puisqu'il avait les jambes, le torse et un bras nus.

— À mon tour, belle Égyptienne – ou, du moins, je suppose que ce qualificatif doit vous être appliqué en jugeant de ce que je ne vois pas par ce que je vois – dit le gladiateur, je viens vous demander de me dévoiler ma destinée.

La devineresse eut un rire léger qui fit apparaître une rangée de dents nacrées.

— Donnez-moi votre main gauche.

L'homme tendit la paume. L'Égyptienne s'en empara et y jeta les yeux ; mais aussitôt elle la reposa.

— Ah ! non, sire ! ceci n'est pas de jeu, je veux bien mettre mes connaissances à la disposition des particuliers, pour mon plaisir et pour le leur, mais je ne me mêle pas des destinées des rois !...

Murat, nous pouvons l'appeler par son nom puisque son incognito vient d'être percé à jour, n'aimait pas la résistance.

— Dans ce bal, dit-il sèchement, il n'y a ni roi ni particuliers, il n'y a rien que des masques et je vous prie, madame, de m'accorder le même traitement qu'aux autres invités.

— Sire, dit très posément l'Égyptienne, je ne demanderais pas mieux

que de vous complaire, mais j'ai été amenée ici par le comte de Mier, diplomate étranger, et il trouverait certainement mauvais que je profite de l'invitation qu'il m'a procurée pour me mêler de politique.

Une si bonne raison ne satisfait pas Murat dont la curiosité était piquée.

— Je vous promets de ne rien dire de ceci à monsieur de Mier, si vous pensez que cela peut lui être désagréable, mais je vous prie, et au besoin je vous ordonne, de me dire la bonne aventure. N'oubliez pas que je suis le maître.

À nouveau, le rire de l'Égyptienne retentit, mais un rire ironique et sarcastique, cette fois, devant l'ordre royal donné en un tel lieu et pour un pareil motif ; une oreille un peu fine aurait même pu surprendre sur ses lèvres le mot de : « Glückspilz », ce qui veut dire « parvenu » en allemand.

La devineresse avait repris la main de Murat ; elle la contempla longtemps, puis elle dit avec beaucoup de calme :

— Je vois trois trahisons dans votre main. Deux fois vous trahirez votre bienfaiteur : à votre tour vous serez trahi et vous tomberez, face à la mer.

L'Égyptienne avait lâché la main du Roi qui se tenait devant elle embarrassé, furieux et perplexe. Devait-il rire de cette insolence et paraître l'accepter comme une plaisanterie, ou ferait-il arrêter cette inconnue qui le bafouait dans son palais ? Il sentait confusément que cette solution, que lui dictait sa colère, le couvrirait de ridicule.

Avant qu'il n'eût eu le temps de se décider, l'Égyptienne s'était élancée vers la porte. Elle était sortie du boudoir et, se frayant un chemin au milieu des invités qui la suppliaient de lire dans leur main, elle traversa les grandes salles où l'on dansait et elle descendit l'escalier d'honneur.

— Faites appeler les gens de la comtesse de Hohendels, jeta-t-elle au majordome qui se trouvait au bas des marches.

Et son carrosse s'étant avancé, elle se fit reconduire à l'hôtel de la légation d'Autriche, dont elle était présentement l'hôtesse.

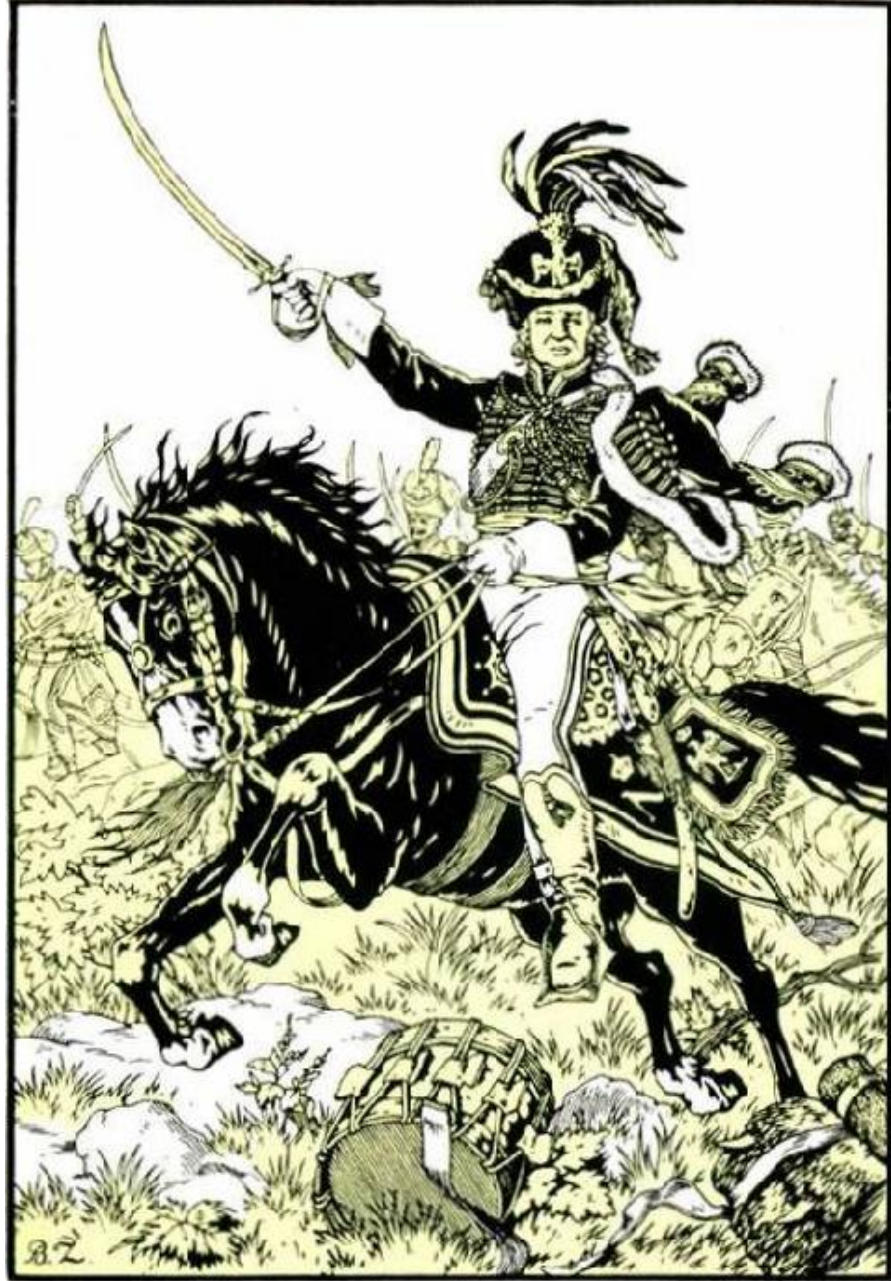
Pendant quelques semaines, les paroles de la pseudo-Égyptienne, que Murat avait rapportées à Caroline, restèrent dans l'esprit du roi et de la reine de Naples, leur causant un curieux malaise, mais la vie était si belle à ce moment que de semblables impressions devaient bientôt s'effacer.

Tantôt dans son gouvernement de Naples, tantôt en France où il avait le commandement de la cavalerie, Murat paraissait et se pavanait, car ce soldat, très brave au combat, n'avait, hors de la guerre, que des idées assez courtes ; Caroline, venue à Paris pour le mariage de Napoléon et de Marie-Louise, s'était brouillée avec celle-ci pour une question d'étiquette ; elle ne bougeait plus de Naples où, chaque fois

que son mari s'absentait, elle exerçait la régence.

En 1812 vint l'annonce d'une longue séparation. Le roi Murat quittait son palais pour prendre part à une entreprise gigantesque. Napoléon, à la tête de tout l'Occident, se ruait contre l'Orient. La Grande Armée franchissait le Niémen et s'engageait dans les steppes sans fin de la Russie.

Dans cette formidable expédition, Murat commandait à la cavalerie entière, aux cuirassiers et aux chasseurs de France, aux lanciers de Pologne, aux sabreurs saxons. À la tête de tous ces escadrons, il chevauchait en sa tenue d'opéra. Dans les rares combats que l'on put livrer aux troupes russes battant inlassablement en retraite, Murat se signala ; dans toutes les charges il était le premier, et les balles pour lesquelles il était une cible magnifique n'osaient pas le frapper, comme si leur plomb vil avait été intimidé par tant d'or. Il ne dédaignait pas les escarmouches. Avec quelques cavaliers d'élite, il s'en allait tailler en pièces les sotnis de cosaques et il ne rentrait jamais sans qu'il y eût du sang au tranchant de son sabre.



Dans toutes les charges, il était le premier.

Puis ce fut Moscou, l'incendie, la retraite, la déroute, la débâcle. Lorsque Napoléon, obligé de quitter la Grande Armée, ou du moins ses malheureux débris, partit en traîneau pour Paris, où son trône chancelait, il laissa à Murat, son lieutenant, son beau-frère, le commandement de tous ces hommes qui, malgré la défaite, la souffrance, le froid, la faim, combattaient encore pour la défense de l'honneur français.

Un mois et dix jours après qu'il eut reçu cette mission de suprême confiance, le 16 janvier 1813, Murat abandonnait son poste ; il laissa les lambeaux de l'armée en lutte contre les éléments et contre l'ennemi qui les harcelait et il s'en fut vers Naples pour sauver sa couronne.

Là, se contenta-t-il simplement de remettre de l'ordre dans son royaume, de préparer la défense de ses frontières ? Hélas ! non. Il entra en rapports avec les Autrichiens, il promit de joindre ses armes à celles des ennemis de sa patrie, de son beau-frère, de son bienfaiteur. Il fit plus, il fit pis. Dans l'île de Ponza il eut une entrevue avec lord Bentinck, le chef de la flotte d'Angleterre, l'ennemie irréconciliable de Napoléon. Pour la première fois Murat avait trahi.

L'Empereur n'était pourtant pas abattu ; si ses vastes projets avaient échoué, il était encore le maître de l'Europe. Il fit des levées en masse, il enrôla jusqu'aux enfants ; au cœur de l'Allemagne il combattit la coalition.

Murat crut qu'il avait fait fausse route ; il demanda son pardon. Chose singulière, il l'obtint. L'Empereur ne lui ôta aucun de ses bienfaits, aucune de ses faveurs, aucun de ses commandements, aucune de ses dignités ; il lui fit reprendre sa place à la tête de la cavalerie. Seulement, le 18 octobre 1813, il y eut le désastre de Leipzig ; Napoléon perdit la bataille des Nations.

Napoléon fit reculer ses troupes, il s'agissait, soit de se retirer derrière le Rhin, soit d'essayer une nouvelle offensive bien problématique. Le 22 au soir, sous la tente de l'Empereur, se tint un conseil de guerre. Murat y assistait. Tard dans la nuit, il se retira.

Le roi de Naples ne regagna pas son quartier. Enveloppé dans un grand manteau, il s'en alla du côté des avant-postes, suivi d'un seul aide-de-camp. Il franchit les lignes françaises et poussa jusqu'aux grand'gardes autrichiennes. Arrivé là, il se fit conduire auprès du général ennemi.

Ce n'était pas un inconnu pour lui. C'était le comte de Mier, celui qui avait été accrédité auprès de lui, à Naples, comme ministre d'Autriche. Dans les lignes ennemies un pacte fut conclu. Murat rentra au camp français. Le lendemain il vint demander à Napoléon de lui accorder un bref congé ; l'Empereur, ne soupçonnant pas tant de félonie, lui permit de partir. Il lui dit affectueusement adieu et le serra

plusieurs fois dans ses bras.

Dès son retour dans ses États, Murat leva une armée de 30 000 hommes et bientôt, lorsque les adversaires de la France eurent franchi le Rhin, tandis que l'Empereur, dans un dernier sursaut de volonté et d'énergie menait la plus belle campagne de sa carrière, Murat, sur lequel il comptait pour prendre les Autrichiens à revers, marcha avec ses Napolitains contre l'armée française. Murat avait trahi pour la deuxième fois.

Ses deux trahisons ne sauvèrent pas sa couronne. Pendant les Cent Jours, il crut au succès durable de Napoléon et voulut le soutenir en combattant les Autrichiens fort maladroitement et hors de propos. L'armée napolitaine fut battue à Tolentino et Murat se réfugia à Toulon.

Ce fut Waterloo, la seconde abdication de l'Empereur, la seconde Restauration, la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène. Le roi détrôné se cacha d'abord dans le Midi de la France, puis alla chercher asile en Corse chez des parents de sa femme.

À Naples, Ferdinand était entré. Il avait pris le titre de roi des Deux-Siciles. Le passé avait renoué avec le présent. Il fallait pourtant beaucoup de doigté pour rétablir le calme dans un royaume qui avait connu tant de bouleversements et où les esprits étaient encore en effervescence. Le monarque était aidé dans sa tâche par le comte Tanucci, le fils d'un ministre qu'il avait jadis eu le tort de disgracier, un de ceux qui n'avaient servi Murat qu'à contre-cœur. Tanucci était devenu son plus intime confident et son ministre.

Dans son cabinet, le Roi conférait avec son conseiller ; ils parlaient des troubles, peu graves il est vrai, qui avaient eu lieu dans la ville et où une poignée de jeunes gens turbulents avaient acclamé le nom de Murat.

— Ceci n'est pas très sérieux, disait Tanucci, mais peut le devenir. Tant qu'on ne se sera pas débarrassé de cet usurpateur, nous courons le risque d'avoir des ennuis.

— Voyez-vous un moyen de nous en défaire ? Savez-vous seulement où il est ?

— Je ne serais pas digne de la confiance que Votre Majesté me témoigne si je ne le savais pas, répliqua le jeune ministre. Il est actuellement en Corse, à Vescovato, et je dois dire que la police de Louis XVIII le laisse bien tranquille.

— En tous cas, il est hors de notre atteinte.

— Nous pouvons l'attirer. C'est un homme qui a toujours vécu d'illusions. Maintenant qu'il est séparé de sa femme, qui vit dans les États autrichiens, à Hambourg, près de Vienne, il est capable de toutes les imprudences.

— Hé ! Hé ! ricana le Roi, vous avez raison ; encore faut-il les lui

faire commettre. Connaissez-vous quelqu'un qui puisse nous l'amener à bonne portée ?

— Oui, sire, ce quelqu'un se nomme Barbara ; c'est un capitaine de vaisseau marchand, ancien officier de la marine royale, qui a fait un peu tous les métiers et que Murat avait jadis connu, je ne sais où, et avait employé pendant quelque temps dans son administration. Ce Barbara a actuellement un violent besoin d'argent. Il est amoureux d'une jeune Sicilienne que ses parents lui refusent à cause de son impécuniosité. C'est dire, si l'on ajoute qu'il est entièrement dénué de scrupules, qu'il possède toutes les conditions requises pour nous bien servir.

— Où niche cet oiseau rare ? Il faut vite me le chercher et lui donner les instructions nécessaires.

— Il n'est pas loin et est même actuellement l'hôte de Votre Majesté.

— Mon hôte ? s'étonna le Roi.

— Oui. Il est détenu dans votre prison du Castel Nuovo.

— Qu'a-t-il donc fait ?

— Oh ! peu de chose. Comme je vous l'ai dit, il manque d'argent et à même de fortes dettes ; alors, il a vendu avec un peu de précipitation la cargaison qui lui avait été confiée et il a oublié de tenir compte de cette vente à l'armateur. Il convient d'ajouter, pour être complet, qu'il a aussi vendu le navire à son profit.

C'est à la suite de cette conversation que Barbara se vit extraire de son cachot et que nous le retrouvons, moins de quinze jours plus tard, en Corse, à Vescovato, où Murat avait trouvé asile.

À la nuit tombante il fut introduit auprès du roi détrôné, dans la petite maison du village que celui-ci habitait. Ses premiers mots furent :

— Sire, je viens de là-bas. On vous réclame. Le peuple napolitain en a assez déjà du gouvernement absolu de Ferdinand de Bourbon. Votre image est restée dans tous les cœurs. Vous n'aurez qu'à paraître pour qu'aussitôt tout le monde se déclare pour vous, je puis même vous confier que dans l'entourage immédiat du Roi il est tel jeune ministre qui, secrètement, est de votre parti.

Ces paroles flattaient trop les désirs intimes de Murat pour qu'il ne les crût pas. Cependant, un léger doute lui vint.

— Ce que tu me dis du peuple ne m'étonne pas, mais pour ce qui est des grands seigneurs, et surtout de ceux de l'entourage de Ferdinand, es-tu bien sûr de tes informations ? Ce ne sont pas eux qui t'ont fait leurs confidences ?

— Mieux que cela, répliqua Barbara, en baissant la voix comme s'il eût craint d'être entendu dans cette maison solitaire, c'est le comte Tanucci, maintenant ministre, mais qui ne pardonne pas aux Bourbons la défaveur injuste de son père, qui m'a donné toutes les facilités pour

venir jusqu'à vous. Il est aisé de le vérifier, mes passeports en font foi.

— Mais pourquoi s'est-il adressé à toi plutôt qu'à un autre ?

— Parce qu'il savait mon attachement pour votre cause, attachement...

— Ah ! il savait !...

— Oui, c'est même pour avoir déployé trop de zèle en votre faveur que j'ai été arrêté et emprisonné au Castel Nuovo.

Comment douter de la parole d'un homme qui avait souffert la prison pour lui ? Murat se laissa d'autant plus facilement convaincre qu'un hasard assez curieux fit qu'il rencontra plusieurs Napolitains qui, tous, lui tinrent le même langage que Barbara.

Dans la petite maison de Vescovato, un complot s'ourdissait maintenant. L'ancien roi de Naples ne parlait plus que de ce qu'il ferait quand il aurait recouvré ses États, et il distribuait déjà places et honneurs entre les conspirateurs.

Les modalités du débarquement avaient été étudiées. On devait aborder près de Pouzzoles, dans une petite anse. Les populations rurales se soulèveraient à la vue de leur ancien souverain. Dans Naples, la plus grande partie des habitants se déclarerait pour lui, et ses partisans fomenteraient des émeutes. La distance est courte de Pouzzoles à Naples. Quand Murat arriverait dans la capitale, Ferdinand, pris entre les citadins révoltés et les paysans et les pêcheurs soulevés, n'aurait qu'à songer à sa sécurité et à s'enfuir.

C'était, bien entendu, Barbara qui, en sa qualité d'homme de mer, devait prendre la direction de la partie navale de l'expédition ; il s'était procuré six grandes barques pouvant contenir chacune une cinquantaine d'hommes. Ces hommes étaient, soit des Corses à l'esprit aventureux, soit d'anciens officiers de Murat qui étaient venus se réfugier auprès de lui dans l'île de Beauté, soit des partisans arrivés de Naples. Le plus difficile à trouver était l'argent. Que faire, en effet, sans argent ? Le seul trésor de Murat consistait en diamants, dons de Napoléon, qui appartenaient à Caroline et que celle-ci lui avait confiés au moment de la séparation.

Barbara, toujours complaisant, s'était chargé d'en vendre une partie ; le reste, Murat devait le garder sur lui.

Le 28 septembre 1815, les six barques, convoyant, en tout, un peu plus de deux cents hommes, quittèrent le rivage corse, emportant vers sa destinée le fils de l'aubergiste de la Bastide devenu général, maréchal, grand-duc, puis roi, et qui voulait reconquérir son royaume.

La barque qu'occupait Murat était commandée par Barbara en personne et la plupart des Napolitains s'y trouvaient également ; les autres embarcations étaient confiées à des hommes sûrs, tous désignés ou choisis par Barbara.

Pendant huit jours et huit nuits, Murat et ses compagnons voguèrent

sur la mer. Par une sorte de fatalité, chaque nuit une des barques s'égarait et il y avait, au matin, une voile de moins dans la flottille du roi proscrit.

Murat s'inquiétait, mais Barbara le rassurait avec un constant optimisme.

— Qu'importe que nous ne soyons pas tous groupés ? Les commandants des embarcations savent où nous allons, le vent est le même pour tous et nous nous retrouverons dans la baie de Naples. Nous avons même avantage à être dispersés au cas où nous rencontrerions une croisière française ou anglaise. D'ailleurs, pour l'instant, nous ne ferions que perdre du temps à les rechercher.

Le 6 octobre, à l'aurore, la barque de Murat – elle était maintenant toute seule – fut en vue de la terre italienne. Une bonne brise soufflait de l'ouest et bientôt l'on put distinguer la côte, bien qu'elle fût à contre-jour et noyée dans une légère brume comme il y en a souvent dans cette saison.

Le beau-frère de Napoléon, la longue-vue à l'œil, se tenait à l'avant du bateau, à côté de Barbara.

— Oh ! s'écria-t-il soudain, mais nous ne sommes pas face à Pouzzoles, ce rivage ne ressemble en rien à celui de la baie de Naples !

Comme on se rapprochait, Barbara dut convenir qu'en effet on ne se trouvait pas devant l'endroit de la côte où l'on pensait aborder.

Enfin, on distingua un château qui s'élevait tout au bord de la mer.

— C'est Pizzo, s'écria Murat, qui, bien qu'il eût régné peu de temps sur Naples, connaissait admirablement son royaume, nous sommes très au sud, presque à la pointe de la Calabre.

La nouvelle, vite répandue parmi les occupants de l'embarcation, causa un grand trouble. On forma entre les officiers un rapide conseil de guerre. Les uns, les Français, estimaient qu'il fallait retourner en pleine mer et tâcher de regagner le lieu de débarquement primitivement fixé. Ils soutenaient que c'était folie d'atterrir à quarante dans un petit port à plus de trois cents kilomètres de Naples, ce qui donnerait à Ferdinand le temps de prendre ses dispositions de défense.

Barbara et les autres Napolitains étaient d'un avis contraire.

— L'endroit où l'on débarquera n'a pas d'importance. La présence du roi Joachim sur le sol napolitain soulèvera partout l'enthousiasme, au sud comme au nord de ses États ses sujets sont prêts à l'acclamer. Tout à côté de Pizzo est Monteleone, et je sais de bonne source que la population de cette ville est pleine d'enthousiasme pour notre chef. C'est parmi elle qu'il recrutera le noyau de son armée et Monteleone sera fière d'avoir été la première à le saluer. Quand le grand Napoléon, revenant de l'île d'Elbe, débarqua à Fréjus, il avait plus de trois cents kilomètres à parcourir pour rejoindre sa capitale, et

cependant !...

Ce dernier argument décida Murat. Ce que son beau-frère avait pu faire en France, lui le ferait à Naples. Il résolut de débarquer.

Déjà l'on distinguait les moindres détails du petit port de Pizzo, blotti dans le creux d'une falaise, sous la protection de son vieux château. Le village s'étagait de façon pittoresque jusqu'en haut des rochers. Sur la marine, des pêcheurs déchargeaient leurs poissons, remmaillaient leurs filets, repeignaient leurs embarcations.

— Le château va nous canonner, dit un officier corse.

Mais le château se tut ; sa garnison, tout comme les pêcheurs de Pizzo, semblait ignorer le grand événement qui se préparait. Chacun eut l'impression que Barbara avait eu raison, que le débarquement ici ne rencontrerait aucune difficulté. N'était-ce pas la chose principale, puisque, une fois à terre, la population entière se soulevant en faveur de son ancien souverain, toute résistance du gouvernement serait impossible.

La barque s'approcha du môle minuscule et s'y amarra. Rien ne bougeait toujours du côté du château. Personne, pas même un douanier, ne se présenta et, seuls, les pêcheurs, quittant leur besogne, vinrent voir quelle était cette embarcation inconnue qui mouillait dans leur port où, depuis bien longtemps, aucun bateau étranger ne s'était avisé de faire escale.

Quelle surprise ce fut pour eux de voir sauter à terre une petite troupe armée, où les officiers étaient en majorité ! Leur étonnement se changea en stupéfaction lorsqu'ils reconnurent, dans celui qui commandait à cette poignée d'hommes, Murat, leur roi éphémère.

Ils se souvinrent que celui-ci avait réduit quelques impôts et qu'il était, après tout, un potentat assez débonnaire, et puis ils se dirent que, comme les révolutions sont dans l'ordre naturel des choses, le moment était peut-être venu d'en voir une nouvelle, et ils se mirent à crier :

— Vive Joachim !

Murat leur dit quelques mots ; mais il n'y avait pas de temps à perdre en harangues. Il fut décidé que l'on marcherait sur Monteleone, mais que Barbara resterait à l'embarcation avec ses marins napolitains pour qu'au cas où l'on rencontrerait des obstacles, on pût battre en retraite et reprendre la mer. C'était Barbara qui avait suggéré cette précaution.

Murat et ses compagnons, escortés des pêcheurs de Pizzo qui suivaient plus en curieux qu'en partisans, grimpèrent le raidillon qui menait au village. Quelques nouveaux cris de : « Vive Joachim ! » l'accueillirent, et ils firent de nouvelles recrues. La garnison du château ne donnait toujours pas signe de vie, ce qui n'étonna pas Murat, qui connaissait l'indolence des soldats napolitains.

On s'engagea dans le mauvais chemin de Monteleone, C'était une belle journée en perspective, le soleil brillait, radieux, déjà assez haut. Murat se sentait assuré du succès, on le lui avait si souvent garanti, et la facilité du débarquement était de bon augure. La troupe marchait en chantant, sans prendre de grandes précautions. Seulement, un des paysans de Pizzo allait en avant en éclaireur. On n'avait pas fait trois kilomètres quand cet homme revint en courant :

— Les gendarmes ! Les gendarmes ! dit-il, en haletant, ils sont là-bas, au coin du petit bois, et commandés par le capitaine Cappellani de Monteleone.

Il y eut une hésitation dans la troupe. Quelques pêcheurs firent demi-tour, mais Murat, se plaçant en tête de ses fidèles, continua à avancer. À l'endroit indiqué par le paysan, à la corne d'un petit bois d'oliviers, une cinquantaine de gendarmes barraient la route ; mais il n'y avait pas que des gendarmes. Derrière eux, un nombre assez considérable de civils armés formaient une troupe de renfort. C'étaient les gens de Monteleone que le capitaine Cappellani avait levés pour venir s'opposer à la tentative de Murat, ces gens dont Barbara avait dit qu'ils étaient tout acquis au souvenir du roi Joachim.

Murat avançait toujours, mais Cappellani cria :

— Rendez-vous ou je fais feu !

L'ancien roi voulut parler. Peut-être les gens de Monteleone avaient-ils été réquisitionnés de force et, à la voix de leur ex-souverain, se joindraient-ils à lui en passant sur le dos des gendarmes. Mais il n'y eut aucun mouvement de sympathie parmi ces hommes ; on n'entendit que le bruit des baguettes dans les fusils que l'on charge et celui de chiens que l'on arme.

Murat tira son sabre ; son premier mouvement, son instinct profond avait été de charger, de foncer sur l'ennemi.

— Joue ! Feu !

Des balles sifflèrent, un des partisans de Murat tomba mort à côté de lui ; la deuxième ligne des gendarmes prépara une nouvelle salve, ceux qui avaient tiré rechargeaient leurs armes. Le roi Joachim sentit derrière lui un flottement ; les plus braves de ses compagnons hésitaient à affronter une mort stupide et si inutile. Il n'y avait pas d'autre parti à prendre : battre en retraite.

La rage au cœur, Murat, l'intrépide, dut fuir, fuir devant quelques gendarmes et devant des civils. Cappellani le serrait de près. De temps à autre, un coup de feu éclatait ; une balle sifflait ; deux Corses tombèrent. On arrivait aux premières maisons du village de Pizzo. Il n'y avait plus de cris : « Vive Joachim ! », toutes les maisons étaient fermées, barricadées ; le village était comme mort.

La tentative avait échoué, mais, tout de même, on touchait au salut. Instinctivement, la petite troupe se hâtait ; elle dévalait le long du

sentier qui menait au port ; on parvint à la petite marine, les bateaux des pêcheurs abandonnés gisaient sur la cale, leur ventre au soleil. Les yeux se tournèrent vers le môle..., la barque de Barbara n'y était pas.

Un cri de rage monta des poitrines.

— Nous sommes trahis, cria un Français.

Ils l'étaient, en effet. Tandis qu'ils essayaient de mettre à la mer des barques de pêcheurs, les gendarmes et les civils de Monteleone et les garde-côtes de la garnison du château maintenant réveillés, débouchèrent à leur tour sur la cale. Il y eut un court combat et Murat dut rendre son sabre à l'officier de gendarmerie.

L'ancien souverain fut enfermé dans le château de Pizzo. Brutalement, il fut fouillé par des policiers qui étaient là comme par hasard et on trouva sur lui les derniers diamants qui avaient été données à la reine Caroline par Napoléon, son beau-frère qu'il avait trahi.

Pendant la nuit du 13 octobre, une commission militaire se réunit dans une salle basse de la vieille forteresse. Murat fut amené devant elle. Tous ces officiers qui composaient la cour martiale, il les connaissait. C'était lui qui avait signé leur avancement, les décorations qu'il voyait sur leurs poitrines, c'était lui qui les leur avait accordées. Leur vote fut unanime : la mort.

Ayant entendu sa sentence, Murat n'ajouta rien. Il ne demanda aucun délai, aucune grâce, ou plutôt si, une seule : celle d'écrire à sa femme, retenue par les Autrichiens aux environs de Vienne. Cette ultime faveur lui fut concédée ; puis, entre quatre soldats, baïonnette au canon, il fut conduit sur l'esplanade, devant le château, face à la mer.

Vingt gendarmes étaient là, alignés sur deux rangs, l'arme au bras. En passant devant eux, Murat fit le salut militaire, l'officier qui les commandait abaissa son sabre. Le condamné alla se placer vis-à-vis du peloton. Un sous-officier voulut lui bander les yeux. Murat refusa du geste le foulard qu'on lui apportait.

— J'ai trop souvent bravé la mort pour la craindre, dit-il.

Puis, il ajouta :

— Je demande au roi Ferdinand de ne pas tenir rigueur à mes compagnons, à ceux qui, par amour pour moi...

Un feu de salve interrompit ses paroles. Murat s'était écroulé. Quand on releva le cadavre, on s'aperçut qu'il serrait contre son cœur une miniature dans un cercle d'or : le portrait de Caroline Bonaparte... sa femme.

Dans le château de Nambourg, où le gouvernement autrichien lui avait permis de se retirer avec ses quatre enfants, Caroline vivait

depuis quelque temps dans l'angoisse. Aucune nouvelle ne lui venait plus de Corse, où elle savait que son mari avait trouvé refuge. Avait-il été tué par quelqu'un de ces fanatiques qui haïssaient tout ce qui, de près ou de loin, touchait au nom de Bonaparte ? Avait-il simplement été arrêté par la police de la Restauration et mis au secret ? Elle espérait presque que cette hypothèse fût la vraie, car, au moins, elle n'aurait plus à trembler pour les jours du père de ses enfants.

Elle avait auprès d'elle une lectrice, Laura, une jeune Napolitaine qui avait partagé sa captivité et qui la consolait dans son exil ; celle-ci essayait de l'égayer, de l'intéresser aux choses de la vie, mais c'était en vain.

Un matin de la deuxième quinzaine d'octobre, par un temps sombre et assez froid, Caroline était assise près du feu avec sa lectrice. Son oreille aux aguets entendit les pas d'un cheval qui s'arrêtait dans la cour.

— Ce doit être l'homme qui apporte le courrier, dit Caroline. Va vite voir, Laura. Quelque chose me dit qu'enfin, aujourd'hui, j'aurais des nouvelles.

La jeune fille sortit de la pièce. C'était, en effet, le courrier que rapportait un des domestiques du château ; elle prit de ses mains le paquet destiné à la Reine.

— Eh bien ? demanda celle-ci en voyant entrer Laura.

Elle lui arracha les missives. Fébrilement, elle décacheta les plis, les parcourut.

— Rien ! Rien ! gémit-elle en regardant le tas de papiers indifférents.

— Mais, madame, dit la lectrice, il ne faut pas que Votre Majesté se désole. Si les événements étaient tels qu'elle les redoute, elle en serait déjà informée. Cette absence de nouvelles me paraît précisément de bon augure. Mais il y a tout le ballot des journaux d'Italie qui est venu par ce courrier. Votre Majesté veut-elle que je lui fasse la lecture de ceux de Naples ?

Caroline sourit à Laura ; elle savait que sa lectrice avait laissé au pays napolitain des parents, des amis, et qu'elle était désireuse de savoir ce qui les concernait. Elle-même éprouvait une sorte de joie cruelle à entendre parler de ce pays sur le trône duquel elle avait été si fière de s'asseoir.

— Oui, lis, dit-elle.

La jeune fille déplia le *Messaggiere di Napoli*.

— C'est le journal du 15 octobre. Il a à peine huit jours. « Hier... »

Caroline vit sa lectrice pâlir et s'affaïsser sur son dossier, évanouie. La reine ramassa le journal qui avait glissé par terre et elle lut ces mots :

« Hier, au château de Pizzo, a été exécuté Joachim Murat qui... »

Ainsi en tout s'était vérifiée la prophétie faite un jour de Mardi-Gras par une Égyptienne de carnaval :

« Murat avait deux fois trahi son bienfaiteur ; lui-même avait été trahi et était tombé face à la mer... »



Le premier accordéon



MERCADANTE, le compositeur, directeur du Conservatoire de Naples, était en train de travailler dans son cabinet directorial ; il mettait la toute dernière main à la partition de son opéra : *La Vestale*, qui devait passer deux jours plus tard, le 23 décembre 1841, au théâtre San-Carlo.

Il était satisfait, les études musicales avaient très bien marché et l'orchestre avait montré un zèle digne d'éloges ; seulement, jusqu'à la dernière minute, un artiste trouve toujours dans son œuvre quelque chose à compléter, à perfectionner ou à polir.

On frappa à la porte. Le compositeur eut un mouvement d'impatience et cria : « Entrez ! » d'un ton agacé.

La vue du visiteur calma sa mauvaise humeur. C'était Antonio Frescobaldi, un luthier de Naples, qui fabriquait les meilleures mandolines de la ville et dont la marque était très réputée. Son aspect était celui d'un bourgeois cossu et bien nourri et sa bonne figure ne semblait pas faite pour l'air de mélancolie qui la voilait, ni pour les rides de souci qui en barraient le front.

— Je vous dérange, maestro ? dit le luthier.

— Mais non, signor Frescobaldi. Vous ne me dérangez jamais. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Vous m'aviez parlé d'une mandoline dont la table était fendue, je venais la chercher pour la réparer.

— Oh ! c'est vraiment peu de chose et rien ne presse !

— Bah ! répondit assez mélancoliquement le luthier, je puis aussi bien faire ce travail maintenant que plus tard..., je vous assure que j'ai

tout mon temps.

— Avez-vous donc si peu de commandes ? interrogea Mercadante avec intérêt.

— Autant dire que je n'en ai plus du tout. Vous savez que l'on ne veut plus de mandolines depuis que l'on s'est mis à la guitare, et il paraît que pour ces instruments je n'égale pas mes concurrents.

Frescobaldi haussa les épaules et sa face exprima une pitié méprisante tandis qu'il poursuivait :

— Comme si un luthier digne de ce nom – et je me flatte d'en être un – ne pouvait pas réussir des guitares aussi bien que des mandolines. Enfin ! on ne va pas contre la mode ! J'ai dû licencier tous mes ouvriers, ma grande baraque est maintenant vide et ses trois étages d'ateliers sont bien tristes à parcourir avec leurs outils inemployés et les bois qui craquent à force de sécher. Je travaille seul et j'ai encore des loisirs.

— Ne vous désolez pas ; la vogue vous reviendra et votre maison reprendra la place qu'elle mérite. N'apprenez-vous pas votre beau métier à votre fils, Paulo ? C'est du moins ce qu'il dit chaque fois qu'il manque la classe au Conservatoire, et c'est assez souvent.

— Le polisson ! Je n'en puis venir à bout ! Il ne fait rien et passe ses journées à courir les rues avec de mauvais drôles de son espèce. C'est bien fâcheux à quatorze ans !

— Il est pourtant très doué pour la musique, dit le directeur du Conservatoire en hochant la tête, c'est dommage qu'il ne s'applique pas davantage ; les dons ne sont rien sans le travail.

— Hélas ! Les enfants comprennent souvent leur intérêt quand il est trop tard. Mais, à propos de mon fils, maestro, je venais le chercher. Nous devons aller ensemble chez une parente.

— Paulo n'est pas ici ! s'écria Mercadante. J'ai voulu me réserver ma journée pour travailler à mon opéra que je dois encore faire répéter tout à l'heure et j'ai donné congé aux élèves.

— C'est trop fort ! Il m'a affirmé qu'il avait un devoir à terminer et c'est lui-même qui m'a suggéré de passer le prendre. Le garnement !

Mercadante agita une sonnette ; un vieil appariteur boiteux répondit à cet appel.

— Luigi, dit le directeur, avez-vous vu Paulo Frescobaldi ?

— Oui, signor, je l'ai vu, mais il y a déjà un bon moment ; je lui ai fait remarquer qu'il n'y avait pas classe et, sans doute, est-il reparti.

— Allez donc voir dans la maison !

L'appariteur sortit ; le luthier et le compositeur restèrent à parler et la conversation roula naturellement sur la *Vestale* qui promettait d'être un grand succès et dont son auteur disait, modestement, qu'il était content.

Au milieu d'une phrase, les deux hommes furent interrompus par

des imprécations du vieux Luigi qui entra, cette fois sans frapper, dans le bureau.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? demanda Mercadante.

— Il y a..., il y a..., balbutia Luigi, le jeune homme... Paulo..., il est là-haut.

— Et que fait-il donc ? demanda Frescobaldi, déjà inquiet des sottises que pouvait imaginer son rejeton.

— Les orgues, gémit l'appariteur.

Mercadante et Frescobaldi s'étaient élancés dans l'escalier. Ils montèrent quatre à quatre jusqu'au dernier étage de l'établissement, ouvrirent une porte et ne purent retenir une interjection, de colère chez l'un, de désespoir chez l'autre.

Paulo était assis sur une table et autour de lui gisaient des leviers, des soufflets, des tuyaux, des touches, des pédales. Il avait tout simplement démonté un des orgues et mis en pièces le mécanisme.

Pâle de colère, Frescobaldi saisit son fils par le bras et le ramena chez lui.

La *Vestale* remporta un grand succès ; on acclama le nom du maestro, on bissa presque tous les airs de l'opéra, le ténor Tamberlick, dans le premier rôle, fut l'objet d'une ovation et, dès le lendemain, à Santa-Lucia comme sur le port, dans les quartiers aristocratiques comme dans la commerçante via Toledo, on fredonnait l'air principal : « Se non potra la vittima ».

Dix fois, le rideau s'était écarté après le dernier acte et le compositeur avait été traîné sur la scène où il avait été accueilli par une pluie de fleurs.

Le lendemain de ce glorieux jour, Mercadante se rendit au vicolo de Salata où était la maison du luthier. Il le trouva seul et précisément en train de réparer la table d'harmonie de la mandoline qu'il lui avait confiée.

— Vous voyez, maestro, dit Frescobaldi avec un sourire amer, si je n'avais pas les réparations, je serais sans travail. Mais, ajouta-t-il en changeant de ton, laissons ces propos mélancoliques et permettez-moi de vous féliciter de votre grand succès d'hier. J'étais dans la salle et j'ai été transporté de joie par votre triomphe ; c'est une belle œuvre que la *Vestale* et qui portera votre nom aux générations futures.

— Merci de vos compliments, mon bon ami, je sais, qu'ils sont sincères, mais laissez-moi vous dire que je ne demande pas l'immortalité. J'ai été heureux de l'accueil fait à mon opéra par mes concitoyens, qui m'a consolé de tant d'échecs dont certains m'ont semblé bien cruels. Au fait, je ne vois pas votre Paulo ; j'ai repris, ce matin, mon cours au Conservatoire et il n'est pas venu.

Le luthier secoua la tête.

— Il est puni. J'ai voulu lui infliger une sévère leçon pour le méfait

dont il s'était rendu coupable vis-à-vis de votre orgue et, pour cela, je l'ai enfermé dans l'atelier qui est au fond du jardin. Il y est seul et reçoit, pour toute pitance, du pain et de l'eau. Que voulez-vous ? Il faut tenter les grands moyens, mais je crains bien que ce soit peine perdue.

Mercadante était tout à l'optimisme.

— Vous avez eu raison de marquer à ce jeune étourdi qu'il s'était mal conduit ; mais, à tout péché miséricorde, et c'est moi qui, en l'honneur de la *Vestale*, vous prie de lui pardonner. Allons ensemble le délivrer.

— Je ne puis pas vous refuser sa grâce, dit Frescobaldi. Vous êtes bien bon, maestro, d'oublier son incartade, mais je ne me fais pas d'illusions, il recommencera.

— Croyez-vous qu'il s'intéressera aussi aux pianos ? demanda le directeur du Conservatoire avec inquiétude.

— Non ! Non ! s'empessa de répondre le luthier, je pense que chez vous il ne démolira plus rien, mais c'est l'avenir qui me fait peur. C'est un propre à rien, maestro, un propre à rien ; il deviendra un *lazzarone*, pis que cela, peut-être. Je redoute tout pour lui lorsque je ne serai plus, comme je ne lui laisserai rien qu'une maison sans chalands et qu'une industrie morte !...

Les deux hommes étaient sortis et avaient traversé le jardin ou plutôt un terrain vague baptisé de ce nom.

Au bout du jardin se trouvait une sorte de baraque de bois à demi ruinée qui avait été jadis un atelier réservé à la mise au point des instruments, atelier abandonné comme tous ceux de la maison Frescobaldi.

— Écoutez ! s'écria Mercadante en atteignant le milieu du jardin, on joue un air de mon opéra : « Se non potrà la vittima ! », celui que je préfère et que le public a paru le mieux goûter. Ce doit être un des voisins..., mais je ne distingue pas sur quel instrument il joue.

— On dirait un harmonium.

— Mais non. Il y a, dans l'émission du son, quelque chose à la fois de plus souple et de moins puissant que ne le serait le jeu d'un harmonium ou d'un petit orgue.

— Vous avez raison, acquiesça Frescobaldi.

Ils firent encore quelques pas. Cette fois, ce fut le luthier qui s'arrêta et il saisit le bras du compositeur.

— Écoutez, maestro, on dirait, mais oui, on dirait que la musique vient de là.

Il désignait du doigt l'ancien atelier devenu prison.

— Effectivement, répliqua Mercadante, mais alors vous devez savoir quel instrument votre fils avait à sa disposition.

— Aucun.

En tournant la clé de la serrure, le luthier tremblait. Quelle nouvelle sottise avait pu inventer le garnement ? L'air continuait à s'égrener très pur, très net.

La porte s'ouvrit. Paulo était là, seul dans un coin. À deux mains, il tenait un instrument bizarre fait de deux claviers grossiers réunis par un soufflet qui s'allongeait et se rétrécissait tour à tour, et c'était avec cela qu'il obtenait les jolis sons qui avaient frappé le luthier et le compositeur.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria Frescobaldi en arrachant l'instrument des mains de Paulo et en le retournant en tous sens.

— Je ne sais pas, père, répliqua l'adolescent, il y avait ici des outils, des matériaux abandonnés et j'ai construit cette espèce de petit orgue portatif sur le modèle de celui que j'ai démonté l'autre jour au Conservatoire.

L'instrument sans nom en reçut un ; on le baptisa « accordéon ». En quelques semaines, il fit fureur à Naples.

Le signor Frescobaldi dut engager en hâte des ouvriers et les arracher à prix d'or à ses concurrents ; il ne parvenait pas à satisfaire aux commandes. Sa maison était redevenue une ruche bourdonnante, bientôt trop petite, et quand on parlait de Paulo Frescobaldi devant Mercadante, il prenait un petit air modeste et disait :

— Oui, ce jeune homme est mon élève ; c'est en lui faisant démonter les orgues du Conservatoire que je lui ai inspiré l'idée de créer cet instrument nouveau. Avez-vous entendu jouer « Se non potra la vittima » sur l'accordéon ? Je vous assure que c'est saisissant !



Les bandits volés



ANS la Strada Medina, à la hauteur du numéro 49, s'ouvre un escalier entouré d'une grille qui descend à l'église de l'Incoronata ; c'est le sanctuaire construit en 1352 par Jeanne Ire, en mémoire de son couronnement et de son mariage avec son cousin, Louis de Tarente.

Il y a dans ce sanctuaire de fort belles fresques de l'école de Sienne ; il y a aussi un grand nombre de tableaux, dont certains sont remarquables, et d'autres assez médiocres.

C'est devant l'un de ceux-ci que nous nous sommes arrêtés, un jour que nous parcourions cette église ; certes, nous n'étions pas intéressés par la qualité de la peinture, mais par le sujet qui représente une fort belle jeune fille en costume d'amazone comme on en portait sous notre Second Empire, que deux bandits menacent de leurs poignards.

Le sujet, peint dans un style ridiculement emphatique, est rendu plus incompréhensible par l'inscription sculptée dans le bois doré du cadre :

« Bianca Rossellino, sauvée des brigands par l'Angélus. »

Le sacristain traînait dans les environs ses pieds chaussés d'espadrilles, guettant le moindre signe de curiosité qui pouvait se traduire par un pourboire. En nous voyant perplexes devant ce tableau, il s'avança vers nous.

— *Una pintura maravigliosa*, n'est-ce pas, *signori* ? Un ex-voto. Un remerciement pour un miracle.

Il y avait une histoire à connaître et le sacristain ne demandait qu'à

nous la narrer.

Très peu de temps après la réunion à l'Italie du royaume des Deux-Siciles, dont Naples était la capitale, c'est-à-dire en 1861, vivait à Naples, dans le palais Cassacalenda, au largo San Domenico Maggiore, un très riche banquier du nom de Benito Rossellino. Son nom était universellement respecté, non seulement pour sa situation de fortune, mais à cause de son honnêteté qui était proverbiale et de sa bonté légendaire. Tous les mendiants savaient qu'ils pouvaient trouver une aumône chez lui et, à cette époque, les mendiants composaient la moitié de la population napolitaine, et nous sommes au-dessous de la vérité.

Benito Rossellino était veuf ; il n'avait qu'une fille, Bianca, et c'est sur elle qu'il avait reporté toute la tendresse de son cœur sensible. Dans son enfance Bianca avait été fort gâtée et, en grandissant, elle avait conservé l'habitude de faire toutes ses volontés. Son père lui cédait toujours et, d'ailleurs, elle était presque constamment livrée à elle-même, car Benito était écrasé par ses affaires.

Bianca avait, avant tout, la passion des chevaux ; elle en possédait de merveilleux et était une écuyère remarquable. La plupart de ses journées, elle les passait à cheval, faisant, dans les merveilleux environs de Naples, de grandes randonnées.

À cette époque, le pays était loin d'être sûr. Le banditisme y régnait à l'état chronique et ces promenades de sa fille inquiétaient au plus haut point le banquier. Cent fois, il l'avait suppliée d'y renoncer puis, voyant qu'elle ne l'écoutait pas, il lui avait demandé en grâce de se faire accompagner par des domestiques.

Cela non plus ne lui plaisait pas, car elle voulait errer à sa guise, s'arrêter comme elle l'entendait, et elle prétendait qu'elle serait gênée par une escorte. En dernier lieu, et en désespoir de cause, Benito Rossellino avait donné l'ordre qu'un piqueur sortît un peu après Bianca, qu'il la suivît de loin sans se faire remarquer et veillât ainsi sur elle à son insu.

La jeune fille ne tarda pas à s'apercevoir de cette « filature » et elle eut vite fait de « semer » celui qui était chargé de sa protection. Cela ne faisait qu'augmenter son plaisir en le pimentant de l'attrait supplémentaire du fruit défendu.

Son but de promenade favori était le mont Somma. Les flancs de cette montagne ne sont pas sévères et dénudés comme ceux du Vésuve tout proche. La flore y est splendide et même exubérante.

Bianca, sur son cob alezan Stecca, sa monture de prédilection, grimpait à la pointe del Nasone d'où la vue est incomparable, puis elle redescendait par les sentiers en lacets et errait dans les grands bois de hêtres et de châtaigniers qui sont au nord du massif.

On comprendra la peur que ces expéditions solitaires inspiraient à

Benito quand on saura que plusieurs attaques avaient eu lieu récemment dans les gorges sauvages du massif de la Somma. Les victimes étaient des hommes qui avaient cherché à résister ; on ne les avait plus revus. Quant aux agresseurs, la police, se sentant impuissante, n'avait même pas cherché à les retrouver. C'était vraiment une folie de la part de la jeune fille de braver ce danger. Dix fois, vingt fois, le banquier avait fait des remontrances à sa fille ; elle les avait écoutées avec un sourire plein de gentille déférence, mais, le lendemain, elle avait à nouveau échappé au piqueur préposé à sa garde et, en rentrant, elle avait raconté en riant son admirable excursion sans la moindre rencontre du plus petit bandit.

Un soir, elle ne rentra pas. Vers la fin de la journée, le domestique, sorti le matin à sa suite, était revenu en disant que donna Bianca s'était dirigée du côté du Vésuve, et qu'à la fourche du chemin creux elle lui avait brûlé la politesse. Tout le jour, il l'avait cherchée en vain et, en désespoir de cause, il avait rallié la maison de son maître.

Comme ceci se produisait presque à chaque sortie, le banquier n'y attacha d'abord pas grande importance ; mais, quand la nuit fut tombée, son inquiétude devint de l'angoisse. Avertir la police était chose bien inutile. D'ailleurs, il n'était pas certain que Bianca eût été attaquée, elle avait peut-être été victime d'un accident, bien qu'elle fût une cavalière excellente. Stecca pouvait avoir fait un faux pas sur les pierres roulantes de ces montagnes volcaniques. La jeune fille n'était-elle pas, à cette heure, étendue blessée au fond de quelque précipice ?

Tous les serviteurs du palais Cassacalenda, et ils étaient nombreux, suivant l'usage napolitain d'alors, furent alertés. Benito Rossellino en forma plusieurs petites troupes armées et munies de lanternes, qui devaient battre la région aux portes de la ville. Lui-même se réservait de partir à l'aube avec une expédition montée pour parcourir le massif de la Somma. Cette exploration eût été complètement vaine pendant la nuit.

Les premières heures de la journée avaient sonné à l'église de l'*Incoronata* et Benito, qui ne s'était pas couché, compulsait des cartes de la région sur la table de son bureau quand le suisse entra. Cet homme avait entendu des coups frappés à la porte. Il s'était précipité, mais, ayant ouvert, il ne vit personne ; seulement, par terre, il trouva un pli à l'adresse de son maître et il venait le lui remettre.

Le banquier saisit le billet que lui tendait le domestique et l'approcha de la lampe. Il reconnut l'écriture de sa fille.

— Dieu soit loué ! s'écria-t-il, elle est vivante !

Elle était vivante, mais elle devait être blessée ou sous le coup de quelque grande émotion, car sa main si ferme avait tremblé en traçant les caractères de la suscription. Benito déplia le billet et il lut :

« Mon cher père,

« Ceux qui m'ont capturée acceptent de me rendre à vous si, demain, à six heures du soir exactement, vous apportez pour moi une rançon de cinquante mille lires dans la crypte de la vieille église de San Salvo, près d'Ottaiano. Ne venez pas avant l'heure prescrite ; soyez seul et n'avertissez pas la police.

« Faute de vous conformer ponctuellement à ces instructions, ceux qui me détiennent me tueront. Ils le feront également si, à l'heure indiquée, ma rançon ne leur est pas remise.

« Je vous embrasse.

BIANCA ».

On s'imagine aisément quelle journée de cauchemars fut celle du malheureux banquier. À chaque instant il avait envie de partir pour Ottaiano, mais la menace des ravisseurs de sa fille le faisait frissonner. « Ne venez pas avant l'heure prescrite », disait le billet. Il eût désiré au moins se rapprocher d'elle, mais, en même temps, il craignait de s'éloigner de sa maison au cas où un autre message lui arriverait.

Toute sa pensée était concentrée sur le moment où il retrouverait son enfant. Cent fois, il relut le message pour se persuader qu'il était bien écrit par elle. Mais, à mesure qu'il songeait au danger que courait sa fille, il se sentait envahi par une haine furieuse contre ses ravisseurs. Il lui était odieux de penser que ces hommes qui avaient enlevé Bianca, qui peut-être, lui avaient fait du mal, qui, en tous cas, lui avaient infligé un emprisonnement de vingt-quatre heures, pourraient, ensuite, profiter en paix du fruit de leur crime.

Lui, qui comptait parmi les premiers de la cité napolitaine, qui était écouté par tous et respecté aussi bien des autorités que des bourgeois et du peuple, il était à la merci de quelques bandits qui le rançonnaient suivant leur bon plaisir. La douleur, la rage, l'inquiétude, la haine faisaient bouillonner le sang de Benito.

Quand, vers onze heures du matin, le caissier de sa banque demanda à être introduit dans son cabinet, on pense si cet employé fut bien reçu. Il avait insisté très fort pour obtenir audience de son patron, disant que la commission qu'il avait à lui faire était de toute urgence.

— Voici, dit le caissier en entrant dans le bureau, deux billets de mille lires chacun de la Banca di Napoli que l'on vient de me donner en paiement.

Benito Rossellino devint cramoisi.

— Et puis après ? Allez-vous me déranger chaque fois que l'on vous

versera deux mille liras ?

— Monsieur, expliqua l'employé, ces billets sont faux, ils m'ont été remis par un inconnu et j'ai pris sur moi de faire arrêter par les garçons de service celui qui me les avait donnés. Que doit-on faire de cet homme ? Faut-il avertir la police ? Je n'ai pas voulu en prendre l'initiative avant de vous en avoir référé.

Le banquier tournait et retournait dans ses mains les deux coupures admirablement bien imitées et dont seul un spécialiste pouvait reconnaître la fausseté.

Le caissier ne comprenait pas pourquoi son patron réfléchissait si longtemps avant de prendre une décision en somme fort simple. Il pensa que, sans doute, son esprit était troublé par la disparition de sa fille, car tout le monde savait maintenant que Bianca n'était pas rentrée, mais on ignorait son agression et les conditions imposées à son rachat. L'employé fut tout étonné de voir, quand Benito releva la tête, que ses traits étaient détendus et qu'une flamme presque joyeuse brillait dans ses yeux.

— Vous avez très bien fait, dit le banquier. N'alertez pas la police pour l'instant. Nous verrons plus tard. Qu'on m'amène l'homme.

Le caissier disparut et, quelques instants après, des garçons de la banque, de solides gaillards, introduisirent un petit homme à l'aspect malingre, qui resta tête basse devant Benito. Celui-ci fit signe aux garçons de se retirer.

Après quelques minutes de silence, le banquier s'adressa d'un ton sévère au petit homme :

— Tu connais ces billets que tu as remis à ma caisse ? Ils sont faux.

L'homme inclina encore plus la tête en signe d'assentiment.

— En as-tu d'autres sur toi ? continua le banquier sur un ton moins rude.

Et comme son interlocuteur se taisait, il ajouta :

— Tu es entre mes mains et, si ce que tu me dis ne me satisfait pas, je te livrerai à la police, sinon je te ferai grâce.

Le faussaire risqua un timide regard vers le visage du banquier et, sans doute, reconnut-il à son expression qu'il valait mieux jouer franc jeu, car il déclara, en mettant sur le bureau un paquet enfermé dans un papier sordide :

— Il y en a là soixante-huit autres, nous en avons fabriqué soixante-dix. Ceux que j'ai donnés à votre caissier étaient les deux premiers. Ce n'est pas de chance !

— Me jures-tu sur ton salut éternel que ce que tu me dis est vrai ?

— Sur mon salut et sur san Lorenzo, mon saint protecteur, je le jure. Vous avez là le travail de bien des mois, car il faut longtemps pour réussir un billet de mille liras de la banca di Napoli, et pourtant, mon camarade et moi – car nous n'étions que deux – nous sommes

d'habiles artistes...

Le banquier était allé à son coffre. Il l'avait ouvert et en tirait des liasses de billets de banque. Le faussaire le regardait faire avec étonnement. Benito revint vers lui.

— Écoute ce que je vais te dire. Tes soixante-dix billets faux, je te les achète.

L'homme ouvrit des yeux ronds en voyant le banquier aligner devant lui soixante-dix billets de mille *lires*.

— Ceux que je te donne sont bons, spécifia Benito en souriant. Seulement, ne recommence plus, car cette fois, je ne t'achèterais plus tes billets et je te ferais envoyer au bagne. Avec l'argent que je te donne, tu peux t'établir, toi et l'autre... artiste... et vivre honnêtement.

Le faussaire était parti en invoquant la bénédiction de tous les saints du paradis sur cet homme généreux et indulgent, et en soulevant sur son passage à travers les bureaux de la banque la consternation de tous les employés, qui ne comprenaient pas que Rossellino l'eût renvoyé libre.

— C'est la perte de sa fille qui lui a troublé l'esprit, disaient-ils entre eux.

Un peu avant deux heures de l'après-midi, le banquier monta dans une voiture légère attelée de deux bons chevaux et, en compagnie de son seul cocher, prit la route d'Ottaiano. Il ne fallait pas tout à fait quatre heures pour atteindre ce village, mais les chemins étaient très mauvais et il tremblait d'être en retard.

Pendant ce temps, Bianca, la rage au cœur et n'en menant pas large, malgré sa bravoure, se trouvait enfermée dans la crypte de la vieille église de San-Salvo, un sanctuaire en ruines, abandonné depuis longtemps, qui s'élevait à quelques centaines de mètres du village d'Ottaiano, dans les bois qui couvraient les pentes du mont Somma.

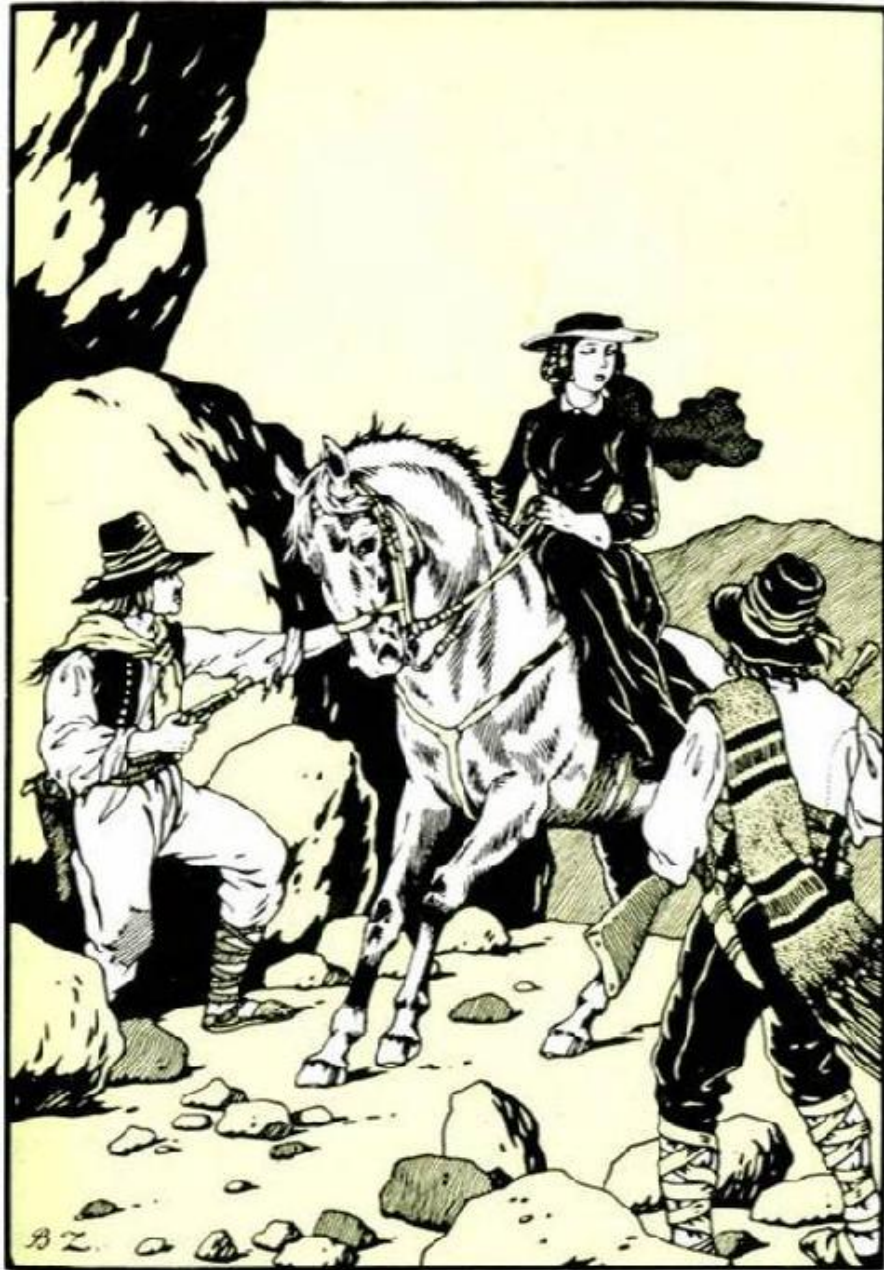
Voici comment c'était arrivé : elle avait passé une journée très agréable à contempler le panorama de l'oratoire Santa-Maria-di-Castello. C'était un lieu de pèlerinage très couru, mais, aujourd'hui, l'endroit était désert, elle avait pu en goûter tout le charme. Chez les frères franciscains qui se consacraient au service de la chapelle, elle avait obtenu des figues et du laitage dont elle avait fait son déjeuner. Quand la chaleur avait décliné, elle était remontée sur le dos de Stecca et elle était redescendue par une gorge qu'elle affectionnait pour son aspect sauvage et qui porte le nom de Lagno del Purgatorio.

Ce coin dantesque plaisait à l'imagination de la jeune fille. Ce n'était pas le purgatoire ; c'était l'enfer qu'il évoquait pour elle. Les troncs contournés et rabougris des pins qui poussaient dans les interstices des pierres lui paraissaient être des corps de damnés. Leurs branches tourmentées étaient leurs bras qu'ils tordaient de désespoir. À certains

endroits, la gorge était très resserrée et les feuillages formaient comme un dôme qui cachait le ciel, ce qui faisait que l'on s'avancait comme dans un tunnel. À d'autres, elle s'élargissait, mais là c'était un éboulis de blocs basaltiques qui semblaient attendre que quelque Sisyphe les poussât le long de la pente abrupte.

Bianca s'amusait de ce farouche et sinistre paysage ; à chaque coin de rocher, elle s'attendait à voir paraître la face cornue et grimaçante d'un diable.

Ce ne fut pas un diable, mais deux hommes à mine patibulaire qui, de derrière une roche noire, s'élancèrent vers elle. Ils portaient le costume, devenu classique, des brigands, mais qui était aussi celui des plus pacifiques lazzaroni de la campagne napolitaine.



Deux hommes à mine patibulaire s'élancèrent vers elle.

Bianca hésita un instant. Avait-elle devant elle des brigands ou simplement des pèlerins qui montaient à Santa-Maria-di-Castello et qui profitaient de cette rencontre pour exercer leur profession de mendiants ? Les individus, coude à coude, s'étaient postés sur l'étroit sentier qu'ils obstruaient complètement.

Bianca ne songea pas à parlementer ; elle ne songea pas non plus à fuir. Que ce fussent des brigands ou des mendiants, elle était décidée à passer au plus vite. Elle donna de l'éperon à Stecca et le poussa vers les deux hommes. Si c'étaient de pacifiques mendiants, ils s'écarteraient ; si, au contraire, c'étaient des brigands, ils seraient intimidés par sa résolution ; elle leva sa cravache, sa seule arme... Ce qui se passa ensuite, elle n'en avait gardé qu'un souvenir vague ; elle entendit une détonation et son cob s'écroula comme une masse.

En tombant avec son cheval, elle avait dû se heurter la tête contre une pierre, car elle était restée par terre sans connaissance. Quand elle fut sortie de son évanouissement, elle s'était rendue compte qu'elle était étendue à côté du cadavre de son cheval et que deux figures affreuses étaient penchées au-dessus d'elle.

— Allons, belle signorina, vous voici revenue de votre émotion, dit l'un des deux hommes.

— Je savais bien que ce ne serait rien, ajouta le second. Des comédies de femme...

Le premier avait fort cérémonieusement enlevé son chapeau pointu orné d'un ruban flottant ; il donna une bourrade dans les côtes de son acolyte.

— Dis donc, Giuseppe, veux-tu te conduire poliment et te découvrir devant la signorina ? Jamais on ne dirait, ma parole, qu'une même mère nous a élevés.

— Tu m'ennuies, Antonio, grogna l'autre. Nous avons bien autre chose à faire qu'à nous livrer à des galanteries inutiles et stupides.

Tandis qu'ils parlaient, Bianca avait dévisagé ses agresseurs. Ils se ressemblaient de façon extraordinaire et l'on voyait qu'ils étaient non seulement frères mais jumeaux. C'est à peine si on aurait pu les distinguer l'un de l'autre si Antonio n'avait pas eu plus d'intelligence dans le regard, mais aussi une expression plus fourbe, et si Giuseppe n'avait pas présenté dans son visage et son maintien quelque chose de bestial. L'un était plus délié, et l'autre plus fort, mais l'un ne valait certainement pas mieux que l'autre.

— Signorina, commença Antonio, nous nous en voudrions de vous laisser ici. Voyez, la nuit commence à tomber et il fait frais dans ces parages après le coucher du soleil. D'ailleurs, l'endroit est mal fréquenté et nous risquerions de faire de mauvaises rencontres. Nous allons donc vous prier de bien vouloir nous accompagner dans un lieu assez rapproché où vous serez à l'abri et où vous aurez toutes les

commodités pour passer la nuit.

Tout en parlant, Antonio avait pris la jeune fille par un bras, pendant que son frère la saisissait par l'autre. Ils l'avaient mise sur ses pieds.

Bianca avait retrouvé tout son sang-froid.

— Vous n'avez donc pas l'intention de m'assassiner, mais d'obtenir de l'argent, dit-elle sèchement.

Antonio s'inclina et sourit :

— Nous nous comprenons fort bien, répliqua-t-il, et il y a plaisir à causer avec une jeune fille aussi intelligente.

— Je n'ai pas d'argent sur moi, déclara Bianca.

— Ça, nous nous en sommes assurés pendant votre étourdissement, car je ne compte pas comme argent la menue monnaie trouvé dans la poche de votre selle et que nous avons prélevée pour offrir un modeste cierge à la madone, afin de la remercier de votre bienheureuse rencontre.

Bianca parut ignorer ce propos ; elle continua :

— J'appartiens à une famille aisée et si vous me laissez retourner chez moi je puis m'engager à vous faire remettre une certaine somme à titre de rançon.

— Oh ! excellentissima signorina, s'écria Antonio avec un air profondément attristé. Vous dites une famille aisée ! Le signor Benito Rossellino aurait-il donc été subitement ruiné ? Hier encore, il était de beaucoup l'homme le plus riche de Naples.

— Ah ! vous savez qui je suis ?

— Croyez-vous, signorina, que nous nous adresserions ainsi à n'importe qui ?...

— Eh bien ! puisque vous savez que je suis la fille du banquier Rossellino, vous êtes assurés qu'il vous récompensera largement...

— Qu'il nous récompensera largement de vous avoir attaquée et d'avoir tué votre cheval, nous en sommes persuadés. Vous êtes bien bête si vous croyez que nous nous serions donnés la peine de vous attendre et de vous arrêter pour que vous rentriez tout tranquillement chez vous et que votre père nous dénonce à la police.

— Oh ! Giuseppe, quel langage ! intervint Antonio, scandalisé. Évidemment, signorina, je ne puis m'empêcher de reconnaître qu'il y a du bon sens dans ce que dit mon frère, mais il faut lui pardonner la brusquerie de ses manières ; il est véritablement un homme de la campagne. Nous ne pouvons, en effet, nous séparer de vous sans nous être assurés, au préalable, de votre rançon, mais nous avons perdu déjà trop de temps à discuter. Lorsque nous serons arrivés là où nous vous supplions d'être notre invitée, nous vous exposerons comment nous souhaiterions que vous informiez votre noble père du service que nous voulons lui rendre.

Bianca vit qu'il n'y avait ni à se débattre, ni à résister, ni à discuter ; les bandits la tenaient solidement par les bras et, ainsi, ils descendirent dans le crépuscule par le chemin creux qui mène à Ottaiano.

La jeune fille regardait anxieusement à droite et à gauche, toute prête à profiter de la moindre occasion de s'échapper. Aucune ne se présenta. Elle savait que, dans ces parages, il ne fallait compter sur personne et qu'en dehors des villages – très rares – et de leurs environs immédiats, aucun paysan ne se risquait à sortir après le coucher du soleil.

On était maintenant dans un grand bois de hêtres que Bianca connaissait pour l'avoir traversé à cheval. Ce bois couvrait une partie du versant oriental de la montagne et s'étendait jusqu'au village d'Ottaiano. Bien que le chemin fût malaisé, souvent coupé de roches, les brigands, traînant leur captive, allaient vite ; lorsqu'il y avait des éboulis ou de grosses pierres en travers du chemin, ils la soulevaient de terre et elle avait l'impression d'être en leurs mains comme une plume.

On était presque à la limite du bois et il faisait à peu près nuit. Au loin, en avant, Bianca aperçut une lumière qui était celle d'une maison du village. Les bandits auraient-ils l'audace de le traverser ? Cette pensée fit tressaillir d'espoir la jeune fille. Elle trouverait bien moyen de crier, d'ameuter la population de la bourgade où elle était connue et où on ne manquerait pas de la secourir.

Mais Antonio et son frère n'étaient pas si naïfs. Au moment où le chemin s'élargissait pour devenir une route carrossable, les bandits tournèrent sur leur droite, se frayèrent un passage dans le fourré et, au bout d'une centaine de mètres, s'arrêtèrent.

Bianca vit devant elle les ruines d'une petite église. Plusieurs fois déjà elle l'avait aperçue à travers les arbres. C'était San-Salvo, sanctuaire en partie éboulé, dont seulement un morceau de la voûte du chœur subsistait encore ; en plein jour, ces ruines recouvertes de glycines et de vignes-vierges offraient, au milieu du décor sylvestre, un très joli tableau, mais, maintenant, elles étaient sinistres.

— Voici l'endroit, dit Antonio, où nous avons décidé, avec votre agrément, de vous donner l'hospitalité. Votre séjour, de toute façon, ne saurait s'y prolonger ; aussi voudrez-vous bien nous excuser de ce que votre installation aura d'un peu primitif et d'indigne d'une patricienne telle que vous.

Les brigands avaient fait le tour des ruines ; il y avait, vers l'emplacement du transept, une brèche dans les éboulis, brèche dissimulée par un bouquet d'arbustes. Les hommes saisirent Bianca, l'un sous les bras, l'autre par les pieds, et, écartant les branchages, pénétrèrent dans l'édifice écroulé.

La jeune fille fut remise debout et Antonio l'immobilisa en lui tenant le bras avec tant de fermeté qu'elle n'eut pas l'idée de chercher à lui échapper.

Giuseppe était allé en avant, pénétrant dans cette partie de l'église qui avait encore sa voûte ; il passa derrière l'autel. Bianca le vit déplacer des pierres et bientôt un orifice assez large lui apparut. À nouveau, les deux hommes la saisirent et, entrant, dans cette ouverture, descendirent, en la portant, les marches d'un escalier.

On la déposa par terre, dans un lieu qui lui parut être une cave fort humide et complètement obscure. Elle entendit ses ravisseurs chercher quelque chose à tâtons en poussant quelques grognements d'impatience. Enfin, ils parurent avoir trouvé ce qu'ils voulaient. Giuseppe battit le briquet et alluma une lanterne.

À sa lueur indécise, Bianca reconnut qu'elle était dans une crypte dont elle pouvait difficilement évaluer l'étendue, mais dont le cintre était très bas.

Antonio l'aida à se relever. Élevant sa lanterne, il lui montra, dans un coin, un tas d'herbes sèches et lui dit :

— Vous voyez, signorina, nous attendions votre visite et nous avons préparé un lit. Vous vous apercevrez que l'on n'y est pas mal et que, pour peu que l'on ait sommeil, on y dort fort bien. Malheureusement, il nous sera impossible, ce soir, de vous offrir autre chose pour souper que ce morceau de pain, mais demain, nous nous ferons un plaisir de vous apporter un plus copieux repas.

En parlant, le bandit avait tiré un morceau de pain du sac qui pendait à son côté et il l'avait placé sur une grosse pierre près de la lanterne. Il désigna une cruche.

— Voici de l'eau fraîche, elle provient d'une source qui jaillit non loin d'ici et à laquelle les gens du pays attribuent des vertus remarquables. Et, maintenant, parlons affaire. Voici du papier, une plume et de l'encre. Vous nous obligeriez fort en écrivant ce que nous allons vous dicter à votre très honoré père, afin de lui donner de vos nouvelles et de lui indiquer le moyen d'entrer en communication avec vous.

Comme Bianca ne bougeait pas, Giuseppe grommela.

— Et puis, dépêchez-vous, sans cela, moi, je vous ferai tâter de ceci.

Il avait fait briller, à la lumière de la lanterne, un long couteau très effilé.

— Giuseppe ! s'écria Antonio sur un ton de vif reproche, pourquoi parler de ces choses ? La signorina sait fort bien qu'elle a tout intérêt à faire ce que nous lui demandons pour son bien et, certainement, ce ne serait qu'à notre profond regret que nous en arriverions à de pareilles extrémités, et seulement au cas où elle ou son très honoré père nous y forcerait. N'est-ce pas, signorina, que vous voulez bien écrire ?

— Oui, répondit Bianca, les dents serrées.

Elle prit la plume, la trempa dans l'encre et traça ces mots, sous la dictée du bandit :

« Mon cher père,

« Ceux qui m'ont capturée acceptent de me rendre à vous si, demain, à six heures du soir exactement, vous apportez pour moi une rançon de cinquante mille lires dans la crypte de la vieille église de San-Salvo, près d'Ottaiano. Ne venez pas avant l'heure prescrite, soyez seul et n'avertissez pas la police.

Antonio s'interrompt, satisfait de sa rédaction.

— Ceci n'est pas mal, mais je crains qu'il n'y ait encore place pour de petits malentendus. En affaires, on n'est jamais assez précis. Veuillez donc ajouter encore ces quelques mots qui me semblent indispensables.

Il reprit sa dictée :

« Faute de vous conformer ponctuellement à ces instructions, ceux qui me détiennent me tueront. Ils le feront également si, à l'heure indiquée, ma rançon ne leur est pas remise ».

Encore une fois, le brigand s'arrêta. Il prit le billet, l'examina avec attention :

— C'est parfait ainsi. Nous ne vous demandons pas de transmettre nos respects au signor Rossellino, puisque nous n'avons pas encore l'avantage d'être connus de lui. Nous vous autorisons à ajouter quelque formule de tendresse qui doit toujours se trouver dans la lettre d'une fille à son père bien-aimé.

Bianca écrivit :

« Je vous embrasse. »

— Et maintenant, signez et inscrivez l'adresse.

La jeune fille obéit.

— Ne vous inquiétez plus de rien, cette missive sera fidèlement portée à destination. Nous allons vous laisser, mais soyez sans crainte, nous ne vous abandonnons pas ; l'un de nous restera constamment en haut de l'escalier et veillera sur votre tranquillité. Aussi, bien que le lieu soit un peu écarté, vous n'avez rien à craindre des brigands trop nombreux dans la région. Seule, la police pourrait vous causer de l'ennui...

Giuseppe intervint :

— Il veut dire que si les policiers apparaissaient, c'est-à-dire si votre père nous avait trahis, vous ne tomberiez pas vivante dans leurs mains. Je vous planterais moi-même mon couteau entre les épaules.

— Cela s'entend de soi-même, répliqua Antonio d'un ton excédé. Quand donc comprendras-tu qu'entre gens intelligents il y a des choses qui n'ont pas besoin d'être dites ? Bonne nuit, signorina, et que les saints anges écartent de votre sommeil les mauvais rêves.

Les hommes remontèrent l'escalier, laissant la lanterne à Bianca. Elle les entendit qui bouchaient l'ouverture par où l'on accédait dans sa prison. Dès qu'elle fut seule, elle se mit à l'inspecter avec soin. La crypte était petite, du moins la partie praticable, car elle était plus qu'à moitié comblée par les débris de pierre et de terre, sa voûte ayant été défoncée en un point par l'écroulement de l'église supérieure. En considérant les parois, Bianca s'aperçut qu'il y avait bien eu des soupiraux mais qu'ils étaient bouchés. La bougie, qui éclairait sa lanterne, se mit à charbonner ; elle se hâta de profiter du peu de lumière qui lui restait pour arranger son lit de feuilles sèches et elle s'y étendit.

Maintenant qu'elle n'était plus soutenue par l'espoir de s'évader et par la volonté de paraître impassible devant ses ravisseurs, la jeune fille éclata en larmes. Elle songeait aux angoisses de son père et aussi aux dangers dans lesquels elle s'était si imprudemment jetée.

Le temps lui parut long. Elle ne savait pas quelle heure il était ; la voûte, au-dessus de sa tête, ne devait pas être très épaisse, car, à plusieurs reprises, elle entendit un bruit de pas – sans doute ceux de ses geôliers. Pendant des heures et des heures, elle s'était agitée sur sa couche rudimentaire quand soudain, très assourdi, parvint jusqu'à elle un bruit de cloches. C'était à l'église d'Ottaviano que l'on sonnait l'angelus.

Avec ferveur, la jeune fille dit les prières que l'on doit réciter lorsque s'égrènent les neuf coups. Ce chant des cloches lui avait redonné du courage en la reliant avec le monde extérieur ; elle se sentait moins seule, moins perdue, elle savait aussi que le temps passait, que déjà on était au matin et que, dans quelques heures, elle verrait son père.

Les cloches, les chères cloches tintèrent plusieurs fois, appelant les fidèles aux offices, puis résonna l'angelus de midi. Quelques instants après, un peu d'air et de lumière firent irruption dans la crypte ; les brigands étaient en train de découvrir l'ouverture de l'escalier. Ensemble ils descendirent les marches.

Dans la pénombre qui, maintenant, régnait dans sa prison, la jeune fille put voir qu'ils avaient l'air satisfait ; Antonio, après s'être galamment enquis de sa santé, lui avoir demandé si elle avait passé une bonne nuit, disposa devant elle du pain, du fromage et des figues.

— C'est une nourriture frugale, dit-il, mais propre à éclaircir le teint des dames et qui convient à tous les estomacs. Ce soir, dans le palais de votre très honoré père, vous dégusterez sans nul doute un meilleur

souper.

Bianca avait faim. Elle fit honneur au fromage et aux fruits, sans s'occuper de la présence de ses geôliers.

Quand elle eut fini, Antonio lui dit :

— Nous sentons que notre présence ne vous est pas particulièrement agréable et, d'ailleurs, il est bon que nous soyons là-haut pour surveiller les alentours. Nous ne refermons pas l'entrée de ce souterrain, mais que cela ne vous donne pas l'idée de nous quitter, car, pas un instant, nous ne cesserons de veiller sur vous.

— Et vous savez, gronda Giuseppe, nous n'hésiterions pas à vous tuer.

Encore une fois, il exhiba sa longue lame effilée.

Antonio l'entraîna. Ils remontèrent les marches et disparurent. De temps en temps, Bianca voyait l'ombre de l'un ou de l'autre se profiler devant l'entrée de la crypte, où elle apercevait leurs pieds chaussés d'espadrilles et leurs jambes serrées dans des chiffons.

Les heures s'écoulaient lentement. À mesure qu'elles passaient, ses craintes lui revenaient. Pourvu que le billet eût bien atteint son père ; pourvu qu'il ne fît pas quelque démarche imprudente ! Le jour qui tombait dans le souterrain était plus terne. Il devait certainement être plus de six heures et son père n'était pas là !

Un bruit de paroles vint du haut. Bianca tendit l'oreille dans l'espoir d'entendre une voix chère, mais ce n'étaient que ses geôliers qui se disputaient. Dans leurs injures, repassaient constamment les mots de « mort », de « couteau », de « rançon », de « trahison ». Il y eut une éclipse de lumière, c'étaient les deux brigands qui s'engageaient dans l'escalier. Ils semblaient très fort en colère et, cette fois, ce fut Giuseppe qui parla le premier :

— Votre père s'est moqué de nous. L'heure est passée depuis près de quarante-cinq minutes ; il nous est impossible d'attendre plus longtemps.

Bianca s'était reculée dans un coin de la crypte. Antonio ne prenait plus sa défense. C'est d'une voix sifflante et bien différente de celle avec laquelle il lui avait toujours adressé la parole qu'il surenchérit sur son frère :

— Benito Rossellino nous prépare certainement quelque embûche. Il aime mieux son argent que sa fille ; ça le regarde, mais nous, nous avons fait tout ce que nous avons pu, nous nous sommes montrés patients à l'extrême. Nous n'allons pas risquer notre liberté et peut-être notre vie pour des gens qui lésinent sur cinquante pauvres mille lires ! Nous n'avons déjà que trop tardé ; il est probable qu'à cette heure la police de Naples est en mouvement ; ils doivent nous cerner et il faut que nous nous échappions. Ainsi, ne vous en prenez qu'à votre père si nous sommes obligés de nous débarrasser de vous. Faites

votre prière !

Toute fierté, et même tout courage, avaient abandonné la pauvre Bianca ; elle se jeta à genoux devant les brigands :

— Je vous en supplie, dit-elle, attendez encore quelques instants ; il est certainement arrivé quelque chose à mon père. Je sais qu'il n'aura pas prévenu la police. Il viendra, il ne doit pas être loin. Vous ne pouvez pas m'assassiner ainsi ; ce serait trop affreux.

Elle se tramait aux pieds des deux hommes ; mais un double ricanement fut leur seule réponse.

Giuseppe avait repris son couteau, ce couteau dont il l'avait, deux fois déjà, menacée. Brutalement, il l'avait saisie par l'épaule, lui arrachant, dans ce mouvement, le haut de sa robe et découvrant la peau blanche et satinée de son cou.

Très doucement, vint, à ce moment, le son de l'angelus, les neufs coups, espacés trois par trois...

Giuseppe lâcha l'épaule de la jeune fille et remit son poignard dans sa ceinture. Antonio et lui, d'un même geste, s'étaient découverts et pieusement s'étaient signés ; ils marmottaient à mi-voix la prière.

Le dernier coup finissait à peine de tinter et son écho venait mourir sous les voûtes du souterrain quand, là-haut, une voix retentit :

— Bianca ! Bianca ! Où es-tu, mon enfant ? Bianca !

— Mon père ! s'écria la jeune fille.

Giuseppe l'avait immobilisée. Avec précaution, Antonio montait les marches ; il risqua sa tête au dehors ; il aperçu Benito Rossellino, tout seul, qui regardait autour de lui, cherchant l'endroit où l'on avait caché sa fille.

Antonio s'avançait, le feutre à la main.

— Bonsoir, illustrissime signor, nous vous attendions avec impatience. Avez-vous ce qu'il faut ?

— Oui, répliqua le banquier. Où est ma fille ?

— Je comprends votre hâte. Votre Seigneurie n'aura pas beaucoup à attendre ; la signorina est en excellente santé, sous notre garde.

Un instant après, Bianca était dans les bras de son père. Longuement, il la tint serrée contre son cœur. Ce fut Antonio qui troubla cette joie.

— J'espère que Votre Seigneurie n'oubliera pas, avant de partir, la petite formalité...

Le banquier prit une liasse dans sa poche et la tendit aux brigands. Les deux hommes se mirent à compter avidement les billets.

— Tout est parfait, dit Antonio mielleux, nous sommes gens d'honneur et, bien que la signorina vaille beaucoup plus que cette petite somme, nous la remettons entre les mains de Votre Excellence, sans même réclamer les frais que nous a coûtés l'hospitalité que nous lui avons offert, trop heureux qu'elle ait daigné séjourner dans notre

modeste refuge. Cependant, nous demandons encore une chose, que Votre Seigneurie veuille bien nous donner sa parole qu'il ne nous dénoncera pas à la police, ce qui serait un procédé déloyal et discourtois...

— Et dont nous saurions bien vous punir, ajouta Giuseppe.

— Vous avez ma parole que je ne vous dénoncerai pas, répondit le banquier.

Le père et la fille quittèrent les ruines. Ils descendirent vers Ottaiano. Benito expliqua à Bianca qu'étant parti très à temps pour venir la chercher, une roue de sa voiture s'était rompue dans les mauvais chemins et qu'il avait dû continuer à pied, désespéré à l'idée d'arriver peut-être trop tard.

— Il ne s'en est pas manqué de beaucoup, père. Sans l'angelus, j'aurais été certainement poignardée...

Benito tint sa parole. Il ne dénonça pas les brigands mais, deux jours plus tard, on apprit que deux individus, deux frères, Giuseppe et Antonio Lobra, avaient été arrêtés alors qu'ils cherchaient à écouler un faux billet de mille lires. Sur eux, on avait trouvé quarante-neuf billets identiques.

C'étaient ceux que Benito Rossellino avait achetés au faussaire.

Les deux hommes furent pendus, mais, en reconnaissance de la protection manifeste de la madone, dont la prière avait arrêté le bras des assassins, le banquier fit peindre le tableau qui, aujourd'hui, se trouve dans l'église de l'Incoronata, et c'est là la légende que, moyennant un pourboire, raconte le brave sacristain.



Le crime de la Solfatare



I Naples est la ville la plus animée et peut-être la plus gaie du monde, celle où la joie populaire s'étale le plus librement, si ses environs respirent, en général, le bonheur de vivre, il existe cependant, dans ses parages, une région où s'arrête l'insouciance, où le sourire se fige et où meurt la chanson. Sa désolation est dissimulée par une ardente végétation, comme cette tête de mort que portent certains papillons est cachée entre leurs ailes de velours et de satin. On dirait que la nature a voulu épargner la vue de ce lieu endeuillé à l'insouciant population de la côte napolitaine.

Lorsque vous sortez de Pouzzoles, après être passé devant l'église de la Deipara, si vous dédaignez la route des autocars et voulez couper au plus court, vous vous engagez dans un chemin étroit qui serpente au milieu de vignes. Au bout de quelques instants, le sol s'élève sous vos pas et la montée se fait de plus en plus rapide. Comme vous arrivez au haut de la côte, tout à coup vous émergez de ces vignes qui, à la manière italienne, suspendent aux branches d'arbres fruitiers leurs pampres et leurs grappes et vous ont enveloppé complètement et, devant vos yeux, s'étale le plus lugubre et le plus désolant des paysages.

Imaginez une grande cuvette dont le fond est jaune, gris, ou, par places, blanchâtre, et qui à travers mille fissures, laisse échapper une fumée âcre qui vous prend à la gorge : c'est la Solfatare.

La Solfatare est, par les habitants du pays, fréquemment appelée le petit Vésuve et, en effet, c'est le cratère d'un volcan, un volcan qui jamais ne s'éteint complètement. Il paraît qu'en l'an 1198 il y eut là

une éruption de lave. Depuis lors, ce cratère ne déborde plus, mais, certaines années, dans sa partie la plus basse, se forme comme un lac d'un liquide sulfureux qui bouillonne et qui s'agite sous l'action du feu intérieur de la terre ; et puis, peu à peu, la croûte se reforme et il n'y a plus qu'une étendue de terre morte coupée par des crevasses fumantes.

Les anciens croyaient que la Solfatare qu'ils appelaient le Forum Vulcani, était une des bouches des Enfers et, vraiment, on comprend qu'ils aient eu cette pensée lorsque l'on voit fumer cette cuve infernale et que l'on entend les grondements sourds qui paraissent venir des entrailles de la terre. La nuit surtout ce cratère a quelque chose de diabolique ; dans le silence des choses les pas de celui qui s'aventure dans son cirque résonnent de façon inquiétante, tandis que les fumerolles montent et se tordent au clair de lune comme des âmes de damnés.

Un peu après 1870, une très riche Anglaise, lady Thornswaite, une femme de grande allure et qui avait dû être fort belle, mais qui avait largement dépassé la soixantaine, vint s'installer à Naples. Au lieu de se fixer à Sorrente, à Capri, à Castellamare ou dans quelque une de ces localités bénies des dieux et recherchées par les étrangers fortunés, elle jeta son dévolu sur une vieille construction du XV^e siècle, qui s'appelait la villa Dino, et s'élevait sur le flanc de la montagne qui domine la Solfatare, près du couvent des capucins de San Gennaro, là où, dit-on, en l'an 305, fut décapité saint Janvier.

La villa Dino était abandonnée depuis de longues années ; personne n'avait jugé utile d'y faire des réparations et elle tombait presque en ruines. Lady Thornswaite fit refaire les toits, consolider les murs, aménager un peu les appartements, mais elle s'attacha à ne pas changer la physionomie de l'habitation qui était sévère et morne.

La grande villa à l'italienne, avec ses façades nues et sans ornements, peintes d'un jaune uniforme, n'était entourée que de quelques plantes chétives et d'arbres mal venus qui faisaient semblant de constituer un parc, le sol rocailleux se refusant à produire toute autre végétation. La face principale de la villa était tournée vers la Solfatare ; par derrière, la maison était presque collée à la montagne.

Le dedans répondait au dehors ; au rez-de-chaussée, c'était une suite de grandes salles, voûtées, pour la plupart décorées en grottes ; d'autres portaient sur leurs murs des revêtements de coquillages, d'autres enfin étaient tapissées de marbre noir ; presque pas de meubles dans ces salles gigantesques, et le peu qui s'y trouvait était à l'échelle des pièces.

Au premier, des salons également démesurés n'avaient pas été touchés, ils gardaient leur décoration Louis XV rococo, leurs mobiliers lourds et surchargés de moulures et de sculptures et leurs boiseries dans lesquelles s'encadraient des tableaux représentant les anciens

propriétaires de la villa, austères gentilshommes napolitains ou espagnols.

C'est à cet étage qu'habitait lady Thornswaite ; sa chambre s'ouvrait au nord-est et était celle d'où l'on avait la meilleure vue sur la Solfatare. Comme toutes les pièces de la villa, celle-ci était très grande, mais elle se distinguait des autres du fait qu'au lieu d'être nue, elle avait des rideaux et des tentures aux tons fanés, pesants vestiges du passé.

Au début de son installation, des Anglais, parents ou amis, étaient venus rendre visite à leur compatriote, mais ils s'étaient vite lassés de la tristesse du lieu et ils avaient déserté les chambres d'apparat mises à leur disposition.

Depuis près d'un an, lady Thornswaite vivait seule ; elle avait pris des serviteurs du pays recrutés à Pouzzoles ou à Cumes, que dirigeait et commandait son butler, l'Anglais Adam Parnell.

La millionnaire payait largement, et cependant les domestiques ne restaient pas longtemps à son service. Les plus fidèles demeuraient deux mois, trois mois au plus, quelquefois seulement quinze jours. Parnell, seul, était à poste fixe.

Pour les paysans des environs, lady Thornswaite était une énigme vivante ; on la voyait passer droite et raide dans des robes toujours sombres, dans une sorte de deuil perpétuel rehaussé seulement d'un collier d'opales à monture de platine, et les bonnes gens superstitieux, la voyant ornée de ces pierres maléfiques, et pouvant difficilement prononcer son nom, ne l'appelaient plus que la « Dame aux Opales ».

Instinctivement, les campagnards s'écartaient d'elle. Au début, elle avait voulu caresser les enfants, leur dire quelques mots, elle leur apportait des bonbons dans son réticule, mais les enfants la fuyaient ; même l'attrait de la gourmandise ne parvenait pas à leur faire vaincre la terreur qu'elle leur inspirait. Celle-ci était si grande que le pauvre Jim, le petit épagneul noir qui l'accompagnait toujours, ne trouvait pas de compagnon de jeu. Quand il arrivait, si drôlement frétillant, les gens rappelaient leurs chiens et Jim était tout étonné de se voir au ban de la gent canine.

Rien n'expliquait cette hostilité de toute une population en général accueillante et souriante. Lady Thornswaite n'avait fait de mal à personne, au contraire ; elle envoyait tous les mois une somme assez importante aux municipalités voisines pour le soulagement des pauvres ; s'il y avait quelque souscription ou quelque appel à la générosité, elle était la première à s'inscrire.

Pourquoi donc en voulait-on à la « Dame aux Opales » ? Elle avait tout de même le droit d'être triste, de préférer se promener dans les champs dénudés qui entourent la Solfatare plutôt que sur les riantes falaises qui dominent la mer ; elle n'avait pas besoin de dire à tous le

drame qui avait brisé sa vie : son mari et son fils unique noyés sous ses yeux un beau jour d'été sur la Tamise. Peut-être sa raison avait-elle été un peu dérangée, peut-être était-ce de sa part une singulière originalité que de penser que les volutes de fumée qui sortaient des entrailles de la terre brûlée lui apportaient la pensée de ses chers disparus et que, par cette fumée, ils correspondaient avec elle ; mais, en somme, cette superstition était inoffensive et n'expliquait pas les histoires singulières qui couraient sur son compte et qui étaient surtout colportées par les domestiques qui avaient servi à la villa Dino.

Ne disait-on pas qu'elle passait ses soirées en tête-à-tête avec un Diable, un diable noir, et qu'elle causait familièrement avec lui ? Cette légende rapportée par Emma, par Margherita, par Fiorenza et par plusieurs autres jeunes filles qui avaient servi à la villa comme femmes de chambre, prenait des proportions inouïes, et n'avait-elle pas pour origine le simple fait que la pauvre femme, dans ses soirées solitaires, n'ayant pour confident que son seul ami, Jim, le petit épagneul noir, lui parlait inlassablement en anglais et lui racontait l'histoire d'un temps où elle était heureuse.

Mais vous auriez pu dire ceci à n'importe quel habitant de Cumes ou de Pouzzoles, il eût haussé les épaules et vous eût répondu qu'Emma, Margherita, Fiorenza avaient vu le Diable en conversation avec la « Dame aux Opales » et que leur témoignage valait bien le vôtre.

Tous ces racontars contre sa maîtresse, le butler Parnell les écoutait, indifférent. Il recrutait, de plus en plus difficilement, il est vrai, des serviteurs du pays qu'il fallait décider par des gages de plus en plus élevés, et il les voyait partir avec le même dédain.

Depuis quelque temps, on ne parvenait plus à trouver de jardinier et le maigre parc était totalement à l'abandon. Enfin, il n'y avait plus eu moyen d'avoir de femme de chambre, ni de cuisinière, et c'était Parnell qui, toujours silencieux et hermétique, faisait le service de sa maîtresse.

Elle ne semblait pas s'apercevoir de cette situation, mais si les villageois, au lieu de fuir lorsque la « Dame aux Opales » faisait de leur côté une promenade, l'avaient regardée, ils auraient remarqué que son expression était plus triste encore que d'habitude et que ses rides se creusaient singulièrement. Jim, seul, comprenait cette détresse et multipliait les gentilleses que lui suggérait son cœur de bon chien.

En ces dernières journées de l'été, on ne vit plus lady Thornswaite. Était-elle malade ou avait-elle simplement le caprice de rester chez elle ? Était-elle déprimée par l'état de l'atmosphère ?

Le temps, en effet, était lourd, orageux, chargé d'électricité, et les gamins qui, à cette époque où les touristes étaient encore rares, s'aventuraient dans le cratère de la Solfatare où ils s'occupaient à creuser le sol de leur bâton pour en voir sortir la fumée, avaient

raconté que le fond de la cuvette était entré en ébullition. Le liquide volcanique avait crevé la couche de terre et bouillait comme une immense marmite.

Les mères avaient pieusement invoqué saint Janvier et avaient été porter des cierges à la chapelle qui lui est consacrée dans le monastère des capucins. Elles avaient interdit à leur progéniture de s'approcher du volcan, sous les menaces les plus sévères ; le clergé de Pouzzoles et celui de Cumes avaient organisé des processions. Le grondement souterrain, qui se fait si souvent entendre à la Solfatare, avait redoublé de force et de fréquence.

Presque tous les soirs, le roulement du tonnerre lui répondait comme si le ciel avait ouvert une dispute avec l'enfer, et il ne se passait guère de jour sans qu'il éclatât un orage ; du cratère, des colonnes de fumée s'élevaient plus denses que d'habitude, allant se mêler aux lourds nuages bas qui cachaient le soleil.

Toutes ces perturbations des éléments étaient étrangères à lady Thornswaite confinée dans ses appartements ; elle n'était point malade pourtant, mais extrêmement nerveuse, et si quelqu'un l'avait vue, il en aurait certainement eu pitié ; mais personne ne la voyait qu'Adam Parnell et on ne peut pas dire que ce serviteur aux gestes automatiques, à la figure fermée, fût vraiment quelqu'un. Jim, lui, qui, par la classification des êtres, n'était pas non plus quelqu'un, sentait le désarroi de sa maîtresse. Il refusait, pour ainsi dire, de la quitter ; s'il demandait, en grattant à la porte, de pouvoir sortir afin de se livrer aux ébats indispensables dans ce qui avait été le parc, il s'empressait de rentrer.

Il restait pelotonné auprès de lady Thornswaite, levant vers elle ses yeux compatissants et interrogateurs comme pour la supplier de lui dire la cause de son anxiété. À cette muette interrogation la vieille dame répondait en lui parlant longuement tout bas. Il écoutait patiemment et, enfin, il secouait sa tête et ses longues oreilles noires avec l'air de dire : « Je ne comprends pas, que veux-tu ? Je ne suis après tout qu'un petit chien. »

— Votre Seigneurie n'a pas de commission pour Pouzzoles ? demanda un matin, comme d'habitude, le butler Parnell. Je descends aux provisions avant qu'il ne fasse trop chaud.

On était le 2 septembre et nous avons dit que la température était particulièrement étouffante.

— Oui, j'ai une lettre à mettre à la poste.

Le domestique glissa la missive dans sa poche, salua d'une inclinaison de corps mécanique et s'en alla. Dans son office, il sortit l'enveloppe et lut l'adresse qui était celle de sir George Vermont, le neveu de lady Thornswaite.

« Elle lui écrit bien souvent depuis quelque temps à celui-là ! pensa

le butler. Il faudrait tout de même voir ce qu'elle mijote. »

Fort tranquillement, comme un homme qui fait une besogne normale et qui ne craint pas d'être dérangé, il mit une casserole d'eau à bouillir sur un réchaud à alcool et, quand la vapeur se dégagea, il passa l'enveloppe au-dessus du récipient et la lettre s'ouvrit toute seule.

« Ho ! Ho ! grommela-t-il, quand il eut parcouru la missive, j'ai été bien inspiré en me renseignant. »

Voici ce qu'écrivait lady Thornswaite :

« Mon cher neveu,

« Venez vite, par pitié ! Comme je vous l'ai dit, j'ai peur de Parnell. Je soupçonnais depuis longtemps que c'était lui qui éloignait tout le monde de la villa Dino afin d'y être seul avec moi et de me tenir à sa merci. J'ai maintenant la certitude que c'est un criminel.

« Il y a quelques jours, j'ai cherché en vain un de mes carnets de chèques sur la Foreign Bank où j'ai mes fonds.

« Depuis combien de temps manquait-il ? Je l'ignore, car j'avais des chèques dans mon vieux chéquier. Je crus que ce carnet était égaré en se glissant parmi les papiers, mais, vendredi dernier, ayant entendu le facteur sonner à la grille de la villa, comme il le fait quand il dépose les lettres dans la boîte, j'ai été moi-même, en l'absence de Parnell, et vous savez que je n'ai point actuellement d'autres domestiques, prendre mon courrier. Il s'y trouvait un relevé de la Foreign Bank. L'ayant vérifié, je m'aperçus que plusieurs chèques au porteur, d'un montant total d'environ 1 000 livres avaient été encaissés. Je savais très bien n'avoir pas fait ces chèques.

« Le voleur ne peut être que Parnell ; je n'ose pas, toute seule et à la merci de cet homme, porter plainte. »

Dans le restant de la lettre, lady Thornswaite insistait sur la nécessité de la venue de son neveu et sur son urgence, disant que, maintenant, elle craignait même pour sa vie.

« Ce sont là des poulets auxquels il faut couper les ailes », grogna Parnell et, sans recoller l'enveloppe, il remit le pli dans sa poche.

« Il est temps d'agir. »

Ce soir-là, après avoir pris dans sa chambre son thé qui constituait son dîner, lady Thornswaite ouvrit la porte pour que Jim allât faire sa promenade vespérale. Habituellement, cette promenade était très courte, mais aujourd'hui il semblait s'attarder.

Au bout d'une demi-heure, la vieille dame s'inquiéta ; l'orage quotidien grondait, elle craignait qu'il ne se mît à pleuvoir et que la

petite bête ne fût trempée ; elle ouvrit la fenêtre et appela : « Jim ! Jim ! »

Dans des cas semblables, aux cris de sa maîtresse, l'épagneul répondait par un aboiement : « Je viens ! Je viens ! » mais ce soir, lady Thornswaite n'eut, pour toute réponse, que le grondement du tonnerre, tandis qu'un éclair zébrait l'horizon.

Elle appela encore plus fort. Une rafale de vent chaud la fouetta au visage. Elle s'égosillait à la fenêtre. Où pouvait bien être le petit chien ? Encore et encore elle appela. Elle résolut d'aller le chercher.

Dans l'antichambre elle rencontra Parnell, qui rentrait des chaises du jardin, qu'il mettait chaque jour consciencieusement sur la terrasse, bien que sa maîtresse n'en usât jamais.

— Parnell, vous n'avez pas vu Jim dans le parc ? demanda-t-elle.

— Excusez-moi, milady, je l'ai vu.

— Où ça ?

— Là, tout à l'heure, sur la terrasse, il courait. Je l'ai appelé, il n'est pas venu. Il descendait la pente.

— Il allait vers la Solfatare ?

— Je crois bien que oui, milady. Sans doute avait-il entendu aboyer quelque chien.

— Mais vous auriez dû l'arrêter, Parnell ; vous savez bien qu'il ne doit pas sortir sans moi du parc.

— Je l'ai appelé, milady, comme je vous l'ai dit ; mais il n'a pas obéi.

— Il fallait me prévenir tout de suite.

— J'ai pensé, milady, que c'était inutile et que, peut-être, il était revenu par l'autre côté de la maison.

— Non, il n'est pas revenu. Il faut absolument le chercher.

— À vos ordres, milady. J'y vais.

— Moi aussi.

— Oserais-je suggérer que si Votre Seigneurie veut aller elle-même à la recherche de son chien, il vaudrait mieux que nous n'y allions pas ensemble et que je prenne le sentier qui passe derrière la Solfatare, tandis que Votre Seigneurie coupera par le plus court ; nous aurons des chances de retrouver le chien plus promptement, car je ferai remarquer à Votre Seigneurie qu'il ne tardera pas à pleuvoir.

— Oui, oui, vous avez raison, Parnell.

Lady Thornswaite saisit une écharpe qui se trouvait dans l'antichambre, et s'élança dans la nuit, tandis que Parnell, ayant passé un vieux manteau marron sur son habit, s'éloignait par le sentier des vignes.

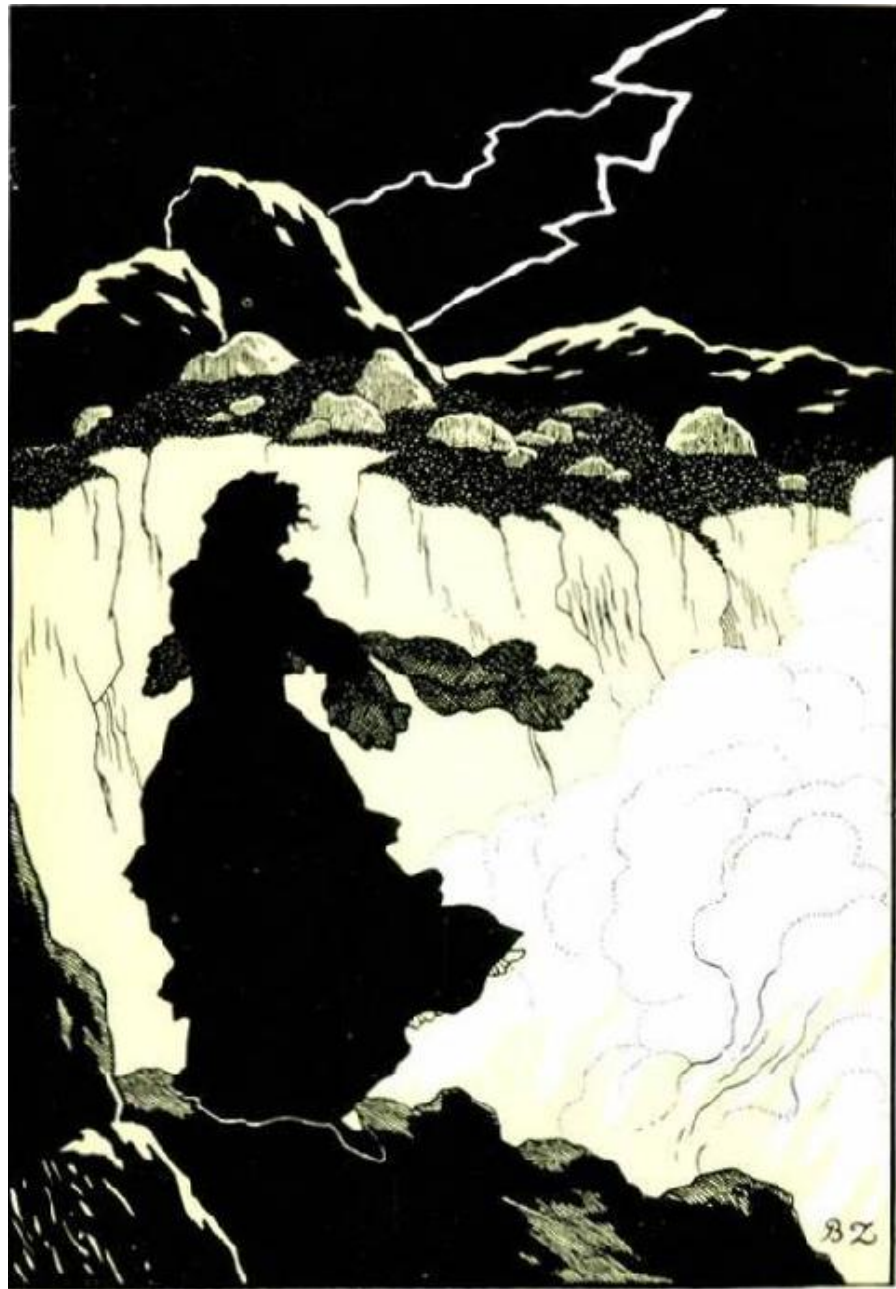
Il faisait très noir. Le vent s'élevait par bourrasques, apportant une âcre odeur de soufre. Sur le mauvais chemin raboteux, lady Thornswaite courait, se tordant les pieds sur les cailloux dans ses

souliers d'intérieur : « Jim ! Jim ! » appelait-elle, la voix éplorée. Rien ne répondait que le tonnerre et ce grondement souterrain qui venait du volcan.

Lady Thornswaite ne remarqua pas que ce roulement était plus violent qu'à sa dernière promenade. Elle ne fit pas attention non plus au souffle plus méphitique du cratère ; elle ignorait l'activité de la Solfatare.

Elle dévalait le sentier en se tournant les chevilles et en criant : « Jim ! Jim ! » tandis que le vent plaquait ses mèches grises sur sa figure. Elle ne songeait qu'à une chose : à son petit chien, son compagnon, son ami qui était perdu. Cette absence de son fidèle épagneul n'était pas naturelle. Elle soupçonnait l'hostilité des villageois. Elle pensait que, lâchement, l'un d'eux, pour l'atteindre, avait pu s'attaquer à l'innocent animal. Peut-être avait-il été pris dans quelque piège ? À force de vivre dans les appartements, il aurait oublié ce que doit savoir un chien qui se promène libre dans les campagnes.

« Jim ! Jim ! » répétait la pauvre femme. Le sentier montait brusquement. Un éclair, embrasant le ciel, lui avait montré qu'elle était au bord de la Solfatare. Une seconde, la grande cuvette sinistre, noyée de vapeurs lourdes, lui apparut.



Un éclair, embrasant le ciel, lui avait montré qu'elle était au bord de la Solfatare.

L'idée lui vint que peut-être l'épagneul était tombé dans une crevasse. Elle connaissait bien la Solfatare pour l'avoir parcourue en tous sens ; elle savait que les fissures du sol étaient trop étroites pour qu'un homme y tombât, mais le terrain, à cet endroit, était si mouvant, qu'il pouvait s'être formé une excavation où un petit chien aurait pu choir. Il était sans doute là, à demi asphyxié. « Jim ! Jim ! »

Elle s'avança dans le cratère. Elle ne savait pas que là-bas, dans le fond, un lac bouillonnait.

Les émanations sulfureuses la prenaient à la gorge, la faisaient tousser. Elle hoquetait tout de même : « Jim ! Jim ! » tout en marchant sur le sol mou et friable. Elle était déjà engagée assez loin quand, tout à coup, son oreille fut frappée par un cri, un cri de souffrance ; elle reconnut la voix de son épagneul, cette voix qui n'était pas lointaine : « Jim ! Jim ! Viens, mon petit chien, viens vite ! »

Un hurlement de douleur lui répondit. C'était chose certaine, Jim était en danger et se débattait.

Lady Thornswaite, malgré le vent, malgré le terrain qui cédait sous ses pieds, malgré sa toux, malgré la nuit, prit son élan vers l'endroit d'où son chien l'appelait : « Jim ! Jim ! »

Mais, tout de suite après, il y eut un cri d'épouvante, un long gémissement. Lady Thornswaite venait de disparaître dans le lac bouillonnant dont le flot s'était refermé sur sa tête.

À ce cri, la plainte lugubre d'une bête avait fait écho et puis, plus rien. Le ciel et l'enfer avaient continué leur grand dialogue où s'alternaient les bruits souterrains et les roulements de tonnerre.

Un quart d'heure plus tard, la porte du couvent des capucins avait retenti de coups répétés. Tout endormi, le frère portier était venu ouvrir le judas, il avait jeté les rayons de sa lanterne sourde sur le visage du visiteur.

— Toi, Anselmo, à cette heure ! dit-il en le reconnaissant.

— Ouvrez ! Ouvrez vite ! Ouvrez ! Il faut que je parle au père abbé ! Par tous les saints du paradis, ouvrez ! Il y va du salut de mon âme et peut-être de beaucoup d'autres ! Ouvrez, je vous en conjure !

Les règlements de l'ordre ne permettaient pas d'introduire d'étrangers dans le couvent après le coucher du soleil, sauf en cas d'absolue nécessité. À en croire Anselmo, un brave vigneron de Pouzzoles, la nécessité était évidente. Le frère tira le battant. Le vigneron se précipita à l'intérieur.

— Fermez bien la porte, mon frère, cria-t-il. Jetez de l'eau bénite, appelez le père abbé, je suis sûr qu'il me suit.

— Mais qui ça, mon garçon ? demanda le frère que cette agitation commençait à gagner.

— Le Diable, répliqua en tremblant Anselmo, tout en se signant à plusieurs reprises.

La chose, en effet, était grave. Anselmo n'était ni un buveur, ni un exalté, ni un enfant, c'était un père de famille de cinquante ans, affilié à une pieuse confrérie et membre du conseil du municipe. Certainement, s'il disait avoir vu le Diable, c'est qu'il l'avait vu, et c'était un fait de nature à justifier l'intervention du père abbé ; mais, d'autre part, celui-ci n'aimait pas être réveillé, et le frère restait là, bien embarrassé, son trousseau de clés à la main et disant, à tout hasard, son chapelet.

Par bonheur, Anselmo avait la voix forte, si bien que le supérieur arriva sans avoir été appelé.

— Quel est ce bruit ? demanda l'abbé, et pourquoi Anselmo, mon fils, viens-tu troubler la paix nocturne de cette sainte maison ?

Puis, se tournant vers le portier :

— Y avait-il une grave raison, mon frère, pour que vous le laissiez entrer à cette heure ?

— Anselmo a vu le Malin, répliqua le frère.

Cette nouvelle n'eut pas l'air de surprendre outre mesure le religieux.

— Tu as été au cabaret ce soir, Anselmo. Je sais que ce n'est pas dans tes habitudes, mais le meilleur peut s'y laisser entraîner.

— Non, mon révérend père, protesta le paysan, je venais de la maison d'Alessandro, mon beau-frère, qui est bien malade, et je regagnais mon logis ; je longeais le bord de la Solfatare pour rentrer plus vite et c'est là que c'est arrivé.

— Mais quoi ? Précise, ordonna le père.

— Eh bien ! voilà ; j'ai entendu, sortant du fond du cratère, un cri épouvantable, comme un cri humain, et un autre plus faible, comme le hurlement d'un chien.

— Alors, mon fils, tu as entendu le Diable, tu ne l'as pas vu.

— Faites excuse, mon révérend père, je l'ai vu aussi ; je l'ai vu, un instant après l'avoir entendu, à la lueur d'un éclair.

— Ah ! Et comment était-il ?

— Je ne l'ai aperçu qu'une seconde, naturellement, mais j'ai bien noté son aspect ; il portait un manteau marron et une casquette.

Le supérieur sourit, mais très faiblement, et pour lui-même.

— Enfin, insista-t-il, ressemblait-il à quelqu'un que tu connaises qui puisse te fournir une comparaison ?

— Oui, répondit après un peu d'hésitation le brave Anselmo, il ressemblait – mais je ne veux rien dire contre mon prochain – il ressemblait à cet étranger qui est domestique chez la « Dame aux Opales ».

Le père abbé calma l'inquiétude d'Anselmo et lui donna l'hospitalité au couvent jusqu'au lendemain matin, car il eût été inhumain d'obliger le pauvre homme à sortir, au risque de se trouver à nouveau

nez à nez avec le Maudit. Si le supérieur avait une opinion personnelle touchant l'apparition du Diable, il n'en fit pas part à Anselmo.

Bien entendu, Pouzzoles et Baïes, et tous les villages environnants, furent rapidement au courant de la redoutable rencontre faite par le vigneron. On ne parlait plus que de cela dans les bourgades et la mauvaise réputation de la Solfatare n'en fut qu'accrue. Et pourtant le volcan paraissait s'assagir. Avec la nouvelle lune, les orages s'espacèrent, les grondements souterrains diminuèrent, les fumerolles reprirent leur intensité normale, le lac sulfureux s'assécha et on ne put bientôt plus distinguer quel avait été son emplacement.

Deux semaines après cette nuit de terreur où le Diable était apparu à Anselmo, une voiture de louage à chevaux, venant de Naples, déposa à la grille de la villa Dino un jeune et élégant gentleman.

À son coup de sonnette impératif, Parnell répondit au bout d'un instant.

— Bonne après-midi, sir George, dit-il de son air le plus obséquieux en reconnaissant le neveu de sa maîtresse et en s'emparant de la valise de beau cuir jaune qui était dans la voiture. Votre Honneur a fait bon voyage ? Votre Honneur ne ramène pas milady ?

— Hein ? Quoi ? Que voulez-vous dire ? Ma tante n'est donc point là ?

— Mais non, sir George, Sa Seigneurie est partie d'ici il y a quinze jours et j'allais même écrire à Votre Honneur, car, depuis son départ – dont je n'ai pas été témoin puisqu'elle a quitté la villa tandis qu'elle m'avait envoyé à Cumes – je n'ai eu aucune nouvelle et je dois dire que je m'inquiétais. Sa Seigneurie était bizarre depuis quelque temps, oui, très bizarre, si je puis dire respectueusement, et j'espérais que Votre Honneur la ramenait ou que, tout au moins, il l'aurait vue en Angleterre.

Sir George Vermont avait pénétré dans la maison ; il éprouva, en entrant, une sensation de malaise. Dans la chambre qu'en hâte Parnell avait préparée, il interrogeait anxieusement le domestique. Celui-ci répéta ce qu'il avait déjà dit, que lady Thornswaite était nerveuse, que, profitant de son absence momentanée, elle était partie et que, depuis, il l'attendait constamment.

Ce récit avait fort troublé sir George. Il était venu avec une méfiance préconçue contre le butler, méfiance née des plaintes contenues dans les lettres de sa tante, mais lady Thornswaite n'avait-elle pas été le jouet de son imagination, et même n'était-elle pas atteinte de la manie de la persécution, ce qui eût expliqué son départ clandestin ?

Parnell, au contraire, avait l'apparence d'un serviteur dévoué, avec ce calme impersonnel des domestiques bien stylés d'outre-Manche.

Le jeune homme ne savait pas de quel côté orienter ses démarches pour retrouver sa tante, car, maintenant, il était convaincu qu'elle

s'était enfuie dans un accès de trouble cérébral ; il craignait pour sa vie.

Avant d'alerter le consul britannique, sir George résolut de mener personnellement son enquête. Le lendemain de son arrivée, il se rendit donc chez le maire de Pouzzoles. Celui-ci ne lui donna pas le moindre indice ; seulement, lorsque le jeune Anglais lui eut dit quel jour avait eu lieu la disparition de sa tante, le maire s'écria :

— Le 2 septembre ! Mais !... C'est cette nuit-là que le Diable est apparu à un des membres de mon conseil municipal, Anselmo.

Sir George ne croyait pas beaucoup aux apparitions diaboliques. Mais le maire y croyait. Il fit un long récit de l'événement et termina même en disant :

— Figurez-vous que le Maudit ressemblait, d'après les dire d'Anselmo, au domestique de la villa Dino. Il prend, chacun le sait, la forme qui lui plaît.

Tout d'abord, ceci n'avait pas frappé sir George. Lorsqu'il quitta le maire, il s'en alla faire la tournée des loueurs susceptibles d'avoir transporté lady Thornswaite à la gare de Naples. Aucun d'eux n'avait été appelé à la villa. Il est vrai qu'il y avait encore les loueurs de Cumes et même ceux de Naples...

En rentrant, il passa près de la Solfatare et, bien que le volcan fût à nouveau tranquille, il ne put s'empêcher de frissonner en regardant son cratère sinistre.

La soirée solitaire, dans la villa Dino, lui parut interminable. Il finit par s'endormir et, toute la nuit, il rêva que Parnell, déguisé en diable, rôdait autour de lui. Lorsqu'il se réveilla, au matin, et que le butler vint lui demander ses ordres pour la journée, il éprouva une sorte de répulsion, qu'il ne s'expliquait pas, et qui fit qu'il ressentit un soulagement lorsque le domestique lui eut expliqué qu'il devait s'en aller à Pouzzoles et serait absent une partie de la matinée.

Sir George écrivit quelques lettres, car il jugeait indispensable de mettre les membres de la famille au courant de ce qui arrivait. Il était résolu d'aller l'après-midi à Naples voir son consul.

Vers dix heures, on sonna à la grille ; il se rappela qu'il était seul et descendit pour ouvrir, croyant que c'était le facteur. Il se trouva en présence de plusieurs hommes qui débarquaient d'une grande voiture.

— La villa de lady Thornswaite, n'est-ce pas ? demanda l'un des hommes, un personnage vêtu de noir.

— Oui, messieurs, mais à qui ai-je l'honneur ?...

Il parlait italien avec un très fort accent britannique.

Quelqu'un se détacha du groupe et dit en anglais :

— Oh ! n'êtes-vous pas sir George Vermont, le neveu de la dame qui ?...

— En effet, je suis le neveu de lady Thornswaite.

— Je suis le consul britannique, continua celui qui parlait anglais, et voici monsieur Galdo, procureur du Roi. Ceux-là, ajouta-t-il en montrant d'un geste circulaire les autres personnages, ce sont des inspecteurs de police.

— Entrez, messieurs, dit sir George. Je m'excuse, le domestique est parti et avant son retour je ne pourrai vous offrir de rafraîchissements...

— Vous croyez qu'il va revenir ? demanda sèchement le procureur du Roi.

— Dame ! Je le suppose.

Quand ils furent dans une des salles glaciales et sépulcrales du rez-de-chaussée, le procureur alla voir si toutes les portes étaient bien fermées, puis il tira de sa poche un paquet qu'il déplia.

— Reconnaissez-vous ceci ? demanda-t-il.

C'était un collier d'opales sur une monture de platine.

— Mais oui, dit sir George, c'est le collier de ma tante ; c'est un très vieux souvenir de famille qu'elle a fait remonter, et je le lui ai toujours vu porter.

— Tout à fait conforme aux témoignages, remarqua le procureur ; on l'appelait même, dans le pays, la Dame aux Opales.

— Mais, demanda le jeune Anglais, qui considérait le bijou avec attention, on dirait que les opales sont toutes mortes. Je sais bien que ces sortes de pierres meurent, mais toutes en même temps ! Où les a-t-on trouvées ?

Le procureur répondit à cette question par une autre question :

— Quel jour êtes-vous arrivé ici ?

— Avant-hier.

Tout à coup, le jeune homme se dressa :

— Entendez-vous dire que ma tante est... et que vous me soupçonnez d'être son assassin ? cria-t-il, indigné.

Le consul britannique intervint :

— Ne vous fâchez pas, sir George Vermont, monsieur le procureur du Roi est obligé d'examiner toutes les hypothèses. Oui, on a tout lieu de penser que lady Thornswaite est morte.

Le jeune homme s'était ressaisi et avait repris la froide dignité qui convient à un gentleman.

— Monsieur le procureur, voici la preuve que je suis arrivé avant-hier, mon coupon de sleeping Calais-Naples. De plus, j'ajouterai que je n'aurais aucun intérêt à la mort de ma tante, ses biens étant substitués et devant aller à la branche aînée de ma famille avec laquelle je ne suis guère en relations.

— Ce dernier point est parfaitement exact, approuva le consul.

— Bien, très bien, dit alors le procureur. J'aime mieux que ce soit ainsi. Apprenez donc qu'hier soir, des enfants, en jouant dans la

Solfatare, ont trouvé ce collier à demi engagé dans la croûte sulfureuse qui forme le sol du cratère, à la place où, il y a quinze jours encore, s'était ouvert un lac de soufre. Tout permet de craindre que lady Thornswaite soit tombée dans cette cuve naturelle en ébullition. Son corps aura été complètement calciné, mais le platine, dont le point de fusion est très élevé, a résisté et, seules, les pierres qui y ont été enchâssées sont mortes. Saviez-vous qu'un habitant de Pouzzoles croit avoir vu votre domestique, une certaine nuit, à la Solfatare ?

— Et qu'il l'a pris pour le Diable, je le sais.

— Il faut perquisitionner dans la chambre de cet homme.

La perquisition fut fructueuse. On trouva, dans une cachette, la lettre d'alarme écrite par lady Thornswaite à son neveu et qui n'avait jamais été expédiée. On y trouva aussi mille livres sterling, des bijoux, des valeurs.

En vain, on attendit le retour de Parnell. Ce ne fut qu'une semaine après que l'on découvrit son cadavre au fond de la grotte d'Agnano, cette grotte dont l'atmosphère est irrespirable par suite de l'acide carbonique qui s'y dégage. Dans sa poche était un billet adressé à sir George Vermont.

« C'est moi, disait ce message, qui ai fait mourir lady Thornswaite, bien que l'on ne puisse pas dire que j'aie tué Sa Seigneurie. Depuis longtemps j'avais commencé à m'emparer des biens de milady et, pour y parvenir, j'avais écarté d'elle les indiscrets. Lorsque je vis que tout allait se découvrir et que Sa Seigneurie faisait appel à Votre Honneur, j'ai enlevé Jim, le petit chien, et, lorsque Sa Seigneurie est partie à sa recherche, je me suis porté de l'autre côté du lac sulfureux dont elle ignorait la présence. J'ai fait crier Jim et voilà comment c'est arrivé.

« Jim aussi, je l'ai jeté dans le lac.

« Je m'excuse auprès de Votre Honneur.

« Votre dévoué serviteur,

ADAM PARNELL ».



L'amour s'en vient ! L'amour s'en va !



L n'y a peut-être pas, en Europe, de cité où la vie mondaine soit plus élégante, plus raffinée qu'à Venise. La ville des doges a su conserver les grandes traditions du passé, et les merveilleux palais qui bordent le Grand Canal, ou qui s'élèvent dans son voisinage, forment des cadres inégalables pour les réceptions ou les bals. Ceci n'est peut-être plus absolument vrai de nos jours où le bouleversement des fortunes a obligé bien des familles patriciennes de Venise à fermer leurs salons, mais, il y a cinquante ans, c'était encore dans la cité de Saint-Marc qu'il fallait aller si l'on voulait savoir ce qu'est une belle redoute ou une soirée bien réussie.

À cette époque, vivait à Venise la très riche famille des Postiglione, qui occupait le palais Foscari, cette merveille du XV^e siècle devenue, depuis lors, l'École de commerce. Le signor Postiglione était très absorbé par ses affaires, et il en avait beaucoup et des plus importantes. Sa femme s'occupait de la situation mondaine de la famille et, dans son palais, défilaient les noms les plus considérables, les personnages les plus éminents, non seulement de Venise, mais du monde entier. Parmi toutes les réceptions fameuses, les siennes étaient les plus courues.

Dans cette besogne absorbante, elle était secondée par sa fille, la charmante Margherita, un des plus beaux partis de l'Italie, la perle du palais Foscari.

Mais les Postiglione avaient aussi un fils, Luca, et ce fils faisait leur désespoir, non pas, certes, que l'on pût reprendre la moindre chose à sa conduite, mais non seulement il fuyait le monde, ne daignait guère

apparaître aux fêtes et aux réceptions de sa mère, mais encore il était rebelle aux affaires et son père désespérait de pouvoir, un jour, le voir lui succéder dans ses entreprises.

Une seule chose passionnait Luca : la peinture. Il passait volontiers ses journées dans l'atelier de Giovanni Vincenti, l'admirateur des vieux maîtres vénitiens, le disciple attardé du Véronèse. Mais Vincenti, à l'adoration des classiques, joignait le culte du plein air et de la vie, et il obligeait son élève, dont il était très fier, à sortir beaucoup afin de s'imprégner de la Beauté qui, à Venise, vous assaille à chaque tournant de canal, à chaque pont, à chaque coin de ruelle ou qui, aux environs, vous sollicite dans chaque petite île ou devant n'importe quel bateau éclairé par le grand soleil de l'Adriatique.

Le nom de Luca Postiglione commençait à être connu dans les milieux d'artistes et dans le monde, dans la société vénitienne qui aime l'art ; s'il passait pour original, on parlait néanmoins avec considération de ce jeune peintre millionnaire de vingt ans. Seuls ses parents eussent aimé lui voir occuper autrement son activité et, petit à petit, et malgré leur affection mutuelle, un fossé se creusait entre le signor et la signora Postiglione, uniquement occupés de leur fortune ou de leur situation, et leur fils, absorbé par ses pinceaux.

Un beau soir, pour s'être trop attardé à peindre l'admirable « duomo » italo-byzantin de l'île de Torcello, ce qui l'obligea à voguer sur la lagune après le coucher du soleil, Luca rentra avec une violente migraine. Le lendemain une mauvaise fièvre s'était déclarée, puis il se mit à tousser. La signora Postiglione s'inquiéta, les meilleurs médecins furent appelés à son chevet. Pendant tout l'hiver, il languit, et, malgré tous les soins, on ne parvint pas à lui faire recouvrer la santé.

Certes, il se levait, il allait travailler dans son atelier, sortant même aux belles heures de la journée dans le jardin du palais, mais ses forces ne revenaient pas et sa toux s'obstinait à lui déchirer la poitrine. La maladie, en amincissant ses traits, le rendait encore plus séduisant, et celles qui voyaient ce joli garçon à la pâleur de cire se sentaient envahies d'une tendre pitié.

Vers la fin de l'hiver, deux grands médecins appelés de Rome vinrent en consultation. Leur avis concorda avec celui des docteurs vénitiens : Luca ne guérirait jamais à Venise. Il lui fallait le climat plus chaud, imprégné de senteurs naturelles, de la côte napolitaine. On pensa à Sorrente, à Capri, mais le choix des hommes de l'art finit par se porter sur la petite île volcanique de Procida, qui se trouve en face de Pouzzoles, entre la côte et la plus grande île d'Ischia. Là seulement, dans le calme reposant de cette terre uniquement habitée par quelques pêcheurs, il retrouverait la santé.

La perspective de ce voyage enchantait Luca. Il alla prendre congé de son maître Giovanni Vincenti, qui lui dit :

— Je suis certain que vous emplirez vos poumons de santé, mais je sais aussi que vous serez ravi par la clarté et la couleur de ces rivages, par leur charme aussi. C'est là que le grand poète français Lamartine a placé l'intrigue de *Graziella*, ce roman d'amour plus harmonieux qu'un poème.

Le jeune homme partit. Sa mère aurait bien voulu l'accompagner, mais il lui était impossible de quitter Venise au moment où la saison mondaine allait s'ouvrir, cette saison qui verrait probablement le mariage de la jolie Margherita.

Dans le voilier qui le transportait de Naples à Procida — il n'y avait pas encore de services réguliers de bateaux à vapeur pour desservir les îles — Luca se sentait comme inondé d'une grande joie. Tout était une fête pour lui depuis qu'il se trouvait baigné dans l'incomparable lumière de la côte parthénopéenne ; les couleurs chantaient devant ses yeux. L'air plus subtil qu'ailleurs et tout embaumé de parfums lui avait fait retrouver ses forces.

À Procida, il s'installa dans une annexe de *l'Albergo dei Fiori*, la seule auberge de l'île, située au milieu de jardins et réservée aux hivernants de marque.

De la fenêtre de sa chambre simple, claire et propre, il voyait Pouzzoles et les collines du Pausilippe qui lui cachaient la ville de Naples. Plus loin, à droite, c'était Sorrente, avec ses pins gracieusement découpés sur l'horizon, et, comme fond de tableau, le Vésuve.

Le volcan était, pour le jeune artiste, une source inépuisable d'enchantements ; le matin, il voyait sa lourde masse conique émerger de la brume sous son panache de fumée sombre aux reflets cuivrés. Le soir, au coucher du soleil, la montagne se peignait de teintes violettes et roses, et la nuit, quand toute la côte disparaissait dans l'ombre tachetée seulement çà et là des petites lumières des maisons ou des éclairs des phares, le sommet du Vésuve devenait incandescent, tel un gigantesque autel sur lequel brûlerait éternellement la flamme sacrée en l'honneur des dieux tutélaires de la ville de Parthénopé.

La fenêtre de Luca se trouvait juste au-dessus du petit port de Procida, si près qu'il pouvait distinguer les paroles des chansons, parmi les cris et les rires des marins qui allaient à la pêche ou qui en revenaient : il entendait le bruit sec de la voile triangulaire que l'on fait tomber en rentrant ou le crissement des cordages lorsque l'on hisse, en partant, la toile où s'engouffrera le vent.

Le jour, il parcourait l'île ; tantôt, il visitait le si pittoresque village des pêcheurs ; tantôt, il courait par les sentiers. Un après-midi, s'étant un peu écarté du chemin, il vit une pierre cachée parmi les herbes ; sur cette pierre, il devina une inscription à demi effacée ; cela commençait par un G ; les autres lettres, il ne put les déchiffrer, mais

il lui revint à l'esprit les dernières paroles de son maître, Giovanni Vincenti, et il songea que, peut-être, c'était là la tombe de Graziella.

Dans sa mémoire chantèrent les vers de Lamartine, ceux du *Premier Regret* :

*« Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
Déroule ses flots bleus aux pieds de l'oranger,
Il est, près du sentier, sous la haie odorante,
Une pierre petite, étroite, indifférente
Aux pas distraits de l'étranger.*

*« La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes,
Un nom que nul écho n'a jamais répété.
Quelquefois, seulement, le passant arrêté,
Lisant l'âge et la date en écartant les herbes,
Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir,
Dit : « Elle avait seize ans. C'est bien tôt pour mourir. »*

Longtemps, Luca resta en contemplation devant la pierre. La douce figure de l'héroïne de Lamartine semblait sortir de cette tombe. La mélancolie qu'il avait éprouvée en lisant l'histoire d'amour d'une jolie fille de pêcheurs, il la revivait presque douloureusement. Ne se trouvait-il pas au pays même où elle avait respiré sous le soleil ardent qui exaspère les arômes et les sentiments ?

Cette évocation de Graziella donna un nouveau but à son existence. Parmi les maisons du village de Procida il chercha l'humble demeure où elle avait grandi. Il suivait les sentiers de l'île, s'asseyant sous les arbres ou à l'ombre des treilles qui avaient vu jadis le poète et la Procitane. Lorsqu'il apercevait des jeunes filles soutenant, avec un geste gracieux, leurs paniers de figues, de nèfles, de raisins, il songeait que c'étaient leurs sœurs aînées qui avaient été les compagnes de Graziella ; comme elle, elles portaient la veste de gros drap vert, la robe d'indienne rayée de rouge et de noir ; comme elle, elles se coiffaient d'un mouchoir rouge, et se chaussaient – lorsqu'elles n'allaient pas pieds nus – de socques de bois blanc qui résonnaient sur les cailloux des chemins.

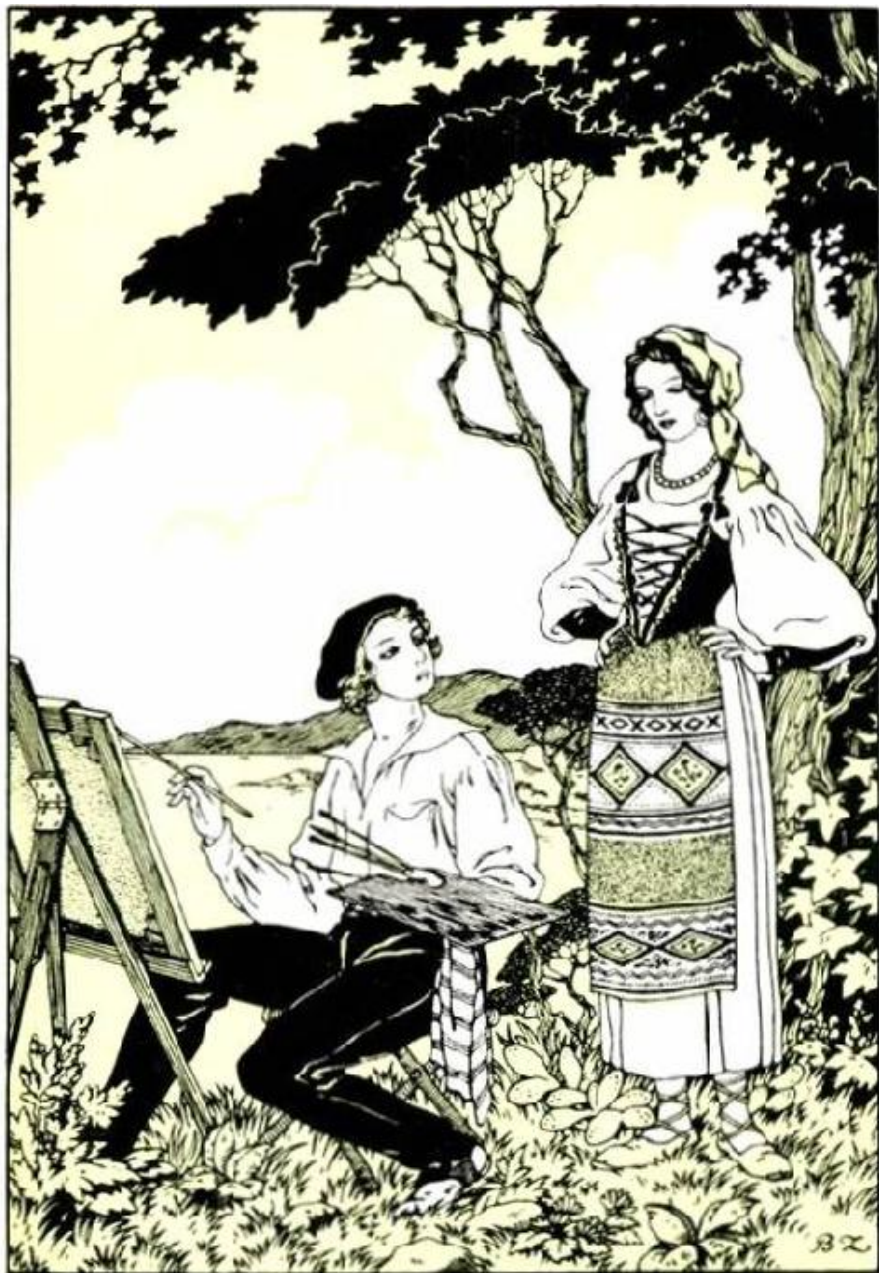
Toutes ces impressions, il avait hâte de les fixer sur la toile. Une fièvre le reprit, mais, cette fois, une fièvre bienfaisante. Ses joues pâles se coloraient et, quand il se regardait, le matin, dans le petit miroir de sa chambre, il croyait voir sur ses traits les signes de la santé. Il ne savait pas combien sont traîtresses ces couleurs trop roses qui s'étalent

aux pommettes, ou cet éclat trop vif qui fait briller les yeux.

Un jour que, sur la falaise au-dessus du village, il peignait une maisonnette auprès de laquelle poussait un vieux figuier au tronc noueux et qu'égayaient des festons de lierre et de vigne, Luca sentit à ses côtés une présence. Il se retourna et vit une jeune fille, habillée de la robe des paysannes et dont les cheveux en bandeaux d'un noir profond à reflets bleus s'échappaient de la coiffe rouge, qui suivait son travail. Elle était pieds nus, c'est pourquoi il ne l'avait pas entendue venir, et elle ne faisait aucun mouvement, de sorte que c'était seulement par un fluide mystérieux qu'il avait été averti qu'il n'était plus seul.

— Bonjour, belle jeune fille, dit le peintre.

— Bonjour, monsieur, répliqua la jolie Procitane, d'une voix qui ne décelait ni trouble, ni timidité.



Il se retourna et vit une jeune fille, habillée de la robe des paysannes.

Luca continua à peindre ; elle restait là, toujours immobile et muette.

Luca peignait pour lui ; il ne se souciait guère de l'opinion du public ; les louanges des brillants amis de ses parents l'avaient toujours laissé totalement indifférent, et, seul, le jugement de son maître, Giovanni Vincenti, lui avait importé. Pour la première fois, il avait envie de savoir ce que quelqu'un pensait de l'une de ses œuvres, et ce quelqu'un était précisément une petite paysanne qui devait ignorer tout des lois de la perspective et de la couleur et qui, peut-être même, voyait pour la première fois un tableau en dehors des médiocres images qui ornent la petite église du village.

— Cette peinture vous plaît-elle ? demanda-t-il en se retournant vers la jeune fille.

— C'est ma maison, répondit-elle simplement.

Luca éprouva une petite déception. Ainsi, ce n'était que le sujet qui l'intéressait et non point l'exécution. Après tout, c'était assez naturel.

Pendant plusieurs jours, il peignit sous des aspects et sous des angles différents la maison du pêcheur Aragno — tel était le nom du père de la jeune fille qui, elle-même, s'appelait Catarina. Cette maison n'était ni plus jolie ni plus pittoresque qu'une autre, mais il savait que tant qu'il la peindrait la jolie Procitane surveillerait ses pochades, et il eut bientôt l'impression qu'il ne pourrait plus travailler si elle n'était pas là.

Petit à petit, une intimité était née entre eux ; elle lui racontait les histoires du pays et, lui, disait des contes, des poésies, des anecdotes de la fable ou de l'histoire qui sont accrochés à tous les rochers, à toutes les baies, à tous les villages de ce pays favorisé des dieux.

— Cette maison, dont vous faites le toit rouge, disait Catarina, c'est celle de Bianca, mon amie d'enfance... Elle vient de se marier ; son mari possède deux barques...

— Sur le Pausilippe, la colline qui nous cache Naples, s'élevaient jadis les tombeaux des plus illustres Romains. C'est là qu'est enterré Virgile, le plus doux des poètes..., commençait l'artiste.

Luca n'attachait pas toujours une très grande importance aux toutes petites histoires racontées par Catarina, mais il eût été désolé de ne pas les entendre, tant le charmait le son de sa voix. Quant à elle, les anecdotes touchant les grands hommes ne l'intéressaient souvent pas et, alors, elle ne se cachait pas pour bâiller, mais, par contre, les vers la charmaient au point que, quand une poésie était finie, elle en réclamait une seconde et une troisième.

Le peintre fit cadeau d'une des esquisses représentant sa maison à Catarina ; celle-ci considéra le don comme magnifique et elle répéta plusieurs fois :

— C'est pour moi ! C'est pour moi ! avant de l'emporter

triomphalement.

Le lendemain, elle revint accompagnée de son père, un homme grisonnant, voûté et à la figure ravagée.

— Mon père, dit-elle, a voulu vous remercier lui-même du cadeau que vous nous avez fait et qui honore notre pauvre maison. Il espère que vous voudrez bien, un jour, la visiter, et vous verrez votre tableau accroché à la meilleure place de la salle.

— Oui, oui, dit Aragno, venez, ce sera pour nous un grand bonheur.

Ayant proféré cette invitation, il s'en alla en boitillant vers la marine où il avait à travailler après sa barque.

— Votre père est âgé ? demanda Luca, tandis que le bonhomme s'éloignait.

— Non, répliqua Catarina, mais il a eu beaucoup de soucis et de malheurs ; nous avons été sept et je reste toute seule, la dernière de ses enfants ; les six autres et notre mère ont été emportés par le choléra, tous en quinze jours. Après le dernier enterrement, il est devenu vieux.

— La pêche rapporte-t-elle beaucoup ?

— Non, mais nous avons peu de besoins et bientôt je pourrai l'aider.

Luca aurait bien voulu savoir en quoi Catarina pourrait aider son père, mais elle changeait la conversation et il ne voulut pas insister pour ne pas l'effaroucher.

Lorsqu'il allait peindre dans l'intérieur de l'île, Catarina venait souvent le rejoindre. Ils n'avaient pris aucun rendez-vous et, tout à coup, il la voyait surgir près de lui, toujours silencieuse sur ses pieds nus. Elle sortait de la poche de son tablier quelque ouvrage domestique et elle se mettait à tricoter ou à coudre en regardant travailler le jeune homme.

Il lui avait parlé de Graziella et elle s'était passionnée pour cette émouvante histoire dont le théâtre était l'île où elle était née et où elle avait grandi. Graziella, la fille de pêcheurs, morte, le cœur brisé après l'abandon de son poète, était pour elle comme une amie ; elle voulait toujours connaître plus de détails de ce beau et douloureux roman, et Luca dut le lui redire plusieurs fois.

Un jour, comme Luca évoquait la fin mélancolique de Graziella, à mi-voix Catarina se mit à chanter. C'était une complainte très douce, en idiome napolitain, plein d'élisions et de consonnes adoucies.

« *L'amour s'en vient ! L'amour s'en va !...* »

— Quelle est cette chanson ? demanda Luca.

Catarina parut hésiter avant de répondre :

— C'est une chanson nouvelle qui vient de Naples, et elle s'adapte bien à l'histoire que vous racontez. Quand l'amour vient, il brûle comme le feu, mais, plus tard quand il s'en va, le cœur se glace et l'on meurt de froid.

En disant ces mots, elle eut un frisson et Luca comprit toute l'horreur de l'image d'une mort par le froid pour une enfant qui n'avait jamais connu que la caresse du soleil.

Après être venue, jour après jour, voir peindre Luca, Catarina était restée une semaine sans se faire voir. Le jeune homme était désolé. Il ne pouvait plus travailler ; il lui était impossible de fixer son esprit, il se demandait pourquoi Catarina le fuyait ; il cherchait si, dans leur dernière conversation, il avait pu l'offusquer par un mot, car elle était, sinon susceptible, du moins sensible ; il ne trouva rien. Alors, il résolut de se rendre à l'invitation que lui avait faite Aragno et, un après-midi, il se présenta chez le pêcheur. Il trouva le bonhomme en train de réparer un filet, et sa fille partageait sa besogne.

Catarina ne parut pas surprise de la venue du peintre ; elle le salua gentiment et se leva pour préparer la rituelle collation. Le pêcheur, se sentant plus à son aise chez lui que dans le jardin de *l'Albergo dei Fiori*, était plus loquace ; il faisait les honneurs de sa bicoque avec autant de dignité qu'un prince eût fait ceux de son château.

Il y avait en tout trois pièces : celle où Luca était entré qui servait de salle à manger, de cuisine, d'atelier, et deux chambres. Aragno expliqua ce déploiement de logements en disant :

— C'est bien grand pour nous deux maintenant, mais nous avons été neuf.

Cette famille, qui avait été la sienne, et dont il s'enorgueillissait, il la fit voir à Luca. Une vieille photographie, exécutée par un artiste ambulant, un peu effacée, un peu jaunie, montrait le pêcheur beaucoup plus jeune à côté d'une belle paysanne et autour d'eux six garçons robustes et une toute petite fille : Catarina.

— C'étaient de bons garçons et elle, une brave femme ; mais la petite semble avoir conservé les qualités de tous. Elle est bonne et elle est brave.

Il ajouta avec un soupir :

— Je serai bien seul quand elle sera partie.

La photographie de la famille était accrochée dans un coin de la salle où il y avait aussi une madone, une statuette de saint Janvier, des fleurs en papier réunis en bouquets, une palme bénite et, au-dessus, formant comme le rétable de cet autel en miniature, le tableau que Postiglione avait peint, la maison, avec son figuier, ses pampres et son lierre.

La jeune fille avait disposé sur la table du fromage, du pain, des figues, du raisin et une fiasque de vin doré fermée par un bouchon de romarin.

Durant le frugal repas, tous les trois causèrent gaîment et avec abandon, mais, avant de partir, Luca demanda à Catarina de bien vouloir lui laisser faire son portrait. Il parla même, en termes

embarrassés, d'une rétribution qu'il voudrait lui donner pour compenser le temps qu'elle perdrait. Tout en parlant, il avait regardé Aragno pour lui demander son assentiment, mais, d'elle-même, la jeune fille répondit :

— Je veux bien, signor Luca, que vous fassiez mon portrait, si cela peut vous faire plaisir, mais je n'accepterai aucun argent. Ce n'est pas mon métier de poser pour des peintres et, si je le fais pour vous, c'est de bonne amitié.

Luca était ravi. Les séances de pose commencèrent le lendemain. Elles avaient lieu dans le jardin de l'*Albergo dei Fiori*, dans un lieu bien abrité et exposé à la lumière du couchant. À quatre heures, un domestique apportait un goûter. Catarina croquait avec plaisir les gâteaux, mais elle fit la grimace devant le thé, lui préférant l'orange ou le citron pressés. L'artiste sentait naître en lui un sentiment qu'il n'avait pas encore connu, une sympathie profonde pour cette belle jeune fille si limpide et si proche de la nature, qui était comme une vivante incarnation des qualités de son pays.

Mais, s'il était heureux, s'il passait des journées dans le ravissement de fixer sur la toile toutes les perfections qui étaient devant ses yeux, la maladie semblait s'être à nouveau emparée de lui. Ses quintes de toux revenaient plus fréquentes, lui ravageant la poitrine, le courbant en deux.

Après ces crises, il voyait les regards de Catarina fixés sur lui et il croyait y démêler une tendresse qui répondait à la sienne, et alors son bonheur n'avait plus de bornes, et, un soir, il lui dit des mots d'amour. Il lui parla de toute une vie de bonheur, d'un avenir joyeux et ensoleillé dans une solitude à deux.

Il ne lui posa pas de questions précises. Il ne lui demanda pas si elle partageait son amour, mais il crut lire un assentiment dans la manière dont elle le fixa.

Le lendemain, lorsqu'elle revint, rien n'était changé dans son attitude ; il ne fit aucune allusion à ses paroles de la veille et, pendant la moitié de la séance, ils parlèrent de choses insignifiantes ; mais, graduellement, son discours se renoua ; il se mit à lui décrire, avec un luxe de détails que son imagination rendait presque visuels, la jolie maison qui les abriterait ; il avait même songé à un emplacement, de l'autre côté de l'île, vers Ischia.

Elle, douce, lui souriait et ne disait rien. Enfin, le tableau fut terminé. Luca avait fait venir un cadre de Naples, il avait pendu le portrait de Catarina Aragno sur le mur de sa chambre et, le matin, il lui souriait dès son réveil.

Plusieurs jours de suite, elle ne vint pas. Luca en éprouva de la peine ; cette peine se transforma en chagrin, puis en inquiétude, presque en désarroi. Il se dit qu'Aragno avait dû trouver que les tête-à-

tête de sa fille avec un jeune homme ne devaient pas se prolonger, peut-être même avait-on déjà jase dans le pays et le peintre croyait avoir surpris des sourires ironiques sur les lèvres des habitants qu'il croisait par les chemins.

Il voulut que la situation fût nette ; sa résolution était prise et s'était ancrée dans son esprit pendant ces quelques jours de complète solitude.

Un matin, il se rendit à la maison du pêcheur. Aragno était seul. Il épissait des cordages.

— Catarina n'est pas ici ? demanda Luca, après les premières salutations.

Aragno bafouilla quelque chose.

— Voici longtemps que je ne l'ai pas vue, continua l'artiste en affectant le calme.

— Elle est à Naples, dit laconiquement le pêcheur.

En voyant le mouvement de stupéfaction du jeune Postiglione, il crut nécessaire d'ajouter :

— Oui, j'ai à Naples une sœur qui l'aime beaucoup et je l'ai envoyée auprès d'elle.

C'était bien cela ; le père avait éloigné Catarina pour la séparer de lui. Peut-être – et cela le remplissait d'espoir – peut-être s'était-il aperçu qu'elle éprouvait pour l'étranger un sentiment auquel il voulait mettre fin, pensant qu'il ne serait cause que de chagrins ou de déceptions pour son enfant.

Il décida de dissiper cette crainte, de déclarer la vérité, et alors, certainement, Catarina reviendrait, il la reverrait...

— J'ai quelque chose d'important à vous dire, commença-t-il. Je me suis aperçu que j'aimais Catarina. Je crois que je ne lui suis pas indifférent. Voulez-vous m'accorder la main de votre fille ?

Le pêcheur leva les yeux. Il regarda un instant profondément le jeune homme et celui-ci vit deux larmes qui descendaient le long des joues ridées.

— Je ne suis qu'un pauvre pêcheur, dit-il après un instant de silence, et vous êtes un riche patricien, un mariage n'est pas possible.

— Comment ! Pas possible ? s'écria Luca avec fougue. Au contraire, il se fera si vous y consentez. Dans six mois je serai majeur et je pourrai agir comme il me plaira. Je suis riche ? eh bien ! tant mieux ; je pourrai assurer à votre fille le bonheur auquel elle a droit ; elle appartient à une famille d'honnêtes gens, elle est elle-même digne de tous les respects et nul ne pourra me reprocher de la faire asseoir à mon foyer.

Aragno hocha la tête. On voyait qu'il était embarrassé.

— Je réfléchirai, signor, oui, vraiment, je réfléchirai.

Luca comprit qu'il n'obtiendrait pas pour l'instant de réponse plus

précise. Il quitta la maisonnette du pêcheur et rentra à *l'Albergo dei Fiori*, il était rassuré maintenant, il était certain que le bonhomme ne refuserait pas pour sa fille un parti aussi avantageux ; quant à elle, il avait confiance dans ses sentiments, il y avait eu tant de douceur dans son regard lors de leur dernière entrevue ! Il se souvenait d'un détail. Pendant la pose, il avait été pris d'une crise de toux ; elle s'était approchée et elle lui avait essuyé de son mouchoir le front trempé de sueur.

Plusieurs jours passèrent, une semaine, puis deux, s'écoulèrent. Luca n'avait toujours pas de réponse ; il pensa aller chez Aragno. Peut-être le pêcheur ne prenait-il pas au sérieux sa demande ou s'abstenait-il de répondre, par timidité.

En quittant le jardin, Luca rencontra un petit garçon, le fils d'un voisin d'Aragno. Il lui demanda si le pêcheur était chez lui et si Catarina était revenue de chez sa tante de Naples.

— Revenue ! s'écria le bambino, mais la noce a eu lieu hier !

— La noce ! Quelle noce ? s'exclama le peintre, qui sentit tout à coup son cœur se serrer.

— Mais la noce de la Catarina avec Beppo Manzini ! Vous connaissez bien Beppo Manzini, poursuivit l'enfant, tout fier de donner à cet étranger de marque des renseignements sur des personnes importantes de sa connaissance. Beppo Manzini était un pêcheur de chez nous, mais il chantait plus qu'il ne pêchait et, un jour, il est parti pour Naples et là il ne pêche plus, il chante et il compose des chansons, et il gagne beaucoup plus d'argent en chantant une seule fois devant les beaux messieurs et les belles dames qu'il n'en gagnerait pendant toute sa vie à tirer les filets de sa barque.

— Et tu dis que Catarina l'a épousé ? demanda encore Luca d'une voix blanche.

— Je le dis parce que c'est vrai, se rebiffa le bambino, qui pensa que l'on doutait de sa parole. Ils étaient déjà fiancés, il y a deux ans, quand Beppo était ici, et maintenant qu'il est presque un monsieur comme... – il cherchait un point de comparaison – comme vous, il l'a épousée et Aragno est allé à la noce. Il doit rentrer demain et j'espère bien qu'il nous rapportera des dragées !...

Le soir même, Luca était couché dans sa chambre. Il avait été pris d'un accès de fièvre dans la journée et le vieux médecin de Procida était bien embarrassé devant ce riche client qui refusait de se laisser ausculter et qui ne savait que répéter que tout lui était égal et qu'il voulait mourir.

Le jour suivant, l'état du jeune homme s'était tellement aggravé que le praticien prit sur lui d'écrire à son confrère de Venise, le médecin de la famille Postiglione qui lui avait recommandé Luca, le priant de prévenir les parents. Il n'osait prendre la responsabilité de le soigner

tout seul.

Quand le docteur eut reçu la lettre de son confrère, il se rendit aussitôt au palais Foscari. Il fut reçu par le signor Postiglione qui paraissait extrêmement soucieux.

— Ma femme est partie pour Procida voici deux jours, dit-il.

— Elle savait donc que Luca était malade ? s'étonna le docteur.

— Malade !

Le médecin montra la lettre et expliqua le but de sa visite.

— Non, elle ignorait cela, continua, anxieux, le signor Postiglione, mais ce que vous me dites pourrait bien, avec la nature exalté de mon fils, être la conséquence de ce que nous avons appris.

Il tira un papier très commun d'un tiroir de son bureau et le tendit au médecin. C'était un billet tracé d'une main maladroite et qui avait dû coûter beaucoup de peine et d'application à son auteur. On y lisait :

« Illustrissima Signora,

« Je suis un vieux et pauvre pêcheur de l'île de Procida et j'ai déjà eu bien des malheurs. Si je vous écris ces mots, c'est que le signor Luca, votre fils, est devenu amoureux de ma fille Catarina et qu'il m'a demandé sa main. Elle est jolie et douce et bonne, mais leur bonheur n'est pas ensemble. Alors, mon devoir était de vous avertir pour que vous veniez auprès de votre enfant le consoler parce qu'il aura de la peine. Ma fille se marie avec celui auquel elle s'était promise.

« Votre serviteur,

ARAGNO, *pêcheur.* »

— C'est un honnête homme, dit le médecin.

— Ce sont de braves gens, ajouta Postiglione.

Lorsque la signora Postiglione parvint à Procida, elle trouva son fils dans un état très grave ; elle organisa des consultations avec des médecins de Naples, mais aucun d'eux ne put indiquer le remède efficace. Il manquait au malade la volonté de guérir.

La pauvre mère passait son temps dans la chambre de Luca, se désespérant de le voir chaque jour plus pâle et plus faible et se reprochant comme un crime de l'avoir laissé tout seul, loin d'elle ; elle se disait que si elle avait été là tout ce qui s'était passé ne serait pas arrivé. Comme si quelque chose pouvait empêcher l'amour de venir et l'amour de s'en aller !

Les semaines s'écoulèrent, et puis les semaines, et le court hiver napolitain fut remplacé par le radieux printemps. Toute la journée, la fenêtre de la chambre où reposait Luca restait ouverte ; il aimait à se faire transporter auprès de la croisée pour voir le mouvement de la marine, pour apercevoir les bateaux qui entraient et qui sortaient, entendre les cris, les rires et les chants des marins ; il reconnaissait, dans les solides gaillards qui hissaient la voile latine, le matin, en partant, ou qui la laissaient retomber, le soir, quand ils revenaient, les garçons qu'il avait tant de fois rencontrés lorsqu'il se portait bien et lorsqu'il se rendait à un des coins de l'île avec son attirail de peintre, dans l'espoir que Catarina viendrait le rejoindre, silencieuse, sur ses pieds nus.

Ce soir-là, comme la mer semblait toute dorée des reflets du soleil couchant, Luca, qui se sentait un peu plus fort, était assis dans un fauteuil. Presque toutes les barques étaient rentrées. Luca en savait le nombre, il connaissait leurs propriétaires par leurs noms.

— Il n'en manque qu'une, mère, c'est celle de...

Il n'osa pas dire le nom. Il était rare, maintenant, qu'Aragno allât à la pêche. Il n'avait plus besoin de grand'chose, à présent que sa fille ne vivait plus auprès de lui. Au pays napolitain, personne ne travaille plus qu'il n'est nécessaire pour gagner son pain quotidien.

L'incendie du couchant commençait à s'éteindre et celui du sommet de Vésuve à s'allumer.

— La voilà ! dit soudain Luca.

Une voile triangulaire, venant de la direction de Pouzzoles, s'approchait rapidement. Pour la signora Postiglione, elle était comme toutes les voiles ; pour Luca, elle était comme aucune autre.

On distinguait maintenant trois personnes dans la barque : une femme et deux hommes et, comme l'embarcation arrivait à la hauteur de la pointe qui protège la marine, au pied de *l'Albergo dei Fiori*, une voix d'homme s'éleva, une voix très claire, très joyeuse, et la chanson s'égreña :

« *L'amour s'en vient ! L'amour s'en va !...* »

— Catarina et son mari..., dit tout bas Lucas.

La signora Postiglione s'était penchée pour écouter cet air plein de langoureuse passion. La voix se tut. Elle se retourna vers son enfant ; il avait les yeux clos..., il était mort.

Le signor et la signora Postiglione ne voulurent pas garder le tableau qui représentait la petite paysanne de Procida, le dernier tableau de leur fils. Ils en firent don à la ville de Naples, et maintenant, dans une

des salles du palais de Capodimonte, le palais qui domine la ville au milieu de ses merveilleux jardins, on voit le portrait de Catarina Aragno, par Luca Postiglione, mort d'amour à vingt ans.



1 César, ou plutôt Cæsar, le Tueur d'ennemis, le Victorieux, était le surnom porté par tous les empereurs militaires romains.

2 Bassin où tombait l'eau de pluie venant des toits.

3 Mantoue me donna la vie, les Calabres me la ravirent, Naples me possède ; j'ai chanté les bergers, les laboureurs, les héros.

4 De qui sont les cendres ? Ce tombeau en ruines a abrité jadis celui qui chanta les bergers, les laboureurs, les héros.

5 Le "C", en italien, se prononce "Tch." Il faut donc lire Paoulo Tchinella.

6 Prononcez : Pultchinella.

7 La « marine » – mot que l'on trouvera souvent dans nos récits – est le nom que l'on donne au petit port des villages et des bourgades des côtes italiennes.

8 Petite hôtellerie, auberge.

9 Petite cloche te dit *campanella*, en italien.